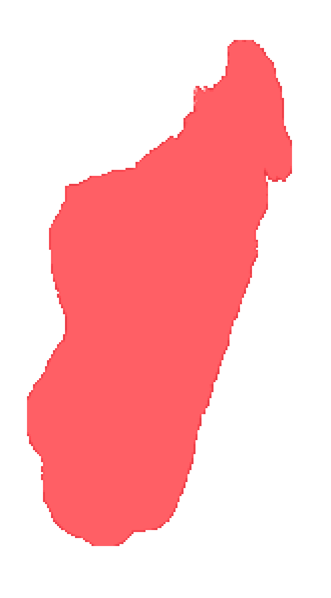
Bibliothèque malgache / 30

Léo Dex et M. Dibos

Voyage et aventures d'un aérostat à travers Madagascar insurgée



AVANT-PROPOS

Le 30 janvier 189..., à la tombée de la nuit, après une chaude et radieuse journée d'hiver, deux jeunes officiers du génie remontaient le boulevard des Italiens, à cette heure fort animée, quand à la hauteur du Crédit lyonnais ils croisèrent un porteur de journaux qui criait :

« Demandez *la France*, deuxième édition, les événements de Madagascar ; insurrection générale dans l'île. »

Le crieur était suivi de vingt autres, annonçant de nouvelles éditions de diverses feuilles du soir, tous avec ce refrain : « Insurrection générale à Madagascar. »

Le plus élevé en grade des deux officiers, capitaine de l'armée active, dont la physionomie mâle et intelligente accusait un caractère énergique, acheta l'un de ces journaux et, s'arrêtant devant un magasin bien éclairé, lut à haute voix à son compagnon, lieutenant récemment affecté aux cadres territoriaux :

« L'agence Havas nous communique la dépêche suivante : Une insurrection formidable vient d'éclater dans le nord et le centre de l'île de Madagascar ; quelques tribus sakalaves seules nous sont restées fidèles ; toutes les autres, faisant cause commune avec les Hovas, ont levé l'étendard de la révolte. Les Européens ont pu à temps se réfugier sous la protection de nos armes dans tout le centre et sur la côte est de l'île. On est sans nouvelles des garnisons de l'intérieur, situées à l'ouest de la rivière Ikopa ; on pense qu'elles ont dû se réunir au camp d'Ambéribé ; là elles seront en mesure de résister jusqu'à l'arrivée des secours envoyés de la métropole. L'escadre du Levant, actuellement à Obock, a reçu l'ordre d'appareiller immédiatement pour Diégo-Suarez. »

« Où est situé le camp d'Ambéribé ? » demanda le lieutenant, dont les yeux bleus éclairant une figure sympathique en-

cadrée d'une soyeuse barbe blonde cherchaient, interrogatifs, le regard de son compagnon.

Le capitaine, jusque-là absorbé dans sa lecture, redressa sa haute taille, à peine supérieure à celle de son interlocuteur. L'élégance naturelle de cet officier, jointe à la distinction avec laquelle il portait son sévère uniforme, eût fait de lui un cavalier d'extérieur accompli sans sa déplorable habitude, commune à beaucoup d'anciens élèves de l'École polytechnique, de se tenir légèrement voûté.

Sans répondre immédiatement, il quitta le journal des yeux, et son regard, d'une extraordinaire douceur d'expression, se porta sur son interrogateur, tandis que son front haut, couronné d'une abondante chevelure châtain, se plissait légèrement sous l'effort de la pensée et que sa lèvre, surmontée d'une courte moustache brune, se contractait, impatiente de la rébellion de sa mémoire, difficile à supporter pour un officier ayant l'habitude du commandement et une volonté ferme servie par une grande promptitude de décision.

« Le fort ou plutôt le camp retranché d'Ambéribé, dit-il enfin, est situé, si je ne me trompe, à peu près sous la parallèle de l'île Sainte-Marie, à égale distance des fleuves Ikopa et Manjaray ; il se trouve par suite assez loin de tout secours. Sa garnison normale doit se composer d'une vingtaine d'Européens presque tous artilleurs de marine, et de quelques compagnies de milice sakalave. Si, comme il est à croire, le commandant du fort a donné l'ordre aux garnisons voisines de le rejoindre, il peut se trouver actuellement à la tête d'une centaine de soldats français et de huit à douze cents miliciens indigènes. La forteresse est approvisionnée pour résister pendant de longs mois, et sa position, ainsi défendue, interdit à l'ennemi de s'en emparer autrement que par la famine.

– Ainsi vous pensez qu'il n'est aucun péril pour sa garnison et qu'elle se trouve en état, comme le dit la note de l'agence Havas, d'attendre les secours, dussent-ils mettre plusieurs mois à lui parvenir ?

– J'en suis persuadé, si toutefois la garnison du fort a pu être renforcée à temps par les postes voisins. Là est toute la

question, et il serait du plus haut intérêt de savoir s'il en est ainsi avant d'envoyer dans l'intérieur une colonne de secours qui, en face d'une insurrection de cette importance, devra avoir la force et le matériel d'une petite armée.

« Le gouvernement donnerait sans doute beaucoup pour être fixé à cet égard, et si un ballon dirigeable, muni du nouveau moteur dont votre dernière découverte a rendu la réalisation possible, était construit, il y aurait là pour lui une expérience magnifique à tenter ; il lui suffirait, partant de la côte est de Madagascar, de se laisser porter par les vents alizés, qui dans trois mois et jusqu'au mois d'août souffleront régulièrement sur l'île ; son moteur lui servirait uniquement à rectifier éventuellement sa route de façon à atteindre le fort.

– Ne pourrait-on construire le ballon en question assez rapidement pour être prêt dans deux mois ? repartit le lieutenant. Si, comme je le pense, le plan de cet aérostat est tout tracé dans votre tête, le début de sa construction souffrirait peu de délai.

– Certainement cela serait possible, mais à la condition toutefois de posséder un atelier déjà outillé en vue de la fabrication des aérostats, et surtout d'avoir sans retard les fonds nécessaires à l'expédition.

– Que ce dernier détail ne vous inquiète pas. Mon oncle, comme vous le savez, a quelque fortune ; il mettra, je n'en doute pas, à notre disposition le crédit nécessaire à l'exécution, et le nouveau moteur pourra, j'en suis sûr, être prêt en même temps que l'aérostat. »

Quelle était la portée de cette conversation ? Sur quelles bases s'appuyaient les deux interlocuteurs pour ne pas mettre en doute la possibilité de mener à bien une entreprise aussi considérable que la traversée par voie aérienne d'un territoire grand comme la France, et à cette heure en pleine insurrection ?

La nature des événements qui avaient précédé cet échange d'idées, et auxquels successivement le capitaine et le lieutenant avaient fait allusion, était telle cependant que ce projet des deux jeunes officiers ne pouvait être taxé de chimérique, quelque au-

dacieux qu'il eût pu paraître à tout auditeur de leur conversation resté dans l'ignorance de ces événements antérieurs issus d'une conception hardie, dont la divulgation remontait à quatre mois déjà.

Au mois de septembre précédent, en effet, une conférence du capitaine, le capitaine d'Ex, adjudant-major au bataillon des aérostiers de Saint-Cloud, attirait un grand nombre de curieux, pour la plupart déjà initiés aux sciences aérostatiques, et parmi lesquels se trouvait son interlocuteur de cette soirée du 30 janvier, l'ingénieur Maurice Saubd, chimiste amateur et neveu du richissime Henri Saubd, propriétaire des fameuses mines d'argent de l'Aurès.

Au cours de cette conférence sur la direction des ballons, le capitaine d'Ex exposa un procédé au moyen duquel il était possible, affirma-t-il, de tenter, avec certitude de succès, des voyages aériens au long cours, même avec un aérostat non dirigeable, à travers les pays intertropicaux, en se laissant porter, de leurs rivages orientaux à leurs rivages occidentaux, par les vents alizés, dont le souffle est régulier à certaines époques de l'année[1].

Pour éviter toute dépense exagérée de lest, cette cause d'impossibilité des longs parcours en ballon, le conférencier préconisa l'utilisation d'un long câble d'acier, véritable guide-rope[2] métallique, qui, reposant en partie sur le sol, équilibrerait automatiquement les causes accidentelles de variation de la

---

[1] La question de la traversée des continents intertropicaux au moyen d'un ballon non dirigeable, muni d'un guide-rope, a été traitée complètement dans un article des auteurs, publié en 1892 dans la *Revue maritime et coloniale*, et au cours duquel est faite la preuve de cette affirmation du capitaine d'Ex. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences en 1894. (*Note des éditeurs*.)

[2] Le guide-rope est une forte corde de grande longueur, attachée au ballon, et pendant au-dessous de lui. Elle sert aux aéronautes à se maintenir à une faible distance du sol, sensiblement toujours à la même hauteur, sans jeter de lest ni manœuvrer la soupape du ballon.

force ascensionnelle de l'aérostat, et rendrait inutile de le combattre par de fréquents jets de lest. Il ajouta que, pour permettre à une exploration par voie aérienne d'accomplir sa mission d'une façon complète, il serait bon de munir le navire aérien d'un moteur à gaz lui donnant la possibilité de rectifier éventuellement la route imposée par les vents, afin de se porter au-dessus de tel ou tel point plus particulièrement intéressant à reconnaître. Mais pour pouvoir emporter un tel moteur sans trop surcharger l'aérostat du poids relativement considérable des aliments ordinairement employés pour actionner les machines, il fit ressortir combien il serait important que l'on découvrît un moyen d'emmagasiner à bord, sous un faible volume, de grandes masses d'hydrogène, combustible puissant et léger par excellence, sans être contraint d'employer pour cela des récipients de grande résistance, et par conséquent trop pesants.

Ces derniers mots du conférencier frappèrent l'ingénieur Saubd, enthousiasmé par le hardi projet dont il venait d'entendre l'exposé. Il se mit aussitôt à la recherche d'un procédé d'emmagasinement de l'hydrogène dans des parois métalliques légères, et quatre mois plus tard il arrivait à la solution désirée.

Un corps nouveau, le *sponge*, présentant à un haut degré les curieuses propriétés des métaux de la famille du platine, c'est-à-dire absorbant à la température ordinaire de grandes quantités de gaz et le restituant à l'état libre avec facilité, venait d'être découvert par lui.

Il fit part de son invention au capitaine d'Ex, et sur ces entrefaites l'insurrection hova ayant éclaté, les deux aventureux jeunes gens prenaient, après l'entretien ébauché sur le boulevard, la résolution d'exécuter la traversée de Madagascar en ballon, en utilisant le souffle régulier des alizés, et en gouvernant de façon à passer au-dessus d'Ambéribé.

M. Henri Saubd, l'oncle de l'ingénieur, enthousiaste des inventions de son neveu, qu'il chérissait à l'égal d'un fils, approuva le projet et promit son concours financier.

Il fut donc convenu qu'un aérostat de grand modèle, semi-dirigeable, capable d'enlever quatre personnes et d'exécuter une

traversée de plusieurs semaines, serait construit sur les plans du capitaine, avec les fonds fournis par le propriétaire des riches mines d'argent de l'Aurès, heureux de voir la découverte de son neveu être ainsi utilisée dans un but patriotique.

Grâce à l'outillage spécial des ateliers de l'établissement aérostatique de Meudon, la construction de l'aérostat baptisé l'*Éclaireur* put être poussée activement et, le 18 avril, le ballon fut gonflé, à titre d'essai, dans la galerie des machines du Champ-de-Mars, seul vaisseau assez vaste pour contenir sa masse énorme.

Cet essai ayant pleinement réussi, les deux amis, le capitaine d'Ex et Maurice Saubd, après s'être adjoint comme compagnon d'expédition un mécanicien éprouvé, le sergent Farlhan, s'embarquèrent, avec leur matériel aérostatique et les tubes à hydrogène comprimé nécessaires pour le gonflement définitif de Madagascar, à bord d'un vapeur de la marine marchande, l'*Argonaute,* commandé par le capitaine Hilarion. Ils emmenaient avec eux une dizaine d'ouvriers aérostiers, destinés à leur servir d'aides pour l'exécution des délicates manœuvres de gonflement et de départ de l'aérostat.

L'expédition s'annonçait sous les plus heureux auspices ; seul le complément de l'équipage de la nacelle à quatre aéronautes n'avait pu être obtenu, et une des couchettes de la petite tente qui couvrait son arrière, du côté opposé aux hélices, menaçait de rester vide. Dans l'esprit des organisateurs de l'entreprise, ce quatrième aéronaute devait être à la fois l'interprète et le géographe de la mission exploratrice ; jusque-là personne remplissant les conditions requises n'avait offert son concours, et les propositions faites dans ce sens à divers colons de Madagascar n'avaient pas abouti.

Le départ de l'*Argonaute* eut lieu de Marseille, le 28 avril, au milieu de l'enthousiasme général ; et après une traversée heureuse de la Méditerranée, de la mer Rouge et de l'océan Indien, le vapeur passa, le 18 mai dans la nuit, en vue des Amirantes, à 6° au nord de la grande île africaine, théâtre du futur voyage aérien au long cours.

DE DIÉGO-SUAREZ À AMBÉRIBÉ

I

Deux jours après avoir eu connaissance des îles Amirantes, l'*Argonaute* entrait dans la baie de Diégo-Suarez, immense rade de plus de cent vingt kilomètres carrés, capable de contenir toutes les flottes du monde.

Cet admirable refuge naturel, complètement caché du large par sa ceinture de laves pétrifiées, est protégé au nord par la masse imposante du mont d'Ambre, dont le sommet sauvage se dresse à 1 136 mètres au-dessus des flots. Là, merveilleusement située au fond de l'estuaire et coquettement assise à la base d'une colline de peu d'élévation, se trouve la capitale de nos établissements français de Madagascar, la cité forte de Diégo-Suarez, destinée à devenir l'un des premiers ports du monde.

L'*Argonaute* mouilla en face de la ville. Le capitaine d'Ex fit mettre un canot à la mer et, suivi de l'ingénieur Saubd, il débarqua au pied de l'estacade. Du port il se rendit, sans perdre un instant, chez le gouverneur, déjà prévenu de son arrivée. Ce dernier le reçut fort aimablement et, après l'avoir chaleureusement félicité de l'audacieuse et patriotique entreprise à laquelle il s'était voué, lui donna quelques détails sur l'état actuel de l'insurrection malgache.

Les secours venus de la Métropole étaient arrivés depuis peu, et une expédition, comprenant la presque totalité des forces, s'avançait sur Tananarive, centre de l'insurrection. De là, cette petite armée, remontant vers le nord par la vallée de l'Ikopa, devait aller débloquer la forteresse d'Ambéribé, dont on se trouvait depuis longtemps sans nouvelles, mais dont on était en droit de supposer la garnison toujours maîtresse, la ville étant approvisionnée de façon à pouvoir soutenir un siège de longue durée. Les renseignements fournis par l'aérostat, au retour de sa visite aux défenseurs d'Ambéribé, dirait si l'accomplissement de cette seconde partie du plan d'expédition devrait suivre immédiatement la prise de Tananarive, ou si les forces pourraient être plus utilement employées en tout autre point de l'île.

À une question du capitaine d'Ex, touchant l'interprète recherché depuis longtemps par l'intermédiaire du gouverneur, ce dernier répondit que, parmi le petit nombre de colons connaissant suffisamment la langue malgache pour pouvoir être de quelque utilité aux explorateurs, aucun n'avait accepté de prendre part au voyage aérien.

« Cependant, ajouta-t-il, tout n'est pas encore désespéré, et il est possible qu'après avoir entendu l'exposé du plan de l'entreprise développé par l'un des futurs aéronautes, un membre de la colonie consente à vous prêter son concours. »

La nature de la mission de l'*Éclaireur* ne permettant pas de perdre un instant, l'*Argonaute* devait appareiller le lendemain pour l'île Sainte-Marie, adoptée, sur les conseils du gouverneur, comme point de départ du voyage aérien ; il y avait donc lieu de hâter la réunion dans laquelle le capitaine d'Ex prendrait la parole et, après avoir exposé les projets et la nature de l'expédition, ferait appel au patriotisme des colons capables de servir d'interprètes.

Cette réunion, fut-il convenu, se tiendrait le soir même, après le dîner offert par le gouverneur aux voyageurs ainsi qu'à certaines notabilités de Diégo-Suarez, dîner auquel d'Ex et l'ingénieur acceptèrent de grand cœur d'assister.

En réponse à cette aimable convocation, d'Ex pensa être agréable à son hôte en lui proposant une excursion à bord de l'*Argonaute.* Il offrit de lui montrer les différents éléments de l'aérostat dont la nature de l'arrimage permettait la vue. Après avoir accepté cette invitation avec une satisfaction évidente, le gouverneur exprima son vif regret de ne pouvoir assister au départ de cet aérostat si intéressant et par la nature de sa mission, et par la curiosité du spectacle présenté par les évolutions d'un ballon dirigeable de son volume.

En arrivant à la coupée de l'*Argonaute*, les futurs aéronautes et leur invité trouvèrent le pont du bâtiment envahi par un grand nombre de curieux, aux questions desquels Farlhan et les officiers de navire répondaient de leur mieux ; l'un d'eux en particulier s'intéressait vivement aux explications fournies par Farlhan et, interrompant sans cesse ses voisins, semblait vouloir

accaparer pour lui seul le mécanicien, complètement ahuri par ses grands gestes et le flot de paroles qui s'échappaient continuellement de ses lèvres.

Cet homme, dans toute la force de l'âge, grand et sec, devait jouir d'une constitution de fer ; sa tête, d'une dimension extraordinaire, était garnie d'une abondante chevelure ; son front était haut, son nez mince et proéminent, sa bouche largement fendue ; son menton paraissait énorme, bleui par le passage fréquent du rasoir.

Ses yeux, petits, disparaissaient derrière de puissantes lunettes, et son regard avait cette timidité inquiète particulière aux gens très myopes. Sa physionomie annonçait un homme intelligent mais léger, ses questions un savant, de cette race de savants heureux de mettre leur science à la disposition de chacun et d'instruire en amusant. Le laisser-aller et le sans-façon de ses manières pouvaient lui être facilement pardonnés en faveur de la franchise et de l'affabilité qui débordaient de toute sa personne.

Aussitôt que ce personnage aperçut les nouveaux arrivants il abandonna Farlhan, de plus en plus étonné de ses procédés inattendus, s'élança vers l'ingénieur Saubd, s'empara de sa main et la lui serrant énergiquement :

« Le capitaine d'Ex, sans doute, le célèbre capitaine d'Ex, dit-il ; ravi de vous voir enfin, quelle belle entreprise vous avez projetée là et comme je vous félicite !...

– Vous vous trompez, mon cher Gradnier, interrompit le gouverneur souriant de l'étonnement de ses compagnons ; monsieur n'est pas le capitaine d'Ex, mais bien l'ingénieur Saubd.

– Ah ! mille pardons, monsieur ; mes excuses, reprit le personnage avec une nouvelle volubilité, et en même temps mes félicitations pour l'invention par laquelle vous contribuez au succès de l'expédition ; cette belle découverte des accumulateurs d'hydrogène..., c'est le *sponge,* n'est-ce pas ?... c'est bien là le nom de cet alliage fameux... Je serais heureux si vous vouliez bien m'en montrer un échantillon, si toutefois je ne suis pas in-

discret... Mais, pardon, j'oublie, vous ne me connaissez pas, je ne vous ai pas été présenté... Mon cher gouverneur, je vous en prie, dites mon nom à ces messieurs. »

Le gouverneur, très amusé par cette scène, s'exécuta de bonne grâce et présenta M. Gradnier, l'explorateur bien connu de Madagascar, le savant géographe et minéralogiste, président du comité ethnographique de l'île, et correspondant de l'Académie des sciences.

Quelques instants plus tard, M. Gradnier avait quitté le bord, et le pont ayant été débarrassé des curieux qui l'encombraient, le capitaine d'Ex put faire en toute facilité à son hôte les honneurs du navire et de son précieux chargement. Quand la visite fut terminée, le gouverneur, souriant encore à la pensée de la scène qui venait de se passer entre M. Gradnier et l'ingénieur Saubd, ne put s'empêcher de demander à ce dernier :

« Eh bien ! quelle impression vous a produit mon ami l'explorateur Gradnier ?

– Mais..., répondit l'ingénieur en hésitant.

– Oui ! c'est un fameux original, n'est-ce pas ? et vous avez pu en juger tout à l'heure.

« Mon savant ami, car c'est un savant, et des plus distingués, mon savant ami est coutumier du fait ; quand une question scientifique l'intéresse, il perd de vue toute convention sociale ; il faut que son enthousiasme déborde coûte que coûte. C'est une nature expansive par excellence et, comme toutes les natures expansives, le meilleur et le plus sympathique des hommes. C'est un original dans toute l'acception du mot, et en même temps un étourdi, bien connu dans toute la colonie par ses extravagances de savant souvent perdu dans les nuages.

« On raconte de lui plusieurs traits assez amusants, et entre autres celui-ci, dont je puis vous garantir l'exactitude, car lui-même me l'a rapporté : une nuit il se réveille, allume une bougie pour voir l'heure et cherche ses lunettes, – car, il faut vous le dire, il est extrêmement myope et à l'œil nu ne peut distinguer ni les aiguilles ni les divisions du cadran de sa montre ; – il cherchait donc ses lunettes quand, par hasard, ses yeux

tombèrent sur sa pendule et, ô miracle ! il lut sans peine l'heure marquée par les aiguilles. Là-dessus il souffle sa lumière et se rendort, persuadé que sa myopie a disparu et se proposant de faire à l'Académie force rapports sur ce cas étrange.

« Le lendemain matin, en se réveillant, il s'aperçut qu'il s'était couché et avait dormi avec ses lunettes sur le nez.

« Cette faiblesse de sa vue est terrible et l'a beaucoup gêné lors des deux belles explorations qu'il fit dans le nord de Madagascar il y a quelques années. Je ne serais pas étonné qu'à notre dîner de ce soir il vous entretienne lui-même, avec sa verve charmante, de sa célèbre myopie et ne s'en moque agréablement. Vous pourrez juger quel homme aimable il fait. On peut le dire, il a résolu le problème d'avoir mille amis sans un seul ennemi. «

Sur ce le gouverneur s'informa de sa chaloupe à vapeur. Prévenue de sa visite à bord de l'*Argonaute*, elle l'attendait au pied de l'échelle ; il prit congé de ses hôtes et s'embarqua aussitôt.

Les invités du premier magistrat de Diégo-Suarez furent exacts au rendez-vous, et peu d'heures après tous trois étaient présentés aux personnages influents de la colonie, réunis dans les salons de la résidence. Le capitaine d'Ex y retrouva M. Gradnier. Plus calme et plus correct, le savant lui serra chaleureusement la main, puis, avec un air de mystère, il le conduisit dans un petit salon alors vide et, sans autre préambule, lui fit la proposition suivante :

« Il y a tantôt deux mois j'appris votre projet de traverser Madagascar en ballon. Depuis j'ai songé journellement au moyen le plus propre à employer pour me faire agréer par vous comme collaborateur dans votre œuvre qui m'enthousiasme. Vous connaissez ma manie d'exploration. La satisfaction de cette manie m'a amené à recueillir quelques mots de l'idiome parlé d'une façon générale dans l'île, et je crois connaître assez la langue usuelle des indigènes de Madagascar pour pouvoir me faire comprendre facilement d'eux ; c'est pourquoi je viens vous offrir de remplir auprès de vous le rôle de l'interprète que, m'a-t-on dit, vous cherchez en vain depuis plusieurs mois. J'ai aussi

certaines connaissances de la langue anglaise, assez répandue ici. Peut-être ces considérations vous amèneront-elles à accepter mon concours ?

– Nulle proposition, répondit le capitaine, ne pouvait être à la fois aussi agréable et aussi flatteuse à entendre pour mes compagnons et pour moi, et je vous assure, monsieur, que j'accepte avec le plus grand empressement votre offre de collaboration ; de ce moment vous êtes inscrit comme passager de l'*Éclaireur*.

« Votre connaissance de l'idiome malgache et de l'anglais nous sera extrêmement précieuse, et vous ferez un compagnon d'une valeur inappréciable, non seulement par vos services comme interprète en deux langues, mais encore par votre connaissance approfondie de l'île et des habitants, ainsi que par votre haute compétence géographique. Je me félicite maintenant de l'insuccès de nos recherches d'un interprète, puisqu'au dernier moment il s'en présente un de votre mérite, qui sera aussi pour nous un compagnon charmant et un aide précieux à bien d'autres points de vue.

– Vos paroles sont trop flatteuses, capitaine, répondit le postulant, dans les yeux duquel se lisait la satisfaction de se voir agréé, et elles augmentent encore ma joie d'être accepté par vous comme votre humble collaborateur, mon rêve depuis deux mois.

« Si les connaissances d'un vieux Madécasse peuvent vous être utiles, je vous prie de les mettre immédiatement à contribution, et pour vous encourager à en user sans réserve, j'agirai avec vous en vrai curieux, en vous posant une question touchant vos desseins actuels : avez-vous arrêté le point d'où s'envolera l'aérostat ? Ce point, si je comprends bien votre méthode de navigation, devra se trouver placé non loin du 17e parallèle ?

– D'après les conseils du gouverneur, répondit d'Ex, nous avons l'intention d'exécuter le gonflement dans l'île Sainte-Marie, située justement sur ce 17e parallèle ; nous y serons entièrement à l'abri des insultes des insurgés. Ce choix vous paraît-il judicieux ?

– On ne pourrait certes en faire un meilleur ; et Sainte-Marie vous offrira, soyez-en assuré, toutes les facilités pour mener à bien l'opération.

– Y trouverons-nous les ressources en hommes qui nous sont nécessaires ? Il nous faut une quarantaine de manœuvres pour aider nos dix aérostiers à diriger le gonflement, et bien que le rôle de ces manœuvres doive être très simple, encore exige-t-il de leur part une certaine intelligence, et surtout une grande docilité.

– Les Malgaches en général, et en particulier les Betsimisaraka, qui habitent Sainte-Marie et la côte est de la Grande-Terre, sont loin d'être inintelligents, et vous trouverez parmi eux les hommes dont vous avez besoin. Un emplacement favorable ne fera pas non plus défaut, car Sainte-Marie présente, surtout dans sa partie méridionale, de vastes espaces sablonneux merveilleusement appropriés par la nature pour constituer, presque sans travail, une plate-forme où effectuer le gonflement de votre ballon. Une seule chose m'inquiète ; comment traverserez-vous, avec votre aérostat gonflé, le canal de Tintingue, qui sépare Sainte-Marie de Madagascar ?

– Oh ! ceci, répondit d'Ex, ne présentera aucune difficulté : nous partirons par un vent d'est bien stable, chose facile, car l'alizé souffle dans cette direction et presque constamment sur l'île à l'époque actuelle ; ce vent nous portera droit sur Madagascar, sans même le secours de notre machine. Le canal est, je crois, peu profond, et l'aérostat pourra le traverser en guide-ropant, – c'est-à-dire en laissant traîner son câble métallique ou guide-rope sur ses fonds, – et cela sans crainte de toucher les flots de la mer avec sa nacelle ; cependant, s'il était nécessaire, nous pourrions faire une partie de la route en ascension libre. D'après mes calculs, la durée de la traversée n'excédera pas deux heures.

– La grande longueur de votre câble à la traîne permettra certainement de traverser les bras de mer sans avoir recours à la navigation à ascension libre ; l'île Sainte-Marie ou Nossi-Boraha paraît, en effet, être le reste d'un ancien cordon littoral allant de

Foulepointe au cap Masoala, et autrefois séparé de la terre ferme par de simples lagunes de peu de profondeur.

« Puisque je suis en train de vous questionner, ajouta Gradnier, permettez-moi de vous demander si ce choix de Sainte-Marie n'est pas défavorable à un autre point de vue : peu après avoir abordé Madagascar nous aurons à franchir les montagnes de l'Alaotra, qui courent parallèlement à la côte : n'y aurait-il pas avantage à les éviter ?

– Cet intérêt est assez faible, répondit d'Ex, et le franchissement de ces montagnes ne nous causera d'autre désagrément qu'une dépense un peu forte de lest ; d'ailleurs, quel que soit le point de la côte orientale choisi pour le départ, l'inconvénient resterait le même : cette chaîne de hauteurs ne va-t-elle pas du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie sans discontinuité ?

– Vous êtes là dans une grave erreur, répliqua vivement le futur interprète de l'expédition, l'île n'a pas la structure régulière de chaînes de montagnes que lui prêtaient les anciens géographes ; elle présente au nord et au sud des massifs irréguliers reposant sur un socle commun de hautes terres, et s'abaissant parfois complètement, comme cela se produit précisément à 1° au nord de Sainte-Marie. Ces hautes terres descendent vers la mer par des pentes inégales, suivant la loi de la constitution générale des plateaux montagneux ; ici la déclivité occidentale est beaucoup plus douce que la déclivité orientale, elle va jusqu'à l'Océan par de vastes plaines peu élevées, et travers lesquelles notre aérostat aura à exécuter la majeure partie de son parcours. La partie orientale, au contraire, a des pentes rapides et se prolonge sous les flots par des berges de plus de trois mille mètres de profondeur.

« Au sud de Tananarive s'élèvent les sommets les plus hauts de l'île, ce sont les monts d'Ankaratra ; leur pic le plus élevé, la Tsiafa-Javona ou montagne nuageuse, a 2 600 mètres d'élévation.

« À l'ouest de la baie d'Antongil se trouve encore une montagne importante, l'Ambinivini, du plus formidable aspect ; une de ses parois se dresse, d'un seul jet, à plus de 600 mètres au-dessus de la vallée.

« Enfin, comme curiosité orographique, il convient de mentionner notre voisin, le mont d'Ambre. J'eusse été heureux de vous faire visiter en détail ses eaux thermales jaillissantes ; vous auriez constaté, parmi ces rochers, le dégagement continuel de ces bouffées d'acide carbonique, mortelles aux insectes, dont ce paradis est totalement dépourvu grâce à ce gaz, insecticide bien supérieur à toutes nos fabrications européennes. Je vous eusse aussi montré le sanatoire ou hôpital de convalescents de Diégo-Suarez, installé depuis peu sur la montagne. »

Entraîné par son sujet favori, Gradnier eût parlé de sa chère île pendant longtemps encore, si le gouverneur et l'ingénieur Saubd n'étaient venus l'arrêter en se mêlant à la conversation. Ils furent mis au courant de sa résolution de prendre part au voyage, et le gouverneur ne ménagea ses compliments ni aux membres de l'expédition pour la recrue distinguée qui venait compléter l'équipage de l'aérostat, ni au géographe pour son heureuse idée à mettre à profit un nouveau moyen d'exécuter sa troisième exploration de l'île.

Durant le dîner, la nouvelle se répandit rapidement, et de toutes parts les félicitations les plus chaleureuses vinrent se joindre à celles du gouverneur ; chacun donna son avis sur la hardie tentative, avis en général favorables, mais entremêlés cependant de quelques critiques montrant l'incrédulité de certains convives ; chacun émit son opinion sur les précautions à prendre et les objets soi-disant indispensables à emporter. Si les aéronautes se fussent conformés à tous ces conseils, tous d'ailleurs excellents, l'aérostat eût certainement été assez chargé pour rendre le départ tout au moins problématique. À entendre certains convives, l'emport d'une chaloupe à vapeur était indispensable pour sauver les aéronautes dans le cas où leur navire aérien serait jeté à la mer. À entendre certains autres, un canon n'eût pas été de trop pour empêcher les indigènes d'arrêter le ballon en saisissant le guide-rope. Aux uns et aux autres les deux amis répondirent que l'aérostat était aménagé pour pouvoir, en tous cas, se tirer d'affaire, même s'il était jeté à la mer ; quant aux indigènes, s'ils saisissaient le guide-rope métallique, la machine dynamo-électrique dont était pourvue la nacelle pour son éclairage intérieur était à même de leur infliger des

secousses suffisantes, et l'envie leur passerait rapidement d'inquiéter la marche du navire aérien.

Parmi ces conseils plus ou moins pratiques, un cependant put être mis à profit : un colon, amateur colombophile, engagea le capitaine d'Ex à emporter quelques pigeons voyageurs des colombiers du fort d'Ambéribé, et il lui en offrit quatre que, par le plus grand des hasards, il avait en sa possession. Il lui fit valoir combien il serait utile, au moment où l'aérostat approcherait d'Ambéribé, de prévenir la garnison de son arrivée prochaine. De cette façon le commandant du fort pourrait avertir ses troupes indigènes et éviter de leur part toute hostilité contre le navire aérien ; il pourrait aussi faire aménager à l'avance un endroit propice à l'atterrissage et au campement du ballon, dans la partie du camp la moins exposée aux coups de l'ennemi. Ce conseil fut fort goûté des futurs aéronautes, et l'ingénieur promit de passer le soir même chez l'obligeant colon et d'y prendre les quatre pigeons.

Depuis l'enrôlement du géographe interprète, la conférence que le capitaine d'Ex devait faire à l'issue du dîner n'avait plus aucun but intéressant l'expédition ; cependant elle eut lieu à la demande des invités et fut chaleureusement applaudie ; puis chacun prit congé de l'aimable gouverneur, et les passagers de l'*Argonaute* regagnèrent le bord, accompagnés jusqu'à leur canot par l'enthousiaste Gradnier, qui promit de rejoindre le lendemain, avant midi, heure fixée pour le départ du navire.

II

L'île de Madagascar, l'une des plus grandes du globe, est située à l'est de l'Afrique méridionale, dont elle est séparée par le canal de Mozambique ; ce canal étroit fait géographiquement de Madagascar une dépendance immédiate du continent africain[1].

Madagascar, appelée aussi par les habitants des îles voisines *Tani-Bé*, c'est-à-dire Grande-Terre, a une longueur de 1 625 kilomètres du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, et sa superficie totale, supérieure de un seizième à celle de la France, atteint 592 000 kilomètres carrés.

Presque en entier comprise dans la zone tropicale, Madagascar jouit cependant d'un climat tempéré, grâce à la hauteur des plateaux qui constituent la majeure partie de l'île.

L'intérieur abonde en territoires fertiles et salubres défendus par des rivages malsains, le long desquels les flots ont élevé un faux rivage de sable et de limon fermant des baies du littoral primitif et créant de nombreux marigots[2] aux exhalaisons mortelles pour les Européens.

La population de l'île, assez dense dans quelques districts des plateaux de l'intérieur, est en général clairsemée et ne dépasse guère, pour l'ensemble, de cinq à six habitants par kilomètre carré. Grandidier l'évalua à trois millions d'âmes en chiffres ronds.

Cette population, composée de tribus fort divisées par les origines et des haines séculaires, parle cependant tout entière la même langue ; ces divisions intestines, mises de tout temps à

---

1 Dans sa partie la plus réservée le canal de Mozambique mesure seulement 380 kilomètres.

2 *Marigot*, espèce de lagune aux eaux salées et croupissantes.

profit par les Européens, ont facilité leur établissement au milieu d'elles.

Les Hovas, peuple actuellement dominateur, dont les derniers traités ont reconnu la suprématie, sont représentés, devant les puissances étrangères, par le gouvernement français, et se trouvent ainsi dans la situation d'État protégé. Outre ce protectorat sur toute l'île, la France possède en propre un point du littoral : le territoire de Diégo-Suarez et quelques îles voisines, dont Sainte-Marie.

Cette dernière, d'une superficie inférieure à 300 kilomètres carrés, est à proprement parler un îlot sablonneux ; autrefois elle faisait partie de la Grande-Terre, dont elle est séparée par le canal de Tintingue ; ce canal, très étroit, ne mesure actuellement pas plus de six kilomètres de largeur en face d'Antsiraka. Dans la partie méridionale de l'îlot se trouve un comptoir européen, Port-Sainte-Marie, établi sur une belle rade naturelle, en face de la côte malgache.

Le 23 mai, l'*Argonaute* eut connaissance de l'île Madame, à l'entrée de la baie Port-Sainte-Marie ; quelques heures après la ville apparaissait, entourée de ses jardins et de ses dix mille palmiers.

Le vapeur jeta l'ancre entre l'îlot de Madame et la terre, puis un canot fut mis à la mer et débarqua les quatre amis. Tandis que l'ingénieur Saubd et Farlhan s'occupaient de trouver les aides et les moyens nécessaires au déchargement du matériel aérostatique, d'Ex et Gradnier, louant des chevaux, partaient à la recherche d'un terrain propice à l'exécution du gonflement.

Grâce à la connaissance que le géographe avait du pays, l'endroit convenable ne fut pas long à trouver. C'était un vaste cirque sablonneux, situé dans l'intérieur, à moins d'une lieue de Port-Sainte-Marie. Ce cirque était protégé des vents du nord et de l'est par de fortes éminences couvertes d'une rare végétation et de quelques arbrisseaux rabougris ; le sol, complètement plat depuis la ville, permettait une installation facile de la voie Decauville, que les aéronautes avaient amenée de France dans le but de faciliter le transport du matériel entre le lieu du débarquement et celui du gonflement ; la nature du terrain et la pro-

tection contre les vents régnants, assurée par la position du cirque, le rendait très propice à l'installation de l'aérostat : aussi cet emplacement fut-il déclaré excellent par les deux cavaliers.

Fixés sur ce point, ils rentrèrent à Port-Sainte-Marie, puis vers deux heures ils s'embarquèrent pour l'île Madame, en compagnie de l'ingénieur, et y rendirent visite au résident. Celui-ci, déjà prévenu par le gouverneur de Diégo-Suarez, mit à leur disposition toutes les ressources de la colonie et leur promit, pour le soir même, le concours de quarante Betsimisaraka, dont l'aide était nécessaire pour le transport du matériel et l'arrimage du navire aérien.

Le premier soin des aéronautes fut d'installer, sur un des points les plus hauts de l'île, un poste d'observation contenant un baromètre enregistreur et un anémomètre, destinés à donner des indications sur l'état du temps et la vitesse du vent. Il importait, en effet, pour pouvoir fixer avec sécurité, dès la veille, le moment du départ, de se tenir au courant de l'état de l'atmosphère et d'être assuré, pour ce jour-là et les jours suivants, d'une période de beau temps avec un courant alizé de l'est de force moyenne. Si la saison des vents réguliers des régions tropicales de l'hémisphère sud avait été plus avancée, ces précautions, néanmoins bonnes à prendre, eussent été moins nécessaires ; mais le mois de mai est le premier des mois du trimestre durant lequel l'alizé souffle avec régularité, entraînant la fixité du beau temps, et l'expédition devait s'entourer de toutes les précautions pour éviter un trouble atmosphérique encore possible, capable de compromettre l'issue du voyage ou, tout au moins, d'empêcher l'aérostat de passer au-dessus de la forteresse d'Ambéribé.

Le transport du matériel, entrepris dès le lendemain de l'arrivée, fut mené rapidement à bonne fin, grâce au zèle déployé par les aérostiers, au concours empressé des colons et à l'aide puissante apportée par les quarante auxiliaires betsimisaraka, tous représentants de l'une des plus belles races malgaches, à la fois vigoureux et intelligents.

Le 27 mai, le ballon, disposé sur sa plate-forme, fut muni d'une grande partie de ses agrès, et la nacelle fut placée à

proximité sur des rouleaux. Tout était alors prêt pour l'exécution du gonflement et du départ.

Des tentes se dressaient autour de la plate-forme, et, à dater de ce jour, tout le personnel campa à côté du ballon. L'après-midi du 28 se passa et le départ ne put être résolu pour le lendemain, le baromètre ayant subi ce jour-là quelques oscillations et tout faisant craindre aux aéronautes un changement dans la forçа et dans la direction du vent. Cette force et cette direction, l'anémomètre, installé depuis le 24, les indiquait alors comme à peu près constantes, sauf peut-être au lever du soleil.

Ce voyage devait être pour Gradnier sa première excursion en ballon, aussi profita-t-il du repos forcé de ce 28 mai pour demander à d'Ex quelques explications sur la façon de conduire l'aérostat, en manifestant le désir de participer aux tours de quart à bord de l'*Éclaireur*.

Le capitaine s'empressa de satisfaire à sa légitime curiosité et lui exprima son contentement de le voir dans cette intention ; en prenant part à la charge de conduire le navire aérien, il soulagerait beaucoup ses compagnons, et la faction de chacun d'eux se trouverait ainsi réduite à deux quarts de trois heures par jour.

Ces explications et beaucoup d'autres, données journellement au géographe par ses compagnons, firent rapidement de lui un théoricien-aéronaute accompli. D'Ex l'assura, à sa grande satisfaction, que deux ou trois heures de pratique le mettraient à même de conduire, dans de bonnes conditions, l'aérostat naviguant avec son guide-rope reposant sur le sol, mode de navigation de beaucoup le plus fréquent de ceux qu'on aurait à employer.

De son côté Farlhan mettait aussi à profit ces heures de loisir. Il s'entretenait souvent avec Saubd, et l'interrogeait constamment sur les nouveautés qui l'entouraient.

Bien qu'averti par les explications que l'ingénieur lui avait déjà données lors de la traversée maritime, il restait très étonné du nouvel aspect revêtu par le ciel : le jour, le soleil au nord ; la nuit, la polaire disparue et les constellations du sud venant la remplacer. L'ingénieur reprit complaisamment la causerie as-

tronomique qu'il avait ébauchée avec le sous-officier quelques jours auparavant, et lui apprit à s'orienter sur l'étoile Alpha de cette splendide Croix du Sud qui brille d'un éclat radieux au pôle austral du monde, comme le fait la Petite Ourse à son pôle boréal.

« Combien est merveilleux ce firmament étoilé sur lequel le marin peut lire sa route et retrouver la position de son navire au milieu de l'immensité des océans ! Combien doivent être admirées la sagesse et la puissance de Celui qui préside aux destinées de l'univers !

« À quoi servent ces millions d'astres ? disent les habitants des villes, qui à l'abri des dangers contemplent le ciel fourmillant d'étoiles.

– Eh ! bonnes gens, l'étoile, bien nommée *Stella maris,* est pour le navigateur la messagère de l'espérance. Son vaisseau, saisi par la tempête, a lutté pendant de longs jours aux soleils invisibles, et pendant d'interminables nuits aux ténèbres épaisses ; il va, sans point de repère, jouet des flots et des vents ; il ignore si les récifs ne vont pas se dresser soudain devant lui et causer sa perte. Tout à coup une éclaircie se fait parmi les nuages, cela suffit à l'homme de mer ; il se ressaisit, il prend une hauteur d'astres, calcule où il est, et saura maintenant éviter les écueils et atteindre le port. »

Le 29 mai, dès le matin, la marche du baromètre s'accentua franchement vers le beau temps, et le souffle de l'alizé devint d'une régularité parfaite avec une vitesse de dix-huit kilomètres et demi par heure. Les colons, qui ne manquaient pas de venir chaque jour en grand nombre visiter l'installation aérostatique, furent unanimes à prédire une série de beaux temps absolus ; aussi les aéronautes, réunis le soir sous la tente de l'ingénieur, fixèrent-ils définitivement le départ au lendemain et, sans plus tarder, les futurs hôtes de l'*Éclaireur* transportèrent à bord de la nacelle le reste de leurs bagages personnels.

Le lendemain 30, à cinq heures du matin, alors qu'une légère lueur commençait à peine à rougir l'horizon et que les étoiles brillaient encore en grand nombre au ciel, les derniers préparatifs furent faits par les aérostiers, et les manches de gon-

flement[1] furent amorcées sur les collecteurs des tubes à hydrogène ; puis, la clarté crépusculaire devenant suffisante, les lampes dont on se servait furent éteintes ; les tubes contenant l'hydrogène amené comprimé de France purent être ouverts, et le ballon commença à se remplir avec une vitesse de mille litres par seconde.

Le gonflement fut conduit comme l'avait été, deux mois auparavant, le gonflement d'essai exécuté en France. Avant midi le ballon, complètement rempli et muni de tous ses agrès, se balançait mollement au-dessus du sol, maintenu par quarante cordes de retenue. À ce moment la nacelle fut amarrée à l'extrémité des suspentes du filet équatorial, puis le guide-rope en fils d'acier, d'une longueur supérieure à onze cents mètres, étendu dans la direction de l'est, côté d'où venait le vent, fut mis en place.

Ainsi disposé, l'aérostat était prêt à partir, la nacelle contenant seulement un excès de lest. Il était exactement deux heures de l'après-midi.

Le capitaine fit alors signe à ses compagnons de voyage, et tous quatre s'embarquèrent ; puis il commença à décharger l'aérostat des sacs de sable, au nombre de vingt-huit, qui représentaient son poids et celui de ses amis.

À son grand étonnement, à l'instant où il jetait le vingt-deuxième sac, la nacelle accusa un mouvement d'oscillation très prononcé. Aussitôt d'Ex se pencha par-dessus bord et constata qu'elle ne touchait plus la plate-forme ; l'aérostat, délesté d'un poids trop considérable, soulevait sa nacelle et n'était plus fixé au sol que par ses cordes d'attache.

Stupéfait, il se retourna vers ses compagnons, un instant auparavant tous trois derrière lui. L'ingénieur et le mécanicien étaient bien toujours là, ne comprenant rien à ce mouvement anormal d'ascension, mais le géographe avait disparu.

---

1 *Manches de gonflement,* conduites en soie vernie pour le gaz qui servent à gonfler les ballons.

« Où est Gradnier ? s'écria d'Ex, est-il donc descendu ?

– Monsieur Gradnier ! » appela Farlhan en s'élançant vers la tente de la nacelle, dans laquelle aussi le géographe fut introuvable.

Saubd et le capitaine se perdaient en conjectures sur cette absence inexplicable de leur nouvel ami, quand un aérostier affirma l'avoir vu sortir de la nacelle quelques secondes avant et se diriger vers sa tente. Aussitôt chacun d'appeler le géographe et de visiter le campement, mais toujours sans succès ; Gradnier avait disparu, et nul ne pouvait donner de ses nouvelles.

Les aéronautes attendaient depuis plus d'un quart d'heure, et de tous côtés les recherches continuaient inutiles. Un bruit commençait à courir parmi les colons présents sur le lieu du départ. Effrayé au dernier moment par les dangers de l'expédition, Gradnier s'était, disait-on, enfui sans oser avouer sa peur.

Impressionné par ce dire, répété de tous côtés autour de lui, et auquel le procédé inexplicable du géographe donnait quelque vraisemblance, le capitaine d'Ex résolut d'en finir. Il donna l'ordre de couper et de détacher des poulies qui les fixaient au ballon trois sur quatre des quarante cordes de retenue. Cet ordre ayant été exécuté, l'aérostat, débarrassé de trente de ses câbles, demeurait attaché par dix d'entre eux, répartis également sur tout son pourtour ; auprès de chacune des amarres, un aérostier armé d'une hachette bien affilée se tenait prêt à couper.

Pour donner son vol au navire aérien, il restait à le débarrasser d'une quantité de lest équivalente au poids de la portion de guide-rope qu'il devait soulever au départ, et à trancher simultanément ses dix dernières amarres.

Trois cents kilos représentaient la force ascensionnelle nécessaire à l'aérostat pour s'enlever, et les trois aéronautes commençaient déjà à délester la nacelle, quand tout à coup une grande clameur s'éleva qui suspendit leur travail.

Par le chemin conduisant à l'observatoire un homme dégringolait plutôt qu'il ne descendait la petite colline sablon-

neuse, située à l'est ; et cet homme, dans lequel chacun reconnut vite le géographe, criait avec force gesticulations : « Arrêtez ! arrêtez ! Ne partez pas sans moi ! » Quelques secondes après, Gradnier, échevelé et hors d'haleine, ayant perdu son chapeau et sa cravate, escaladait la nacelle, et tombait presque privé de sentiment sur le tas de sable qui représentait le poids de l'absent.

Remettant toute explication à une date ultérieure, d'Ex, bientôt imité par ses deux compagnons, jeta le reste du lest pardessus bord.

Après des adieux rapides à leur chef, les aérostiers reprirent leur place près des cordes de retenue, fortement tendues par le ballon délesté de trois cents kilos.

« Tout est-il prêt ? » demanda le capitaine en sortant sa montre.

Et sur un signe affirmatif :

« Messieurs, dit-il, il est deux heures cinquante ; le voyage de l'*Éclaireur* commence. Adieu, et vive la France ! »

Puis, après un instant, et au milieu d'un profond silence, sa voix se fit entendre à nouveau, prononçant ce seul mot :

« Coupez ! »

III

L'aérostat s'éleva lentement, soulevant en partie son guide-rope ; puis, après quelques oscillations verticales d'une grande lenteur, le navire aérien se fixa à sa position d'équilibre à 160 mètres au-dessus du sol, et, poussé par l'alizé, commença à gagner dans l'ouest.

Pendant ces premiers instants de la traversée, le capitaine d'Ex avait pris en main la conduite de la manœuvre ; aussi ses compagnons, sauf Gradnier, entré dans la cabine sans doute pour réparer le désordre de sa toilette, pouvaient-ils admirer en toute tranquillité le spectacle magnifique qui se déroulait sous leurs yeux.

Avec ses masses sablonneuses entremêlées de bouquets de palmiers et bordées de ces mêmes arbres, l'île Sainte-Marie, au-dessus de laquelle les aéronautes planaient en ce moment, semblait un gigantesque tapis blanc moucheté et encadré de vert sombre. À quelque distance au sud, Port-Sainte-Marie, coquettement assis sur le bord de sa baie bleue, était tout blanc au milieu des sables blancs, et l'île Madame, lui faisant face avec ses bordures de coraux couverts de l'écume des vagues, était une pierre enchâssée d'argent au milieu de la mer.

Presque au-dessous de l'aérostat, le campement apparaissait tiré au cordeau, avec, au centre, une grande tache sombre de forme géométrique, la plate-forme de l'aérostat, et une foule de points noirs, s'agitant, desquels une vague rumeur s'élevait, dernier adieu des compagnons de deux mois et des amis de quatre jours des aéronautes.

À l'horizon, au nord, à l'est et au sud, partout la vaste mer d'un bleu intense étincelante sous les rayons du soleil des tropiques, et terminée par une ligne de démarcation avec le ciel, très éloignée et parfaitement nette.

À l'ouest, la mer encore, mais avec un fond de tableau constitué par une ligne blanche s'appuyait à une autre plus

sombre, d'où s'échappaient parfois des éclats aveuglants, dus à la réverbération du soleil sur la surface des marigots de Madagascar ; enfin une bande à peine estompée et brumeuse, semblable à un mur à pic vu de très loin, bordait la vue de ce côté : là étaient les montagnes de la Grande-Terre, couvertes de vapeurs légères.

Ce panorama merveilleux arrachait des exclamations admiratives aux aéronautes, habitués cependant à de tels spectacles par leurs nombreuses ascensions en France, mais n'ayant jamais joui de la nacelle d'un ballon d'une pureté d'atmosphère permettant à la vue de s'étendre aussi loin.

« Voyez, Farlhan, voyez, disait l'ingénieur, avec quelle netteté se découpent les rivages de l'île ; voyez ces effets d'éclairage dans la baie de Sainte-Marie, ces bandes d'émeraude dans le bleu de la mer ; tenez, ici, près de l'îlot Madame, apercevez-vous cette grande tache sombre ? En ce point il doit y avoir peu de profondeur, et, de l'altitude à laquelle nous sommes, nous apercevons le fond de la mer par transparence ; et ces jeux de soleil sur le sommet des vagues, quel admirable spectacle ! quel plaisir d'en jouir avec cette tranquillité ; on se croirait dans sa chambre, penché au-dessus d'une carte géante étendue sur le sol.

– Enfoncés les chemins de fer, disait Farlhan, enfoncés les omnibus, les tricycles et les bicycles, enfoncés tous les moyens de locomotion terrestres, dans lesquels on est secoué, dans lesquels on a de mauvaises odeurs et le mal de mer, et vivent les ballons ! À leur bord on traverse les pays dans un rêve, voyant tout sans fatigue.

« Avez-vous sentiment, monsieur l'ingénieur, du bon air que l'on respire ici, et cependant à quelques cents pieds au-dessous de nous les malheureux terriens, forcés de ramper sur le sol sans en pouvoir admirer les beautés, sont guettés par la fièvre et dix autres maladies ?

« Pas de fatigue pour nous, pas d'ennui ; car comment s'ennuyer en face de spectacles pareils ? Pas de tracas, pas d'obstacles et aucune secousse désagréable : notre ballon ne

reste-t-il pas immobile, et le paysage ne se déplace-t-il pas au-dessous de la nacelle ?

– N'est-ce pas l'*Argonaute* que j'aperçois là-bas, dans la baie, faisant des signaux ? Mais oui, ma foi, c'est bien lui, et tenez, voyez cette fumée blanche ; il tire un coup de canon... Et en voici le bruit.

« Nous ne pouvons lui répondre de même façon, mais je vais saluer avec notre drapeau, et leurs lunettes leur feront voir que nous savons rendre les politesses. »

L'ingénieur Saubd saisit les drisses du pavillon, placées à l'avant de l'aérostat ; le drapeau s'abaissa lentement, resta quelques secondes immobile à mi-hauteur, puis reprit sa position première.

Cependant le navire aérien planait maintenant au-dessus de la mer, et, son guide-rope glissant sur le fond du canal de Tintingue, l'altitude de sa nacelle avait diminué de quelques dizaines de mètres. Pour parer à toute éventualité, d'Ex résolut de naviguer à plus forte altitude, tout en ne cessant pas de guide-roper. À cet effet il jeta une vingtaine des gueuses de plomb du lest courant, et l'aérostat s'éleva à une hauteur de 400 mètres au-dessus des flots, hauteur suffisante pour lui permettre de traverser au guide-rope le peu profond canal de Tintingue.

Le géographe, resté sous la tente depuis le moment du départ, ne tarda pas à faire sa réapparition ; il avait réparé le désordre de sa toilette, mis une cravate et un chapeau.

« Suis-je indiscret, lui dit l'ingénieur, en vous demandant la cause de votre absence de tout à l'heure ? Le savez-vous bien, ces excellents habitants de Sainte-Marie l'expliquaient méchamment par la crainte que vous auriez eue de partir avec nous.

– Bah ! répondit Gradnier avec un geste expressif de dédain, il est des méchantes langues partout, et ces gens-là ne trouvaient certainement rien de mieux que de me prêter leurs sentiments : « J'aurais peur de partir à ta place, mon bon-

homme, donc tu as peur aussi. » Logique ordinaire de bien des humains.

– D'aucuns affirmaient que vous étiez caché dans votre tente.

– Caché, caché ! Pourquoi me serais-je caché ? répondit le géographe, évidemment d'une humeur détestable ; certainement j'ai été dans ma tente, mais elle était vide, et de là j'ai couru à l'observatoire, pensant que le capitaine me ferait la grâce du quart d'heure nécessaire à mes recherches.

– Mon cher géographe, répondit d'Ex, souriant de la boutade, je vous aurais accordé bien volontiers une heure, si vous me l'aviez demandée ; mais vous vous éloignez subitement, sans prévenir personne, et, ma foi, je vous en demande pardon, il s'en est fallu de bien peu que nous ne partions sans vous. Vous parlez de recherches, aviez-vous donc perdu ou oublié quelque chose ?

– Ma boîte à lunettes, chose terrible pour un parfait myope comme moi, réduit par cette perte à l'unique paire actuellement sur son nez.

– Mais depuis avez-vous retrouvé cette précieuse boîte ? dit l'ingénieur.

– Non pas, et voilà bien la cause de ma désolation ; si je casse les lunettes que j'ai sur le nez en ce moment, me voici aveugle.

« Je me rendis d'abord à mon campement, là rien. Du campement je courus à l'observatoire, toujours rien ; enfin, depuis mon retour dans la nacelle, je cherche partout, rien, toujours rien. Et cependant ma boîte à lorgnons, que je suis certain d'avoir mise dans une sacoche en cuir jaune, n'a pu s'égarer, et si je retrouvais la sacoche en cuir, je suis sûr...

– Mais, interrompit Farlhan, il me semble... ; oui, c'est cela : le petit sac que vous avez en bandoulière répond à ce signalement, ne serait-ce pas... ?

– Hein ! » exclama le géographe stupéfait ; puis, saisissant la fameuse sacoche, dont il avait oublié la présence à son côté, il

l'ouvrit prestement pour en tirer une boîte, qu'il agita triomphalement au-dessus de sa tête.

Mais ses gestes joyeux s'arrêtèrent bientôt, et Gradnier fixa des yeux inquiets sur ses compagnons ; les aéronautes riaient franchement de la façon dont, une fois de plus, il se trouvait victime de son étourderie, La cause de cette hilarité n'échappa point au savant ; confus de sa mésaventure, il disparut sous la tente.

Pendant le cours de cet incident, l'*Éclaireur* s'était avancé au-dessus de la mer, marchant droit à l'ouest, perpendiculairement à la côte malgache, et cette direction prolongée devait amener l'aérostat, parallèlement au 17e degré, sur une des portions les plus élevées de la chaîne des montagnes, arête principale de Madagascar.

À une dizaine de kilomètres au sud du 17e parallèle les monts s'abaissent brusquement. En cet endroit une brèche importante laisse échapper le trop-plein des eaux du lac Alaotra, situé sur le plateau d'Ansihanaka, entre deux contreforts de la chaîne bordière. Les aéronautes se proposaient de franchir les montagnes par cette passe profonde ; ils économiseraient ainsi le lest qu'eût nécessité le franchissement plus au nord, à une altitude plus forte.

Le vent portait droit à l'ouest avec une grande régularité, aussi l'emploi de la machine pour gagner quelques lieues dans le sud fut-il résolu.

L'équipage était heureux d'utiliser cette circonstance pour étudier la conduite de l'aérostat actionné par le moteur. Ce premier essai allait, en effet, s'exécuter dans d'excellentes conditions de sécurité : une fausse manœuvre de la machine ou du gouvernail ne pouvait avoir aucune conséquence nuisible pour le navire aérien planant au-dessus de la mer, cette route unie et sans obstacle.

L'aérostat continuant à naviguer au guide-rope, les réservoirs à hydrogène furent ouverts par l'ingénieur, et le gaz combustible se rendit dans les cylindres de la machine, qui commença à entrer en marche. Quelques instants après, tout allant

régulièrement, les deux hélices furent embrayées simultanément, et l'*Éclaireur,* son avant toujours tourné vers le sud par l'effort combiné du vent et du mode d'attache du guide-rope, commença à gagner dans cette direction sous l'action de sa vitesse propre, pendant qu'il continuait à dériver dans l'ouest sous celle de l'alizé.

D'Ex, aidé de Gradnier, eut vite trouvé la position du gouvernail apte à combattre l'action du guide-rope traîné obliquement. Inclinaison lui fut donnée pour maintenir le cap du navire aérien droit au sud, et par là utiliser le mieux possible sa vitesse propre pour le faire progresser dans cette direction. Le capitaine prit alors les mesures nécessaires pour estimer la vitesse de son navire ; après avoir jeté quelques chiffres sur son carnet, il conclut que le moteur en marche normale donnerait à l'aérostat libre une vitesse propre de six mètres deux par seconde, soit vingt-deux kilomètres trois cents mètres à l'heure. L'essai de la machine eut lieu seulement pendant une demi-heure, les aéronautes estimant ce temps suffisant pour permettre de se rendre compte de son fonctionnement. Les robinets des réservoirs d'hydrogène ayant été fermés, les hélices cessèrent de tourner, et l'aérostat, soumis seulement à l'action de l'alizé, reprit sa marche à l'ouest.

Les quelques kilomètres gagnés dans le sud n'avaient pas amené le navire aérien sur le parallèle même de la dépression de l'Alaotra, il en restait encore au nord ; cependant le capitaine d'Ex, pour des raisons d'économie de combustible, préférait attendre avant de se servir une seconde fois de sa machine pour conduire l'*Éclaireur* exactement en face de la passe. La direction de l'alizé devait certainement subir des déviations du fait des montagnes, et, sans avoir de nouveau recours à ses hélices, l'aérostat serait porté par le vent directement en face de la dépression.

Gradnier, complètement remis de son émotion, et ayant retrouvé avec sa précieuse boîte à lunettes toute sa bonne humeur, admirait en compagnie de l'ingénieur le panorama développé sous ses yeux, et la carte à la main observait avec un grand intérêt le contour des rivages de Madagascar, que la dis-

tance gagnée vers l'occident commençait à permettre de percevoir avec une certaine netteté.

Après un assez long temps de contemplation silencieuse, il s'arracha au spectacle qui ravissait son cœur de géographe et se rapprocha de son voisin. Saubd, la montre à la main, notait à intervalles égaux les indications d'un gros baromètre accroché à l'une des suspentes, et ce travail ne fut pas sans intriguer l'apprenti aéronaute.

« Mon amour des beaux spectacles de la nature, que votre merveilleuse machine me permet d'admirer aussi complètement, dit-il, ne doit pas me faire oublier la venue prochaine de mon tour de quart. Sous peu je vais participer à la manœuvre du ballon ; aussi, en ma qualité de novice et de curieux, permettez-moi de vous poser la question suivante : Quel est le but des notes dont vous noircissez votre carnet en ce moment ?

– À défaut de baromètre à mercure, d'un emploi difficile à bord d'un aérostat, ce gros baromètre anéroïde nous sert à régler tous les autres, répondit l'ingénieur, et en ce moment je compare ses indications à celles de notre baromètre enregistreur. Je note toutes les cinq minutes l'altitude indiquée par le premier...

« Ces notes, continua l'ingénieur, après avoir inscrit un nouveau chiffre, me permettront encore de tracer avec assez de précision la coupe du fond du canal de Tintingue, suivant la route suivie par le ballon.

– Et comment cela, s'il vous plaît ? »

Saubd expliqua alors comme quoi la force ascensionnelle du ballon ayant peu varié jusqu'ici, par suite de la pureté du temps, l'aérostat, dont le guide-rope reposait sur le plafond de la mer, suivait une courbe à peu de chose près parallèle à ce plafond.

Le géographe, toujours désireux de s'instruire, demanda ensuite à son interlocuteur par quel procédé eût été traversé le canal de Tintingue, dans le cas où sa profondeur eût excédé la longueur du guide-rope.

« Nous eussions pu le faire en guide-ropant la mer, répondit Saubd, c'est-à-dire en utilisant le délestage produit par l'immersion du guide-rope ; mais cette manière de procéder eût créé un grand retard à la marche, avec un très faible bénéfice au point de vue de la stabilité de l'aérostat, puisque le délestage produit par l'immersion d'un câble en acier n'atteint pas le septième de son poids. Il eût été préférable de traverser la portion trop profonde en naviguant momentanément en ascension libre.

– Évidemment cet inconvénient n'était pas à craindre ; le canal de Tintingue a trop peu de profondeur, mais pareille circonstance pourrait se produire si nous étions jetés en mer après la traversée de l'île. Dans ce cas, si l'aérostat désemparé ne pouvait plus flotter dans les airs, dites-moi, tout serait-il perdu ?

– Notre situation serait gravement compromise, répondit Saubd ; mais nous avons un moyen *in extremis* de sauvetage même dans ce cas : ce moyen, nous n'hésiterions pas à l'employer, par exemple, si, le vent nous écartant d'une côte, l'abandon de l'aérostat devenait nécessaire.

« La partie arrière de la nacelle, celle qui contient les tentes, peut être séparée et rendue flottable au moyen de ses soutes étanches ; enfin nous pouvons construire un radeau avec les huit matelas de nos couchettes, matelas du système Galiber[1], capables de porter chacun un poids de cinq cents kilogrammes sans être immergés complètement. »

Pendant cet entretien le ballon s'était beaucoup rapproché des rivages de Madagascar, et on percevait nettement la ligne droite formée par la côte. Là les alluvions apportées par le courant marin qui longe l'île ont égalisé toute la rive orientale, comblant les baies peu importantes et élevant par endroit de véritables barres sablonneuses, découvertes à marée basse ; derrière elles de vastes lagunes de peu de profondeur baignent seules le rivage primitif.

---

1 *Matelas Galiber*, matelas pleins d'air et étanches qui flottent sur l'eau et sont utilisés comme appareils de sauvetage à bord des navires.

De la nacelle on distinguait les embouchures de deux fleuves dont le géographe donna les noms : c'était le Manankatafana au nord, et le Maningory à l'est. Le navire aérien courait vers ce dernier. Entre ces deux cours d'eau, ainsi qu'au sud du second, la rive se développait avec ses bordures de palmiers et quelques villages peu importants jetés ça et là.

« Vous pouvez voir dès maintenant, dit Gradnier, combien les barres de sable élevées par les flots rendent l'approche du rivage difficile aux navires et même aux simples embarcations. Les deux fleuves dont vous apercevez les embouchures ont leurs entrées obstruées par ces barres, de peu d'importance, il est vrai, mais suffisantes néanmoins pour en interdire l'accès. Plus au sud et au-dessous de Tamatave, ce phénomène se remarque avec une bien plus grande netteté : là les embouchures des rivières sont complètement fermées à la navigation ; par contre, leurs cours supérieurs sont reliés les uns aux autres par des marigots latéraux, que les travaux de canalisation ont rendus navigables, et elles présentent des communications faciles parallèles à la côte.

« En 1864, le capitaine Rooke a pu exécuter, dans un canot à vapeur, un voyage le long de ces marigots, entre l'Ivondrou et la bouche du Matitana, sur une longueur de quatre cent cinquante kilomètres. Ces voies d'eau sont donc parfaitement praticables ; cependant des bancs vaseux et les pieux des pêcheurs les rendent çà et là dangereuses, tout au moins dans les endroits où les planteurs n'ont pas creusé de passages. Ces lagunes forment un second littoral, communiquant avec la haute mer par des passes tortueuses asséchées en été ; quant au cordon littoral proprement dit, qui borde les lagunes, il est constitué en maints endroits par des murs de polypiers. La mer y a jeté le sable et les coquillages transformant plages et rochers en une digue continue ; des arbres forestiers y ont pris racine, et les villages s'y succèdent dans la verdure. Sous l'action du courant qui les longe, le littoral a pris une régularité parfaite.

« En face de ce rivage et à quelque distance en mer se trouvent de nombreux récifs côtiers ; leur présence force les navires à faire leur trafic sous voiles. Les indigènes, bons marins, vont chercher les produits à bord au moyen de légères embarcations,

semblables à celles que vous voyez venir ici à notre rencontre, et les équipages évitent ainsi de mettre pied sur ces rives mortelles aux Européens. »

Une embarcation indigène s'approchait, en effet, à ce moment de l'aérostat ; son équipage, fortement intrigué par la machine inconnue, faisait force de voiles pour couper sa route.

La ligne droite tenue par l'*Éclaireur* pouvant amener une collision de son guide-rope avec la barque, collision pleine de dangers pour cette dernière, le capitaine d'Ex pria le géographe d'entrer dans son rôle d'interprète, et de prévenir les indigènes du péril dans lequel ils allaient se trouver.

Quand ils furent à portée de l'entendre, Gradnier se pencha par-dessus le bord de la nacelle, alors à un millier de pieds au-dessus des flots, et, embouchant un porte-voix que lui passait Farlhan, il cria en madécasse aux naturels de « prendre garde à la corde traînante ». Ceux-ci parurent comprendre cet avertissement tombé du ciel, et leur embarcation s'éloigna un peu de la route de l'aérostat.

« Je m'étonne, dit Farlhan, que ces Malgaches ne soient pas tombés terrifiés en voyant le ballon, et surtout en vous entendant les interpeller ainsi ; dans mes précédentes ascensions libres, j'ai vu bien des paysans français être plus effrayés qu'eux.

– Cela est, en effet, étonnant, répondit le géographe ; nous avons affaire, il est vrai, à des Betsimisaraka, c'est-à-dire aux individus de l'une des races les plus intelligentes de l'île ; cependant j'ai peine à admettre qu'ils sachent ce qu'est un aérostat... Mais, écoutez... Que crient-ils ? »

Les quatre aéronautes firent silence et purent alors percevoir distinctement ces mots : *Balloun ! balloun !*

« Vous le voyez, reprit Gradnier, notre renommée nous a précédés, car ces gens nous appellent par notre nom. Peut-être même l'un des journaux indigènes du pays nous a-t-il consacré un ou plusieurs articles ; s'il en est ainsi, toute l'île sait déjà qui nous sommes et ce que nous venons faire. »

Bientôt l'embarcation se perdit dans le lointain ; par l'effet du rapprochement du rivage, le guide-rope émergea de plus en plus hors des flots, et l'altitude de l'aérostat augmenta en conséquence.

IV

Moins de deux heures après avoir quitté Sainte-Marie, le guide-rope glissait sur le sol de Madagascar, à quelques centaines de mètres au nord de l'embouchure du Maningory. De la nacelle le cours du fleuve était facilement inconnaissable au rideau de verdure qui ombrageait ses rives et aux cultures plus nombreuses auxquelles donnait lieu le voisinage de ses eaux douces. Une demi-heure plus tard l'aérostat planait au-dessus du coude formé par la rivière déviant son lit vers le nord, à une certaine distance de la côte. Les aéronautes purent alors observer de très près la nature des plantations indigènes. D'une beauté remarquable, due à la fécondité extraordinaire de la terre, et arrosées de nombreux canaux, les cultures se composaient en majorité de rizières dans les parties inondables, et plus loin de plants de cannes à sucre ou de pâturages. À travers les prés à l'herbe drue et courte paissaient de grands troupeaux de bœufs et de moutons, comparables pour le nombre des têtes aux immenses agglomérations de l'Amérique et de l'Australie. À l'aspect du ballon, ces animaux, saisis d'une terreur folle, s'enfuyaient de toute part, pour aller se cacher sous les ombrages des rives, cherchant un refuge, les uns sous les cocotiers ou les arbres à pain, les autres sous les palmiers à sagou ou les gracieux dattiers de race indigène.

Le géographe vanta à ses compagnons la grande fécondité du sol de cette région. Ici, leur apprit-il, le riz, qui demande tant de soins dans l'Inde et en Chine, croît presque sans culture ; les plants de cannes à sucre, partout ailleurs d'une production moyenne de quinze pousses, en donnent fréquemment soixante à Madagascar. Il leur fit remarquer des troupeaux de dix à douze mille têtes et, comme conséquence de cette richesse en bétail, il affirma la facilité de se procurer un beau bœuf pour vingt-cinq francs, et un mouton de première taille pour deux francs cinquante.

À travers ce pays très peuplé, le passage du guide-rope n'eut pas d'effet désastreux, comme on aurait pu le craindre. Le bruit produit par sa marche et les bonds exécutés par son extrémité tombant du haut des arbres causaient, il est vrai, de grandes frayeurs aux animaux et souvent aux habitants ; mais, sauf quelques menues branches, il ne détruisit rien sur sa route, et un village au milieu duquel il passa n'eut pas à souffrir matériellement.

Les naturels de cette partie de l'île étaient moins beaux hommes que ceux de la côte, et l'ingénieur en fit la remarque, s'étonnant de constater la présence d'une autre race à une si faible distance de la mer.

« Les Betsimisaraka, répondit Gradnier, sont des pêcheurs, et à ce titre n'habitent pas dans l'intérieur des terres ; nous avons quitté leur territoire et sommes ici sur celui des Ant'ankaï, ces dernières années encore leurs ennemis déclarés. Jusqu'à ce que nous ayons franchi les montagnes, nous planerons au-dessus de leur domaine ; au delà nous entrerons sur celui des Hovas, aujourd'hui peuple souverain de l'île, et autrefois petite tribu ignorée, dont les rapports des premiers voyageurs ne font même pas mention.

– Le premier Européen qui débarqua à Madagascar ne fut-il pas Marco Polo ? demanda l'ingénieur.

– Dans ses mémoires, Marco Polo fait mention de Madagascar en lui donnant son nom actuel, mais il ne la vit jamais. Ce fut lors de ses voyages à travers l'Asie qu'il apprit l'existence de cette île et recueillit sur elle des renseignements assez précis pour pouvoir la décrire. Il la désigne sous le nom de *Madageiscar*. Avant lui, divers auteurs en avaient parlé, très vaguement, il est vrai. Son existence était connue des anciens, ainsi Ptolémée, Pline et Taprobane la signalent. Le géographe arabe Edressi parle de familles malaises établies à Zaledj, ces familles sont vraisemblablement les ancêtres des Hovas actuels.

« En 1503, une flotte portugaise revenant des Indes, sous la conduite de Fernand Suarez, fut jetée par la tempête sur la côte de Madagascar, et pour la première fois des Européens mirent le pied dans l'île ; six ans plus tard, elle fut reconnue par Tristan

d'Acunha. Pendant ce XVIe siècle, de nombreux navigateurs la visitaient : Lorenzo de Almeida, Lopez de Sequeyra, Diégo Suarez. Ce dernier donna son nom à la baie d'Amtombouk et à la ville dans laquelle j'eus le plaisir de vous rencontrer pour la première fois.

« Sous Henri IV, Madagascar est occupée par la France et reçoit le nom d'île Dauphine. En 1619, elle est visitée par Beaulieu, qui attire sur elle l'attention du grand Richelieu ; un poste y est établi en 1642, et en même temps la Société d'Orient se fonde sous le patronage de ce ministre. À la tête de cette société était le capitaine de marine Rigault ; il reçut, le 24 juin 1642, des lettres patentes de Louis XIII, déclarant la souveraineté de la France sur Madagascar, premier acte officiel de prise de possession.

« En 1644, Fort-Dauphin est construit, et à dater de cette époque l'œuvre de civilisation avance rapidement ; la compagnie établit de nombreux postes, et les Lazaristes évangélisent, font connaître et respecter dans toute l'île le nom de la France.

« Vingt ans après de nouvelles lettres patentes transforment la Société d'Orient en Compagnie orientale, et de grands privilèges sont accordés par le roi à la nouvelle association, patronnée par Colbert.

« Les Français seuls occupaient alors l'île, et Louis XIV aimait à l'appeler sa France orientale.

« En 1768, un demi-siècle après notre établissement à Bourbon et à Maurice, des essais de grande colonisation furent faits par le comte de Maudave ; malheureusement les changements continuels de politique de la métropole ne permirent pas à ces essais de réussir. Notre patrie, occupée de la guerre d'Amérique, délaissait Madagascar.

« Cependant, vers 1774, l'aventurier Benyowoski, Hongrois à la solde de la France, fit de grandes choses dans l'île ; il établit de nouveaux postes, perça des routes, et étendit son influence à un degré tel, que les indigènes le nommèrent roi. À cette époque nous occupions Tamatave, Foulepointe, Port-Choiseul, Louisbourg, Sainte-Luce et Sainte-Marie ; mais, abandonné par la

métropole, Benyowoski périt misérablement assassiné, et avec lui disparut l'empire qu'il avait fondé.

« En 1811, les Anglais détruisent nos comptoirs et élèvent des prétentions à la possession de l'île ; mais le traité de 1815 résout le différend en notre faveur.

« En 1818, le capitaine de frégate de Mackau réoccupe Madagascar, et onze ans après un corps de débarquement appuyé par notre flotte s'empare de nombreuses positions sur la côte, sans pouvoir pacifier le pays, soulevé contre nous par les intrigues anglaises. Les hostilités continuent jusqu'en 1830.

« En 1841, l'amiral de Rigny obtint des Sakalaves la concession de la partie occidentale de Madagascar, puis celle des presqu'îles de Baratoubé et d'Ankyfi ; ces dernières nous sont cédées en bien propre, moyennant une rente annuelle. L'année suivante nous y ajoutons le territoire d'Ankara, et enfin, en 1843, l'île de Mayotte.

« Des traités furent conclus avec les Hovas en juillet 1861 et mai 1862 ; déchirés plus tard, ils nous donnaient le droit d'acquérir des territoires dans l'intérieur. À cette époque fut ratifiée la charte obtenue depuis longtemps par deux de nos compatriotes, Lambert et Laborde, et par laquelle Radama II cédait à la Compagnie française des droits presque souverains pour la colonisation.

« La révolte fomentée l'année suivante par le parti anglo-hova eut pour conséquence l'assassinat de Radama II, et amena la destruction du traité. Il fut brûlé publiquement, à Tananarive. Les insurgés mirent le feu aux établissements fondés par Laborde, et sa magnifique entreprise fut réduite à néant.

« En 1868, une nouvelle convention fut conclue entre la France et Ranavalo, reine des Hovas ; notre gouvernement eut le tort d'accorder à cette princesse le titre de reine de Madagascar, point de départ de ses revendications futures sur nos territoires du nord-ouest.

« Jusqu'en 1883 ce traité néfaste donna lieu à des discussions continuelles entre la France, qui refusait de renoncer à ses droits souverains sur l'île, et le gouvernement hova, qui voulait

nous en chasser ; cette situation tendue amena la guerre. Son issue favorable pour nous fit accorder à nos nationaux l'avantage de pouvoir résider et de faire commerce dans tout le royaume des Hovas. D'après le traité de 1883, les Français ne peuvent acquérir le sol, mais ils ont la faculté de le louer pour une durée indéterminée.

« Depuis cette date, la France exerce sur l'île un véritable protectorat : toutes les relations extérieures sont traitées par notre intermédiaire. Cette situation favorisée fut naturellement supportée avec peine par les autres puissances européennes, et en particulier par l'Angleterre, qui a de grands intérêts à Madagascar. Par l'intermédiaire de ses missionnaires et de ses colons, elle ne cessa de susciter des différends et d'exciter contre nous les Hovas.

« Ces menées devaient aboutir à une insurrection générale contre notre domination ; cette insurrection, nous avons maintenant à l'étouffer. Après avoir reçu une pareille leçon, notre gouvernement, je l'espère, se résoudra enfin à prendre des mesures énergiques, capables d'assurer d'une façon complète la protection de nos nationaux et de leurs établissements.

Pendant cet exposé de l'histoire de Madagascar, l'*Éclaireur* avait continué sa route le long des rives du Maningory, et son guide-rope trempait par instant dans les eaux de la rivière. Un phénomène habituel aux vallées fluviales faisait suivre au vent la direction du cours d'eau, direction peu différente de celle de l'alizé, et l'aérostat, entraîné par le courant d'air, s'écartait peu du fleuve. Plus le navire aérien se rapprochait des montagnes, plus la plaine s'encaissait entre des collines élevées, aussi devait-il la suivre jusqu'au sommet du plateau de l'Alaotra.

Un peu avant six heures le confluent du Maningory et de son tributaire l'Alaotra, déversoir du grand lac de même nom, fut atteint, et le ballon s'engagea dans la vallée de l'affluent, vallée principale et de direction la plus voisine de celle de l'alizé.

Les aéronautes entraient alors dans la partie vraiment montagneuse de la région et dans un des pays miniers les plus riches du globe. L'aspect de ces premiers contreforts des montagnes était fort varié : ici on distinguait ces roches nues, dans

lesquelles Richardson et Hildebrant trouvèrent tantôt des fossiles compris entre l'oolithe et la craie, tantôt des restes pétrifiés de grands animaux disparus ; là se montraient des blocs épars ou entassés en chaos indescriptibles, blocs erratiques d'après Sibrée, et dont l'existence prouve que Madagascar eut sa période glaciaire ; puis apparaissaient des cirques de petits cônes volcaniques, avec, au centre de quelques-uns, des eaux poissonneuses. Ces montagnes *brûlées* présentaient au soleil couchant un aspect étrange : leur partie centrale se détachait en une masse rouge formée de coulées de laves emprisonnant le lac, et leur base était une nappe d'un blanc jaunâtre, arrêtée brusquement là où commençait la végétation de la vallée.

Tel était le spectacle offert aux aéronautes par le second des trois étages consécutifs du plateau malgache. Ce plateau d'une altitude moyenne de 1 000 mètres, se termine, en effet, du côté de l'orient par des escarpements et des gradins qui, vus du large, disparaissent, donnant l'illusion d'une montée continue et rapide des pentes.

Par instant et au passage des gradins successifs la vallée se resserrait autour du fleuve devenu torrent ; le guide-rope sautait d'un bloc à l'autre et infligeait a la nacelle des trépidations irrégulières.

L'existence de ces trépidations étonna Gradnier, et il en demanda la raison au capitaine. D'Ex lui en expliqua la nature en comparant le ballon à un véhicule bien suspendu dont les roues eussent parcouru une surface inégale.

« Cet effet du guide-rope est bien connu des aéronautes, ajouta-t-il, et le genre de secousses subies leur permet souvent d'indiquer, les yeux fermés, la constitution du terrain traversé.

– Ne pourriez-vous pas, demanda Gradnier, utiliser le gouvernail de l'aérostat pour choisir vos points de passage et dévier la route à droite ou à gauche de façon à éviter ces chocs, qui doivent détériorer le guide-rope ? »

Le capitaine d'Ex expliqua à Gradnier comment le gouvernail ne pouvait avoir aucune action sur l'*Éclaireur* tant que celui-ci n'était pas entraîné en avant par son moteur ; à ce propos

il fit la critique des soi-disant ingénieurs aérostiers qui périodiquement mènent grand tapage d'inventions généralement absurdes de navires aériens dirigeables, dont la plupart ont été à peine étudiés par leurs auteurs.

« Certains systèmes, ajouta-t-il, assez sérieusement creusés, mais toujours incomplets, furent expérimentés à diverses époques et coûtèrent la vie aux hardis pilotes dont la témérité se liait à des machines imparfaites.

« Parmi les appareils essayés, je vous citerai le ballon aéroplane allemand du professeur Wellner, dont le lieutenant aérostier Mœdebeck fait mention dans le journal de l'*Association allemande pour les progrès de l'aéronautique.* Ce ballon, en forme de coin, devait se mouvoir sur la verticale par un emploi constant du lest et de la soupape, et glisser suivant l'horizontale en prenant appui sur l'air par ses plans inclinés. L'appareil fut expérimenté à Berlin, le 32 mai 1883, et donna lieu à un insuccès complet ; le poids énorme de ce ballon, dont la conservation des formes nécessitait une carcasse intérieure rigide, n'avait pas permis, en effet, d'emporter une quantité de lest suffisante. Les expérimentateurs constatèrent simplement l'instabilité de leur appareil, qui tournoyait sans cesse, et ils ne purent procéder à un seul essai de la manœuvre pour laquelle l'aérostat avait été imaginé.

« Plus récemment, en 1889, une expérience de navigation aérienne fut faite à Brooklyn, aux États-Unis d'Amérique. Il s'agissait de diriger un ballon par la seule utilisation de la force humaine. L'aérostat, de forme oblongue, était de petit volume ; il devait être manœuvré par un seul aéronaute actionnant le propulseur au moyen de pédales. L'aérostat était muni d'hélices horizontales et verticales. L'aéronaute Hogan, qui le montait, ne put lutter contre l'entraînement du vent et se perdit en mer.

« Un homme est capable de déployer une force trop minime pour pouvoir communiquer à un aérostat une vitesse qui lui permettra de lutter même contre des vents faibles. L'inventeur n'aurait pas dû l'ignorer. Il est impardonnable d'avoir ainsi exposé à la légère une vie humaine, et les essais faits en 1872, par Dupuy de Lôme, avec son ballon dirigeable

actionné par la seule force de l'homme, étaient là pour confirmer par un exemple ce que le calcul aurait dû lui apprendre. »

L'ingénieur, auquel en ce moment incombait la conduite de l'aérostat, s'était approché aux derniers mots prononcés par d'Ex. Sur le ton de la plaisanterie, il lui fit observer que s'il entreprenait le récit du martyrologe aérostatique il allait effrayer Gradnier, et, au premier arrêt, le géographe refuserait sans doute de prendre à nouveau place dans la nacelle.

« Mais, ajouta-t-il, je suis venu, mes chers amis, pour vous consulter au sujet d'une manœuvre dont l'exécution me semble actuellement opportune. Le soleil vient de disparaître derrière les montagnes et dans peu d'instants la nuit va se faire ; jugez-vous prudent, pour des aéronautes novices dans la conduite de l'*Éclaireur*, de s'engager pendant une nuit obscure dans les passes étroites de l'Alaotra, et ne ferions-nous pas sagement de chercher un endroit propice pour ancrer le ballon ? »

La proposition si juste de l'ingénieur ne souleva aucune objection, et tout fut préparé pour jeter une petite ancre.

L'aérostat continuait à courir au-dessus de la vallée de la rivière Alaotra ; il gravissait des pentes de plus en plus raides et approchait d'une portion de la montagne coupée de nombreux escarpements. La nuit, sans lune, promettait d'être très sombre, et elle allait arriver bientôt avec cette rapidité particulière aux pays tropicaux, où les crépuscules sont presque inconnus. La vitesse du vent, très inférieure à la limite par laquelle un arrêt eût encore été possible, devait permettre une manœuvre facile, et chacun se réjouissait de mettre pied à terre pendant quelques heures, comme aussi de visiter cette contrée peu connue des Européens.

Un cirque, formé d'un élargissement de la vallée, fut bientôt signalé par Gradnier. En cet endroit le pays semblait inhabité ; le cirque, semé de quelques arbres et couvert d'un épais tapis de verdure, devait se prêter admirablement à l'arrêt, puis à l'atterrissage, aussi fut-il accepté comme lieu de halte.

Saubd donna quelques coups de soupape et l'aérostat se rapprocha à une centaine de mètres du sol ; pendant ce temps

Farlhan, aidé de Gradnier qui tenait à s'instruire de tous les détails de manœuvre, préparait à l'arrière une petite ancre et la munissait de son câble d'attache.

La position de la nacelle, dont le grand axe était perpendiculaire à la route suivie, permettait à Farlhan de voir dans la direction de marche de l'aérostat et de choisir à l'avance le point d'ancrage.

Un petit arbre, bien fourni et d'aspect robuste, se présenta sur la route. Le mécanicien résolut de jeter l'ancre dans ses branches ; à cet effet il coupa le bout de filin qui la retenait au plat-bord ; elle tomba, se dépliant complètement et déroulant la corde de deux cents mètres, dont l'autre extrémité était fixée au ballon.

Arrivée à terre, l'ancre glissa en écorchant le sol et vint se prendre dans les basses branches de l'arbuste.

Les aéronautes eurent à subir deux ou trois secousses de peu d'importance, puis l'aérostat s'arrêta et la nacelle se rapprocha de terre sous l'effort de la brise, dont l'action totale se faisait alors sentir. Enfin, après quelques oscillations verticales de faible amplitude, l'*Éclaireur* se fixa à une soixantaine de mètres au-dessus de la vallée, dans une immobilité à peu près parfaite.

Le navire aérien, son avant tourné vers l'ouest, était captif sur son ancre par une brise faible et bien régulière.

V

« Voyez-vous un inconvénient à ce que nous descendions et allions explorer les environs ? demanda l'ingénieur à d'Ex quand l'aérostat fut devenu immobile.

– Je n'en vois aucun, pour ma part, répondit le capitaine. Mais vous, Gradnier, qu'en pensez-vous ? ajouta-t-il en se tournant vers le géographe ; cette partie du pays est-elle sûre ? Il ne faudrait pas nous laisser surprendre à terre ; car, ne l'oublions pas, plusieurs minutes seront nécessaires pour remonter chacun de nous à bord.

– La région est tranquille et ce vallon me paraît désert, répondit Gradnier ; d'ailleurs l'un des aéronautes peut descendre seul en premier lieu, il reconnaîtra les environs, et si, comme tout me le fait supposer, ils n'ont rien de suspect, nous pourrons débarquer sans crainte.

– Mes heures de faction viennent d'expirer, dit alors l'ingénieur, laissez-moi descendre le premier. Si tout va bien je vous ferai signe de me rejoindre, et Farlhan, qui me succède comme pilote de l'aérostat, restera à bord prêt à nous remonter à la moindre alerte. »

Il fut fait selon les désirs de Saubd. Farlhan attacha la petite nacelle à la corde enroulée sur le treuil, et l'ingénieur y prit place, emportant avec lui une des excellentes armes à répétition dont était pourvu l'*Éclaireur*.

Deux minutes plus tard l'appareil de descente touchait terre ; son câble fut molli, et le délestage produit par cette manœuvre fit remonter de quelques mètres l'aérostat captif.

Le premier soin de l'ingénieur, après son débarquement, fut d'observer la façon dont l'ancre avait fait prise ; elle était engagée fortement dans les branches, et sa situation le rassura pleinement sur le danger d'un dérapage, néanmoins il crut plus prudent de l'amarrer avec une corde. Se tournant ensuite vers

ses compagnons restés à bord, il leur fit un signe convenu, voulant dire que tout était pour le mieux, puis il s'éloigna à grands pas du point d'atterrissage.

L'élargissement de la vallée, au-dessus duquel l'aérostat planait immobile, était entouré de massifs d'arbustes poussés au milieu des rochers qui fermaient le cirque au nord et au sud. Au pied de ces roches serpentait l'Alaotra, coulant sur un lit de grosses pierres et avec un volume d'eau suffisant pour interdire le passage à gué de ses ondes torrentueuses.

La nature de la barrière formée par le fleuve ne pouvait laisser subsister aucune crainte d'une attaque venant du sud, aussi l'ingénieur se dirigea-t-il tout d'abord du côté du nord-est, direction des terres habitées que venait de traverser l'aérostat. Après quelques centaines de pas, Saubd fut arrêté soudain par un entassement titanesque de rochers aux pentes impraticables et qui, aux dernières lueurs du jour, prenaient un aspect étrange de troupeau pétrifié d'animaux fantastiques. Au milieu de ces roches quelques arbres rabougris, dont le vent agitait faiblement les hautes feuilles, donnaient seuls un peu de vie à ce coin de vallon si différent de la partie sud du cirque, où le voisinage immédiat du fleuve entretenait une belle végétation.

Au pied de cette muraille naturelle les arbustes poussaient en plus grande abondance, sans cependant être assez nombreux pour empêcher la marche ; Saubd continua donc son excursion un instant interrompue, mais il dut infléchir sa route vers l'occident. Il avança dans cette direction jusqu'à l'endroit où la rivière entrait dans la vallée ; là un passage étroit et difficile existait seul entre les roches et le fleuve.

Sans chercher à s'y aventurer, l'ingénieur revint vers son point de départ, en longeant la rive gauche de l'Alaotra.

Sur cette rive il constata l'existence de plusieurs espèces d'arbres spéciales à Madagascar, et ses notions de botaniste amateur lui permirent d'en reconnaître deux particulièrement remarquables : le raphia au tronc gros et trapu, aux palmes découpées en mille folioles, et le ravenala, superbe balisier dont les feuilles, étendues en larges éventails d'une régularité parfaite, dominaient les arbres et les arbrisseaux avoisinants.

Moins d'une demi-heure après son départ, Saubd se trouvait de nouveau à portée de la voix de ses compagnons et leur annonçait en quelques mots le résultat de son excursion.

Sur ce renseignement, d'Ex et Gradnier descendirent à leur tour, emportant avec eux les éléments d'un frugal repas et trois lampes électriques portatives, dont le besoin commençait à se faire sentir.

Pendant que les aéronautes effectuaient leur descente, Saubd avait réuni quelques brassées de bois mort. Il y mit le feu ; puis, avec de grosses pierres, s'occupa de construire un fourneau improvisé.

« Ainsi, expliqua-t-il à ses compagnons, le premier repas du voyage ne se fera pas en ballon et, si cela est regrettable au point de vue du pittoresque, toutefois, au point de vue culinaire vous vous en trouverez mieux, car les conserves du bord conviendraient certainement moins bien à nos estomacs que les petits plats délicats auxquels je vais vous faire goûter.

– Êtes-vous donc cuisinier ? demanda le géographe.

– Mon Dieu ! tout chimiste est un peu cuisinier, et les mets que je vais préparer ne demandent pas de grands talents ; écoutez, voici le menu : œufs mollets...

– La cambuse de l'*Éclaireur* ne contient pas cet article, que je sache, interrompit d'Ex.

– Aussi ces œufs ne viennent pas du bord, ils sont le produit de ma chasse. Soupe à la tortue...

– Comment ! dit encore d'Ex, à la tortue ?

– Si vous m'interrompez continuellement vous ne saurez jamais la fin du menu...

« Regardez au fond de la nacelle, et je serais fort étonné si vous n'y trouviez pas quelques-uns de ces intéressants et comestibles porte-carapace. Leur présence est due à une idée de Farlhan. Sans vous en rien dire, notre mécanicien a emporté, à titre de bagage personnel, une demi-douzaine de tortues, présent de l'un de ses nouveaux amis de Sainte-Marie. À la suite de ces entrées de choix, je vous présenterai un rôti de bœuf de ma

façon ; en le goûtant, vous ne pourrez croire qu'il est sorti d'une boite de conserves ; puis viendront des petits pois accommodés à la Maurice Saubd ; fromage et dessert suivront. Enfin, pour couronner le tout, vous me donnerez la permission de fumer ma bonne Jeanne, ce dont je suis bien privé à bord. »

Ce disant, Saubd tira de sa poche une magnifique pipe, dont la couleur ambrée témoignait d'un long service, et la caressa avec amour.

« Bravo ! s'écria Gradnier, et vive le chimiste cuisinier ; mais où sont vos œufs ? sont-ce des œufs de serpents ? sont-ils comestibles ? »

Les œufs dénichés par Saubd, lors de son passage à travers les roches, avaient la grosseur du poing et étaient colorés en jaune pâle ; cuits sous la cendre, ils furent déclarés excellents, ainsi que la soupe à la tortue et les différentes préparations culinaires de l'ingénieur.

Farlhan, resté à bord de l'aérostat, ne fut pas oublié, et la petite nacelle lui porta sa part ; mais seul des convives il ne put couronner son repas par quelques bouffées de fumée de tabac, et fut plaint sincèrement à ce propos par l'ingénieur.

« C'est là, il est vrai, dit d'Ex, une des plus grandes privations de l'aéronaute, et le plaisir des ascensions libres est gâté, pour les fumeurs invétérés, par cette obligation de ne point satisfaire leur passion favorite.

– Ne pourriez-vous pas, messieurs les ingénieurs aérostiers, dit le géographe, inventer une pipe qui fût utilisable sans danger d'incendie à bord des ballons ?

– Et messieurs les botanistes ne pourraient-ils découvrir un tabac qui donnât de la fumée sans feu ?

– Souvenez-vous du proverbe : il n'y a pas de fumée sans feu, repartit d'Ex.

– Hum ! hum ! ce n'est là que proverbe, et bien des proverbes, pour ne pas dire tous, sont faux.

– Plusieurs au moins se contredisent, ajouta Gradnier ; ainsi, que pensez-vous des deux vers suivants :

Il faut toujours avoir deux cordes à son arc,

et

Il ne faut jamais courir deux lièvres à la fois,

et de ceux-ci du bon La Fontaine :

La fortune vient en dormant,

et

Aide-toi, le Ciel t'aidera ?

En devisant ainsi gaiement, la fin de ce premier repas du voyage arriva vite ; vers neuf heures d'Ex et le géographe remontèrent à bord, et Farlhan put descendre à son tour se déraidir un peu les jambes. Il rejoignit l'ingénieur, fumeur convaincu, toujours entouré d'un nuage odorant, et s'empressa de l'imiter en allumant sa pipe à une braise du foyer.

Les deux aéronautes, rentrés à bord, s'accoudèrent à l'arrière de la nacelle et laissèrent silencieusement errer leurs yeux sur le pays endormi à leurs pieds.

De leur observatoire élevé les détails du sol étaient en partie visibles, malgré la nuit sans lune ; mais les objets ressortaient avec un aspect étrange, dû au défaut d'ombres et au vague qui les noyait.

À l'horizon les hauteurs bornaient partout la vue, s'estompant sur le ciel sombre avec des contours mal définis.

Au-dessous de l'aérostat la vallée apparaissait avec ses masses de rochers et d'arbres d'aspects peu différents, et la ligne de sa rivière plus nettement accusée par le miroitement des étoiles réfléchies dans l'eau à travers les éclaircies des arbres. Le feu allumé par l'ingénieur, et à côté duquel il était resté assis, faisait une grande tache rouge aveuglante entouré d'un dégradé lumineux aux contours non définis. Par moment une flamme plus claire projetait sa lumière très loin dans la vallée, laissant apercevoir de nouveaux points qui retombaient aussitôt dans la demi-obscurité, et l'œil se fatiguait à vouloir saisir les détails d'objets, un instant aperçus, dont l'impression fugitive lui restait encore, alors qu'ils avaient disparu à travers les ténèbres plus grandes.

À l'est un feu follet se montrait par intervalles, créant autour de lui un petit cercle lumineux, puis disparaissait l'instant d'après et ne laissait plus percevoir qu'une faible lueur se déplaçant régulièrement ; c'était la lampe électrique portée par Farlhan, cherchant dans la marche le repos d'une trop longue immobilité.

« Puissions-nous, dit le capitaine, jouir chaque nuit de la même tranquillité et ne jamais avoir à veiller une arme à la main.

– Tant que nous serons de ce côté des montagnes tout ira bien, je l'espère, dit le géographe ; mais, après les avoir franchies, nous allons tomber en plein foyer d'insurrection, et nous aurons tout à craindre de l'hostilité des Hovas.

– Farlhan fait bien de prendre maintenant un peu d'exercice, car lui, qui déteste tant rester immobile, ne pourra sans doute pas de longtemps s'offrir semblable délassement, et nos prochains dîners ne se passeront pas, j'en ai peur, au milieu de la même quiétude.

– Les repas faits dans la nacelle des ballons ne présentent vraisemblablement pas tout le calme du dîner de ce soir, et surtout à bord des petits ballons il doit être rare de manger en repos ?

– Quand il est possible de choisir pour déjeuner l'instant où l'aérostat guide-rope, on peut arriver à faire son repas dans d'assez bonnes conditions ; mais quand il faut manger pendant la marche en ascension libre, il se présente souvent quelques désagréments. En premier lieu le pilote ne doit pas quitter son baromètre de l'œil, et la préoccupation constante d'avoir à s'interrompre tout à coup pour exécuter une manœuvre gêne considérablement l'accomplissement des devoirs des aéronautes envers leurs estomacs. Si une descente rapide vient à se produire, voilà bien une autre affaire : le ballon tombe souvent plus vite que le lest dont on use pour enrayer sa chute ; ce dernier inonde la nacelle de sa poussière fine ; alors l'on *dîne au lest,* sentant à chaque bouchée les grains de sable craquer sous la dent, et tous les aliments sont gâtés par cette maudite pluie.

« Il me souvient, à ce propos, d'un dîner que je fis au-dessus de la forêt d'Orléans et qui manqua totalement de charme. J'étais, avec mon sergent-major, dans la nacelle d'un ballon de dix mètres, par un temps orageux, et l'état de l'atmosphère ne permettait pas de s'éloigner beaucoup du sol sous peine d'avoir à traverser des nuages chargés d'électricité.

« Nous guide-ropions tranquillement la forêt, poussés par les bouffées capricieuses d'un vent modéré, et, comptant sur quelques instants de calme, nous résolûmes de déjeuner.

« À peine commencions-nous à le faire, qu'un courant d'air ascendant vint à soulever l'aérostat Le guide-rope lâcha terre. Occupé du repas et agacé de cette interruption, je ne pris pas les précautions nécessaires pour m'assurer si l'ascension était due ou non à une augmentation de la force ascensionnelle, et j'ouvris la soupape. Le ballon continua à monter jusqu'à onze cents mètres.

« À cette altitude, le courant d'air ascendant l'abandonnant, nous commençâmes à descendre avec une grande rapidité, la quantité de gaz perdue causant une forte rupture d'équilibre.

« Nous voilà obligés d'interrompre notre déjeuner et de jeter force lest. Comme il était à prévoir, nous fûmes absolument couverts de sable.

« La chute n'était pas encore complètement enrayée que nous touchions le sommet des arbres. La nacelle se prit dans les hautes branches d'un chêne mort et, quand nous parvînmes à la dégager, elle s'éleva à peine de quelques mètres pour s'abattre à nouveau ; car, pour comble d'infortune, notre guide-rope s'était enchevêtré dans les branches et présentait au démarrage un frottement considérable. Enfin, après quelques moments pénibles, le câble se dégagea grâce à une nouvelle dépense de lest, et la nacelle cessa de donner des coups de bélier sur la tête des arbres.

« Quand nous reprîmes notre repas, est-il besoin de vous le dire, nous le trouvâmes assaisonné d'une quantité invraisemblable de sable.

– Comment un aéronaute aussi prudent et aussi habile que vous a-t-il pu amener sa nacelle à toucher ainsi ? demanda Gradnier.

– Mes excuses de cette fausse manœuvre sont mauvaises, répondit d'Ex, cependant les voici : cette ascension était mon début comme commandant d'un ballon ; à cette époque j'étais jeune lieutenant et assez casse-cou ; d'ailleurs la perspective de chocs contre des têtes d'arbres était peu faite pour m'effrayer, car la surface supérieure d'une forêt forme un excellent matelas élastique.

« De plus, et là réside ma principale excuse, la soupape n'était pas pourvue de manomètre. Cassé dans une ascension précédente, il n'avait pas été remplacé, et son absence ne me permettait pas de reconnaître avec exactitude ni le moment où le gaz commençait à sortir, ni le degré d'ouverture des lumières qui lui livraient passage. »

Cependant la soirée s'avançait, et la provision de bois faite au jour par l'ingénieur était consommée. Le brasier ne jetait plus que des lueurs mourantes, aussi Farlhan et Saubd durent-ils songer à rejoindre leurs amis.

En remettant le pied à bord, le mécanicien présenta au géographe un débris de coquille d'œuf de taille extraordinaire, qu'il dit avoir trouvé pendant sa promenade nocturne. Cet œuf, supposa Gradnier, avait dû appartenir à un oiseau géant, de la famille des autruches : le roc des contes des *Mille et une nuits*, aujourd'hui encore l'un des représentants les plus curieux de la faune ailée de Madagascar. Il n'est pas rare de trouver, dans les rochers de l'île, des échantillons de cette sorte pesant pleins une vingtaine de livres et d'un volume supérieur à six fois celui de l'œuf de l'autruche.

Cet oiseau, le griffon des relations de Marco Polo, n'est pas la seule merveille de l'ancienne faune madécasse. Outre le squelette du roc, Grandidier a trouvé dans ses voyages les restes de grandes tortues aujourd'hui disparues, et aussi quelques ossements d'hippopotames de tailles exceptionnelles. Il relate aussi l'existence de crocodiles foisonnant dans certaines rivières, et celle d'un boa géant assez puissant pour s'attaquer aux bœufs et

aux hommes. La faune de l'île comprend encore, comme curiosités, une sorte de sanglier à masque, et des singes d'espèce particulière aux mœurs d'écureuil : les lémuriens. Ces animaux, remarquables par leurs longues queues, leurs mains énormes, leurs cris déchirants, imitation bizarre de la voix humaine, échappent à leurs ennemis par des sauts semblables à ceux du kangourou ; le plus commun est l'aye-aye : endormi pendant la saison sèche, il habite dans un nid œuvre de ses mains.

Ces diverses familles de singes sont faciles à apprivoiser, et les indigènes dressent certains d'entre eux à la chasse des oiseaux.

« La chair des jeunes lémuriens, ajouta le géographe, constitue un mets délicieux.

– Ah bien ! par exemple ! dit Farlhan, voilà un mets dont on ne me fera jamais manger.

– Ne dites pas cela, répliqua Gradnier ; si vous aviez goûté à cette chair exquise, vous vous plaindriez bien certainement de ne pas la voir entrer dans la composition de vos menus.

– Peut-être si j'en goûtais ; mais comment en goûterais-je une première fois si je jure de ne jamais en manger ?

– Écoutez l'histoire que me raconta, la semaine dernière, le commandant de l'*Argonaute*, ce sera ma réponse. Étant second, il y a quelques années, à bord d'un grand vapeur marchand, il avait dans ses attributions la rédaction du menu journalier. Un jour le navire rencontra une bande de marsouins, et l'un d'eux ayant été capturé, le maître-coq offrit d'en apprêter le foie et de le servir à la table des officiers. Votre ami, le capitaine Hilarion, soumit cette proposition à son commandant, mais ce dernier la rejeta avec horreur, et comme vous, Farlhan, jura que jamais on ne lui ferait manger de saleté pareille.

« À quelques semaines de là, un autre marsouin fut hissé à bord ; le cuisinier renouvela son offre précédente et pria le second de goûter au plat qu'il venait de préparer avec le foie de l'animal. Il était excellent, aussi le capitaine Hilarion prescrivit-il de le servir au carré des officiers, mais en l'annonçant sur la

carte comme foie de veau. Il fut fait ainsi, et chacun redemanda du pseudo-foie de veau, tant et si bien qu'on n'en laissa pas.

« Vers la fin du repas l'un des convives affirma n'avoir jamais mangé de conserve aussi bonne.

« – C'est sans doute une surprise que notre chef de popote a voulu nous faire, dit le commandant.

« – Certainement, commandant, répondit Hilarion, et il me sera facile de la renouveler toutes les fois que l'équipage pêchera un marsouin. »

VI

Un peu avant l'apparition du jour, les aéronautes, reposés par un sommeil tranquille, sortaient de la tente à l'appel du capitaine, qui avait veillé pendant cette dernière heure de la nuit ; d'Ex voulait leur faire admirer le magnifique spectacle d'un lever de soleil sous les tropiques.

L'aérostat, cédant à l'impulsion d'une légère brise du nord, n'avait pas conservé sa position de la veille ; il planait non loin de la rivière. Dans cette nouvelle situation, les voyageurs apercevaient une large bande de mer par une trouée des montagnes. Près de l'Océan, le ciel se colorait de mille teintes sous l'action des rayons du soleil, encore au-dessous de l'horizon, et les hauteurs qui entouraient de toutes parts l'aérostat se nuançaient de tons roses et bleus, blanchis par endroit de légères vapeurs laiteuses semblables à des flocons de neige.

Bientôt un rayon aveuglant, aussitôt suivi de mille autres, jaillit des flots à l'est ; les couleurs du ciel prirent une teinte plus claire et en quelques instants devinrent éblouissantes. Ce fut alors un vrai feu d'artifice. Il dura peu et s'éteignit soudain, tandis qu'un faible croissant sortait avec lenteur de la mer, obligeant les yeux à se fermer ; puis l'astre du jour apparut presque entièrement, énorme et d'une blancheur éclatante, et quand l'extrémité inférieure de son disque surgit enfin des flots, les couleurs radieuses de l'orient s'évanouirent noyées dans la gloire de ses rayons.

Absorbés par ce spectacle, les aéronautes regardaient silencieux, les yeux fixés sur le levant, quand ils furent tirés de leur contemplation par la voix du géographe.

« Voyez, voyez la montagne ! » criait-il en étendant le bras dans la direction de l'ouest.

Sous l'action des premiers rayons de l'astre du jour, les cimes étincelaient comme si de larges plaques de glace eussent

été attachées à leurs flancs ; l'éclat de ces jets de lumière brûlait la vue.

Ce phénomène, Gradnier l'expliqua, était dû à la présence du cristal de roche très abondant dans les monts de cette partie de l'île, et maintes fois les voyageurs avaient pu l'y observer.

La direction du vent était, ce matin-là, contraire à l'économie générale du voyage ; aussi les aéronautes résolurent-ils de laisser l'*Éclaireur* captif. L'exécution de la route serait reprise quand le vent d'est se lèverait à nouveau ; c'est-à-dire avant midi, affirma l'ingénieur Saubd, qui avait fait une étude approfondie du régime des vents de Madagascar.

Comme la veille, trois des aéronautes descendirent à terre, laissant au capitaine d'Ex la garde du ballon, et chacun des heureux débarqués se livra à son plaisir favori. Saubd, parti avec un fusil de chasse et accompagné de Farlhan, fit bientôt retentir les échos des rochers du bruit de sa mousquetade ; pendant ce temps Gradnier, muni d'un marteau de géologue et d'une boîte d'herboriste, exécutait à un tout autre point de vue la reconnaissance du pays.

Quelques heures plus tard les quatre amis se trouvaient de nouveau réunis dans la nacelle. L'ingénieur, dont le tour de quart était venu, ne pouvait songer à quitter le bord pour aller apprêter le produit de sa chasse, aussi pria-t-il Gradnier de descendre à terre et de se livrer à cette préparation. Le géographe s'en défendit. Il argua de son ignorance complète en matière culinaire et de la trop grande fraîcheur du gibier.

« Encore chaud, il serait, prétendit-il, un mets détestable.

– J'appuierai les raisons de Gradnier par des considérations d'un autre ordre, dit le capitaine, et je l'espère, mon cher Saubd, leur exposé vous amènera à faire le sacrifice de votre amour-propre de chasseur heureux. Pendant votre absence le vent a tourné au nord-est ; en ce moment il vient à l'est en fraîchissant un peu, et bientôt sa direction sera favorable à la reprise de la route. Nous en profiterons pour partir aussitôt, afin d'utiliser le mieux possible les jours de beau temps dont nous sommes assurés. Farlhan vient, sur mes indications, de dégager

l'ancre et de la remonter à bord. Elle a été remplacée par un solide brêlage. Nous voilà donc parés pour le départ. Il suffira de couper de la nacelle l'amarre qui nous retient, et l'aérostat reprendra sa route.

– N'avez-vous pas fait quelque manœuvre pendant notre absence ? demanda Gradnier, je viens de m'approcher de la machine et ses pistons sont encore chauds.

– J'ai mis le moteur en marche à petite vitesse pour actionner le ventilateur et la dynamo. Le ventilateur, afin de rendre au ballon la forme arrondie que lui avait fait perdre la fraîcheur du matin, et la dynamo, pour recharger nos accumulateurs et remplacer l'électricité dépensée cette nuit pour l'éclairage. »

Ce matin-là chacun dut se contenter de l'ordinaire du bord apprêté par Farlhan, et l'ingénieur ne put faire goûter à ses compagnons le gibier tué de ses mains ; il en fut consolé par l'exactitude avec laquelle se vérifièrent ses prévisions d'une saute de vent. Une brise faible venant de l'est se fit en effet sentir vers onze heures. L'amarre fut coupée, mais l'aérostat demeura immobile, captif sur son guide-rope, sans parvenir à le démarrer, tant était faible le déplacement des masses d'air refoulées vers l'ouest par l'alizé naissant.

« Madagascar n'est pas, interrogea Gradnier, la seule contrée du globe où un voyage aérien au long cours puisse réussir ? Sans doute on pourrait en exécuter d'analogues au nôtre au-dessus de tous les pays de la terre où soufflent des vents réguliers ?

– Vous avez raison en principe, répondit Saubd, cependant certaines portions de notre planète ne pourraient être affrontées par l'*Éclaireur*.

– Allons donc ! L'*Éclaireur* connaît-il des obstacles ? La voie de l'air ne lui permet-elle pas de les mépriser tous ? Au moyen d'un aérostat ne pourrait-on, par exemple, franchir les banquises du pôle et arracher leur secret à ces mystérieuses régions ?

– Précisément les pôles sont de ces régions que ne peut affronter un ballon.

– Et pourquoi ? pourriez-vous me l'indiquer ?

– Une explication touchant cet objet, répondit Saubd, gagnerait à être développée par notre capitaine, car il a étudié très complètement ce cas particulier de la navigation aérienne au long cours ; quoi qu'il en soit, ma mémoire aidant, je vais tâcher de vous satisfaire en reproduisant son argumentation.

« Un aérostat, dirigeable ou non, du type *Éclaireur*, pourrait être utilisé pour traverser une région quelconque du globe, mais à la condition qu'elle fût parcourue par des vents suffisamment réguliers, et aussi que, dans aucun cas, le ballon n'eût à subir pendant son voyage de surcharge supérieure à celle de la pluie ou d'une forte rosée. En particulier, si les aéronautes avaient à craindre des dépôts de givre ou de neige sur l'enveloppe et les agrès, l'emploi de ce mode d'exploration ne serait pas à conseiller.

« Existât-il des courants réguliers à la surface des régions voisines du pôle, vous voyez qu'elles sont néanmoins impraticables en ballon ; car une seule tombée de neige pourrait suffire à causer la dépense totale du lest.

« Pendant la période d'été les régions tempérées se présentent dans de bonnes conditions de navigation. Les contre-alizés, descendus à la surface du sol, y créent des vents fréquents d'ouest et de sud-ouest, qui pourraient être utilisés pour l'exécution d'un voyage aérien ; mais il y a peu d'intérêt à en tenter la traversée par cette voie, car elles peuvent être parcourues presque toutes beaucoup plus facilement par les moyens ordinaires de locomotion terrestre.

« Le peu de régularité de leur vent régnant rendrait aussi leur traversée plus longue et plus difficile que celle des pays intertropicaux, au-dessus desquels les alizés soufflent d'une façon pour ainsi dire permanente pendant trois mois consécutifs chaque année.

– En définitive, à travers quelles régions du globe serait-il à la fois possible et intéressant d'exécuter des voyages aériens au long cours ?

– L'Australie, l'Amérique du Sud, l'Afrique septentrionale et l'Afrique méridionale présenteraient, je crois, les meilleures garanties de réussite. Un parcours aérien pourrait être entrepris à travers ces contrées par un aérostat non dirigeable, marchant au guide-rope quand le vent lui serait favorable et jetant l'ancre par les vents contraires ; la durée de son voyage serait au maximum de vingt-quatre jours pour l'Australie ou l'Afrique méridionale, de trente jours pour l'Amérique du Sud, et de quarante pour l'Afrique septentrionale.

« Les vents d'est se font sentir d'une façon très régulière en Afrique pendant toute la durée d'un trimestre. Le même phénomène se produit dans le bassin de l'Amazone, partie de l'Amérique du Sud la plus intéressante à parcourir en ballon ; mais en Australie ces vents sont loin d'avoir la même fixité.

« Au point de vue de l'intérêt scientifique et français, l'exploration de l'Afrique, et surtout de l'Afrique du Nord, prime évidemment celle du bassin de l'Amazone. L'Amérique du Sud est presque entièrement connue, et les grandes lignes de sa structure géographique sont inscrites avec précision sur la carte, tandis que de vastes territoires du continent africain, situés en majeure partie au nord de l'Équateur, ont un sol vierge de toute exploration. D'autre part, au point de vue politique, la France a un intérêt du premier ordre à montrer son pavillon dans les contrées nord occidentales de cette Afrique, dont une portion considérable a été comprise, par le traité de Berlin, dans la zone réservée à son influence...

« Mais, je vous demande pardon, dit l'ingénieur en s'interrompant tout à coup, je vais, je vais, et cependant ces choses, en votre qualité de géographe, vous les savez mieux que moi. »

Farlhan, depuis un moment, s'était approché et écoutait avec un vif intérêt les explications de Saubd.

« Oh ! s’exclama-t-il, monsieur l’ingénieur est trop modeste, et, j’en suis convaincu, personne ne peut connaître son Afrique mieux que lui.

– Farlhan, Farlhan, répondit Saubd, prenez garde ! ne mettez pas Gradnier au défi en l’attaquant dans son amour-propre de géographe, ou il va vous accabler de son juste ressentiment. Je suis loin de savoir à fond mon Afrique, comme vous le croyez ; ainsi il me serait difficile de raconter l’histoire de son exploration. Notre géographe, lui, au contraire, énumérerait sans hésiter la liste de ses voyageurs.

– Les explorateurs de ces contrées ne doivent pas être bien nombreux, et quelques noms sont vite appris.

– Leur nombre est au contraire très considérable ; d’ailleurs il ne suffit pas de retenir des noms pour connaître l’histoire de la découverte d’un pays, il faut encore se rappeler les faits principaux et les dates des voyages.

« Combien croyez-vous, par exemple, que l’Afrique compte d’explorateurs l’ayant traversée en totalité ou en presque totalité ? Une trentaine, au moins ! Vous le voyez, il est bien quelque mérite à retenir autant de noms, de dates et de faits.

– Et M. Gradnier serait capable de me donner sans hésiter la liste de ces trente voyageurs ? demanda Farlhan sur le ton de l’incrédulité la plus absolue.

– Certainement, répliqua le géographe piqué au jeu, c’est là chose facile ; mais comme toute peine mérite salaire, que me donnerez-vous si je vous cite ces trente noms de chefs d’expédition, chacun avec la date du commencement du voyage ?

– Je parierais volontiers, contre le vôtre, mon prochain tour de garde de l’aérostat arrêté.

– Accepté, répondit Gradnier, et je commence. Je cite pour mémoire Vasco de Gama, en 1497, qui le premier fixa la carte des rivages méridionaux du continent africain, et je passe aux explorateurs de l’intérieur en m’attachant, bien entendu, à vous nommer seulement les principaux. Nous avons : Hornemann,

en 1800 ; Mungo Park, en 1805 ; Tuckey, en 1816 ; Ordney, Denham et Clapperton, en 1824 ; René Caillé en 1827, le premier Européen qui atteignit Tombouctou, aujourd'hui conquis par nos armes ; Richardson, Barth et Overvey, en 1850 ; Rohlfs, en 1865...

– Douze, fit Saubd qui marquait les points.

– Nachtigal, en 1869, 1870 et 1874 ; Livingstone, qui à lui seul, de 1841 à 1873, nous fournit la plus grande quantité de documents précieux sur l'Afrique méridionale ; Stanley et Cameron, en 1872 ; Stanley encore de 1874 à 1877 ; Brazza et Balley, en 1878 ; Serpa-Pinto la même année ; Flatters, en 1880...

– Vingt, dit Saubd.

– Matteuci et Massavi, en 1880 et 1882 ; Wissmann aux mêmes époques ; Victor Giraud, en 1882 ; le missionnaire Arnauld, en 1882-1884 ; Capello et Ivens, en 1885 ; Lenz, en 1887 ; Junker, en 1886 ; Émin-Bey et Stanley, en 1887...

– Trente et un, cria Saubd, riant de la figure déconfite de Farlhan.

– Trivier, en 1888-1889, continua le géographe, un Français, qui passa de Loango à Brazzaville, remonta le Congo jusqu'à Stanley-Falls, gagna Nyangoné, Oudjiji et le Nyanza, et atteignit la côte orientale à Quilimane, ayant ainsi traversé l'Afrique en moins d'un an. Binger, en 1887-1889 ; Crampel, en 1890, qui, parti de Brazzaville le 22 août, périt assassiné...

– Grâce, grâce ! cria Farlhan, submergé par ce flot de noms et de dates.

– Non pas, reprit le géographe, je ne vous ai encore cité ni Dybowski, en 1890, 1891 et 1892, le vengeur de Crampel ; ni le lieutenant Mizon, ni le commandant Monteil, ni Maistre, ni...

– Je vous en supplie, mon cher Gradnier, dit le capitaine, qu'avaient attiré les éclats de voix du géographe, épargnez ce malheureux Farlhan, et ayez la victoire généreuse...

« Puisque vous avez l'amabilité de mettre votre science à notre disposition, faites-nous part, je vous prie, du résultat de

votre excursion de ce matin. Avez-vous fait des trouvailles capables d'enrichir votre herbier de Diégo-Suarez ?

– Malheureusement non, répondit Gradnier, et mes recherches n'ont pas abouti à grand'chose. J'ai rencontré uniquement des herbes communes ou des plantes dont mes anciennes excursions m'avaient permis déjà de recueillir des échantillons ; cependant j'augurais mieux, car dans cette petite vallée nous avons de nombreux représentants de la flore spéciale à l'île. Voyez, près de l'Alaotra, cet arbre au tronc gros et trapu, aux palmes découpées en mille folioles, c'est le raphia. Le raphia ne se rencontre guère qu'à Madagascar ; il offre la particularité d'avoir les plus grosses grappes de fruit connues ; certaines d'entre elles atteignent un poids voisin de cent kilos.

– Ces palmiers, proches des rives du fleuve, sont, si je ne me trompe, des palmiers à sagou ? interrogea l'ingénieur.

– Vous l'avez dit, ce sont des hyphœnes, parents des doums des régions nilotiques.

– La flore de l'île n'est-elle pas l'une des plus curieuses du globe ? demanda d'Ex.

– Tout au moins c'est l'une des plus originales, et dans la suite de notre voyage j'aurai, je l'espère, l'occasion de vous faire admirer des échantillons uniques.

« On a reconnu et classé dans l'île plus de deux mille cinq cents espèces, et il y en a, sans doute, près de quatre mille. Vous le voyez, un vaste champ reste ouvert aux investigations des savants.

« Parmi les végétaux de Madagascar les uns rappellent ceux de l'Afrique, d'autres rappellent ceux de l'Amérique du Sud ou de l'Australie, mais la plupart présentent surtout la physionomie des plantes asiatiques ; cette dernière ressemblance donne beau jeu aux géologues qui affirment l'existence d'un ancien continent rattachant autrefois Madagascar à l'Inde.

« Un des arbres les plus remarquables est une espèce de baobab. En général, moins colossalement grand que son congénère africain, il est plus élégant et plus majestueux.

« L’île contient aussi des essences utilisées pour la construction ou le meuble : teck, ébénier, bois de natte, palissandre, bois de rose, etc. Malheureusement la déforestation se poursuit sans relâche et tend à faire disparaître ces admirables ressources ; ainsi, Baron du moins le raconte, pour faire passer une pierre tombale, plus de vingt-cinq mille arbres furent abattus par les Betsileo.

– L’arbre à massue ne pousse-t-il pas aussi dans ces régions ? interrogea Saubd.

– L’arbre à massue ou fileo se rencontre uniquement sur le littoral ; là ses énormes racines fixent en maints endroits les sables mouvants.

– Tout cela, mon cher Gradnier, reprit d’Ex, ne nous dit pas le résultat de votre excursion de ce matin ; voyez, Saubd et Farlhan ont rencontré force gibier, avez-vous aussi trouvé quelque chose d’utile ou d’intéressant ?

– En fait de gibier, répondit Gradnier, j’ai vu une araignée, la redoutable araignée de Madagascar, dont les morsures sont mortelles.

« L’île est, dit-on, dépourvue de serpents venimeux, mais ils sont avantageusement remplacés par ces terribles arachnides. Le représentant de cette famille dont j’ai fait la rencontre ce matin m’eût probablement mordu sans la promptitude avec laquelle le talon de ma botte en a fait une sommaire justice.

– Si une morsure avait mis votre vie en danger, répliqua d’Ex, auriez-vous eu le stoïcisme d’agir comme Mohamed-Ali, un des Arabes qui m’accompagnaient lors de mon dernier voyage dans le sud algérien ?

– Et que fit ce Mohamed-Ali ? demanda l’ingénieur.

– Voici le fait : nous campions à Chegga, à une journée au sud de Biskra ; un après-midi je vois mon Arabe rentrer au camp, boitant fortement et le pied droit enveloppé de linges sanglants.

« – Que t’est-il arrivé ? lui demandai-je.

« – C’est la vipère, capitaine, me répliqua-t-il,

« – La vipère t'a piqué au talon ?

« – Oui, me répondit-il, mais, Dieu soit loué, j'ai coupé le mal. »

« Et, dénouant les linges qui entouraient son pied, il me le montra amputé de toute la partie charnue du talon.

« Piqué par une vipère cornue, loin de tout secours, et sachant la blessure mortelle, il avait posé son talon sur une pierre, et d'un coup de la serpe avec laquelle il cueillait l'alpha il s'était stoïquement amputé de la partie empoisonnée. »

À une heure le vent d'est fraîchit un peu ; l'aérostat démarra lentement et reprit sa marche vers l'occident.

Jusqu'aux abords du plateau de l'Alaotra la contrée se présenta avec un caractère montagneux de plus en plus accentué.

Le navire aérien eut à franchir successivement deux étages de hauteurs, socles géants d'une double série de plateaux accidentés, couverts de forêts. Suivant toujours la même vallée fluviale, il se trouva bientôt en face d'escarpements basaltiques du plus formidable aspect. La rivière n'avait pu les entamer suffisamment pour se créer un lit régulier dans leurs parois à pie, et elle tombait du haut des roches, formant de nombreuses cascades de l'effet le plus pittoresque.

La faible distance verticale à laquelle les voyageurs passaient au-dessus des arêtes leur permit d'admirer de près les formes bizarres des énormes roches. Entassées audacieusement les unes sur les autres, elles semblaient en maints endroits se soutenir par un miracle d'équilibre. Les rochers, formés d'un granit à gros grains, étaient recouverts par places d'un enduit noirâtre auquel le géographe assigna une origine volcanique.

« Cette partie du plateau malgache, dit-il, est parsemée, vous avez pu le remarquer, de nombreux cratères de volcans éteints ; on en trouve encore dans la presque totalité des régions montagneuses de l'île. Au sud de Madagascar, on rencontre même quelques cratères en activité ; là les pitons les plus élevés sont presque tous des cônes d'éruption.

« Au nord-ouest, près du lac Itassi, Mullens a compté jusqu'à quarante cratères entiers ou ébréchés, grands ou petits, solitaires ou par groupes ; des coulées de laves y ont enfermé les eaux et créé des lacs, lacs sacrés dans lesquels abonde le poisson. Autre part, les roches volcaniques affectent la forme pittoresque de cheminées étroites, habitées aussi, mais par le monde des oiseaux.

– Croyez-vous, demanda Saubd, que nous rencontrions sur notre route des volcans en activité ?

– Je ne le crois pas, répondit Gradnier, car toutes ces laves que nous traversons paraissent anciennes.

– C'est bien dommage, et, je vous l'avoue, je le regrette franchement ; c'eût été un beau spectacle à contempler du haut de la nacelle.

– Certainement, répliqua d'Ex, mais je préfère ne cas en tenter l'expérience. Dieu seul sait quels dangers la satisfaction d'une telle curiosité pourrait nous faire courir.

– Vraiment, mon cher capitaine, dit le géographe, je ne vous reconnais pas ; comment, vous si audacieux, vous hésiteriez à passer au-dessus d'un volcan, vous hésiteriez à le guide-roper ?

– Hum ! hum ! guide-roper un volcan !

– Eh oui ! quelle satisfaction de voir le guide-rope flotter sur un fleuve de laves, puis sauter à travers les roches enflammées en leur arrachant de nouvelles étincelles !

– Diantre, Gradnier, vous voilà lancé dans le lyrisme. Savez-vous ce qu'il adviendrait de notre pauvre câble s'il se livrait à de pareilles fantaisies ?

– Il rougirait, je suppose, deviendrait blanc peut-être. Où serait le mal ?

– En admettant qu'il ne fût pas fondu, il brûlerait, mon cher géographe, et nous en serions rapidement réduits à la seule partie du guide-rope qui aurait échappé à l'action des laves.

– Ou bien, ajouta Saubd en plaisantant, si les laves venaient à se solidifier pendant notre passage, nous serions pris et resterions ainsi jusqu'à la fin des siècles, captifs au-dessus d'une fournaise !

– À moins que nous ne coupions le guide-rope, » objecta Gradnier, désireux d'avoir le dernier mot de la discussion.

Un peu avant trois heures l'aérostat entrait dans le défilé de l'Alaotra ; là le vent, resserré entre des murailles élevées, se fit sentir avec plus de force et accéléra l'allure du navire aérien.

Au moment de son arrivée dans la passe, le guide-rope traversa une bande de chiens sauvages, assez semblables à des loups.

La vue du ballon détermina chez eux un sentiment de colère plutôt que de frayeur. Quand le câble les atteignit, leurs aboiements, déjà excités par l'apparition du navire aérien, se changèrent en hurlements furieux ; tous se précipitèrent sur le long serpent d'acier, cherchant à le mordre ; mais ils n'arrivèrent à rien autre qu'à se faire renverser et rouler par lui.

La bande hurlante poursuivit quelque temps l'aérostat, mais la vitesse de l'*Éclaireur* allait en s'accélérant de plus en plus. Entraînés à une course trop rapide, les chiens durent renoncer à suivre, et leurs cris ne tardèrent pas à se perdre dans le lointain.

La passe supérieure de l'Alaotra est formée d'une cluse profonde, dont la largeur varie de cinq cents à cinq mille mètres. Ces parois sont des murailles de granit très élevées et d'aspect morne. Au fond de la cluse coule le fleure, tantôt dans les parties élargies avec un aspect majestueux au milieu de bords éloignés de plusieurs centaines de pieds ; tantôt semblable à un torrent à l'étroit entre des rives semées d'énormes blocs de rochers descendus des escarpements voisins.

La végétation, très riche dans la presque totalité de la passe, était surtout arborescente ; en certains endroits les arbres étaient si serrés, qu'ils cachaient totalement les rives, et le fleuve, vu de la nacelle, semblait couler entre deux murailles de verdure.

Les bois semés dans la vallée étaient habités par une nombreuse population de singes, représentants des diverses espèces de lémuriens si abondants dans l'île.

Le géographe fit remarquer à ses compagnons une troupe composée des quadrumanes des plus curieux : les propithèques. Grâce à leur membrane brachiale, sorte de parachute, ils peuvent, sautant d'un arbre à l'autre, faire des bonds énormes. Effrayés par le bruit du guide-rope dans les branches, cette troupe, qui jouait au moment de l'arrivée de l'aérostat, interrompit ses ébats folâtres et s'enfuit, semblant voler et exécutant des sauts que les aéronautes estimèrent atteindre parfois une dizaine de mètres d'étendue.

Dans la partie ouest du défilé, et avant de déboucher sur le plateau, la cluse prend plus de largeur, et la distance entre ses deux parois atteint six kilomètres. Là le cours du fleuve est moins rapide ; il s'étale largement et mesure deux cents mètres d'une rive à l'autre. Ses eaux arrosent quelques villages, dont le principal fut nommé par le géographe ; c'était Ambatomafana, petite ville entourée de jardins à la végétation des climats tempérés. Dans cette région de hauts plateaux, en effet, le climat rappelle presque toute l'année le printemps des côtes méditerranéennes.

« La température de l'île, dit Gradnier, est partout très égale, grâce au courant marin qui baigne ses rivages ; mais cette égalité est surtout remarquable dans les régions élevées, où règne un éternel printemps. Ainsi à Tananarive le thermomètre ne descend jamais au-dessous de 6° centigrades.

– Les côtes, demanda d'Ex, ne sont-elles pas soumises à de grandes chaleurs quand le soleil passe au zénith ?

– Non pas, répondit Gradnier, le voisinage de la mer adoucit beaucoup les ardeurs de l'été, et à Tamatave la chaleur la plus forte qu'il ait été donné d'observer est trente-quatre degrés.

« Cette égalité de la température permet à Madagascar de posséder une faune variée, faune dans laquelle se coudoient les animaux des pays tropicaux et ceux des régions tempérées.

– Une pareille diversité de la faune n'est-elle pas une preuve d'un ancien rattachement de l'île au continent africain ?

– Non seulement au continent africain, mais encore à l'Asie et même à l'Australie.

– À l'Australie aussi ! mais il me semble que la distance..., fit observer l'ingénieur.

– La distance n'est pas ici une objection bien sérieuse, répliqua Gradnier, du moins au sens des partisans des grandes transformations du globe. Autrefois, disent-ils, et en bien des points, de vastes continents remplaçaient les mers actuelles.

– Il faudrait donc admettre, demanda le capitaine, qu'à une époque relativement récente notre planète a subi des remaniements d'origine volcanique auprès desquels ceux de la période glaciaire ne seraient rien ?

– En effet, c'est ce qu'il faut admettre, et cette explication, dont la hardiesse est loin de me satisfaire, paraît la plus plausible.

– Et quelle serait suivant vous l'origine de cette faune de Madagascar ?

– Si l'on peut imaginer que certains représentants des espèces asiatiques ou australiennes ont été apportés de leurs pays d'origine par les Malais ou autres émigrants, on ne peut évidemment expliquer de la même façon la présence dans l'île d'espèces nuisibles ou de certains animaux sauvages ; force est donc d'en revenir à l'hypothèse des grands territoires disparus.

« L'existence de cette faune spéciale a fait naître cette idée que Madagascar était un débris d'un ancien continent ; idée conçue par Geoffroy Saint-Hilaire, puis développée par le naturaliste anglais Sclater. Sur leurs cartes ce continent est nommé Lémurie, car les singes lémuriens sont beaucoup plus nombreux à Madagascar que dans les Indes ou en Afrique. Cette terre occupait une grande partie de l'espace aujourd'hui recouvert par tes eaux de l'océan Indien ; telle est du moins l'opinion d'un nombre respectable de savants.

– Mais certains géologues n'admettent pas l'existence de cette Lémurie, interrogea d'Ex ; comment expliquent-ils la venue des représentants de cette faune variée ?

– Leurs explications ne valent guère mieux, et, en voulant trouver une raison suffisante, certains d'entre eux se sont même égarés. Ainsi Wallace, après avoir soutenu ardemment cette hypothèse de l'existence du continent lémurien, ne croit plus à des changements aussi considérables dans l'équilibre terrestre. Il admet une réunion ancienne de Madagascar à l'Afrique ; mais à cette époque, dit-il, l'Afrique du Sud, séparée de l'Afrique du Nord, ne possédait ni lions, ni rhinocéros, ni éléphants, ni girafes, ni gazelles ; ces animaux lui seraient venus des régions septentrionales après la séparation de Madagascar. Wallace explique encore la présence dans l'île d'espèces asiatiques, australiennes ou américaines, par l'existence d'isthmes de réunion.

– La découverte de restes antédiluviens n'a-t-elle pas jeté un peu de jour sur cette question ?

– La mission de Louis Catat et Maistre a bien rencontré en 1891 des ossements nombreux à Ifandana, ancien village betsileo ; mais ces ossements, dont le docteur Catat a cependant rapporté trois grandes caisses pleines, ont peu éclairé les savants ; ils en sont toujours réduits aux hypothèses les plus vagues.

– Et vous, mon cher Gradnier, qui n'admettez aucune de ces hypothèses ?

– Ai-je dit que je ne les admettais pas ?

– Je crois du moins l'avoir compris, répliqua d'Ex.

– Enfin, en supposant que je ne les admette pas ?

– Eh bien ! comment expliquez-vous l'existence de cette faune ?

– Je ne l'explique pas ; c'est plus simple. »

Ces mots mirent fin à la causerie, et les aéronautes concentrèrent toute leur attention sur l'horizon de l'ouest. À l'occident, en effet, dans le cadre formé par les hautes murailles de la passe, on commençait à apercevoir le miroitement des eaux du lac Alaotra.

Une demi-heure plus tard, l'*Éclaireur* atteignait le point où le fleuve sort du lac : en cet endroit les rives sont mal délimitées ; la nappe d'eau est bordée de marais ; ces hostsaka, tel est leur nom dans la langue du pays, sont revêtus d'une épaisse forêt de joncs gigantesques au milieu desquels disparaîtraient un cavalier et son cheval.

Quelques instants après sa sortie des marais, l'aérostat passa à courte distance d'une longue ligne de gigantesques falaises ; le géographe en profita pour faire remarquer à ses compagnons des rochers situés à une grande élévation, et sur lesquels la trace de l'action des eaux était parfaitement visible.

« Jadis, expliqua-t-il, l'Alaotra était une mer intérieure de trois cent soixante kilomètres de longueur, déposée parallèlement au littoral de l'océan, et ses vagues déferlaient à trois cent cinquante mètres au-dessus de leur niveau actuel, comme le prouvent d'anciennes plages étagées sur le plateau des hautes vallées de Sihanaka et d'Ankal.

Au nord-ouest du lac les montagnes s'abaissent, le pays est très peuplé, et les aéronautes purent apercevoir de loin les nombreux villages semés sur les rives ; puis apparut le cap Vohilava, pointe robuste dont le sommet s'élève à quarante mètres au-dessus des eaux. Au fond du golfe, formé au nord par la saillie du promontoire, les voyageurs entrevirent le bourg d'Amhoitraivo, tandis qu'à l'extrémité même du cap ils percevaient nettement Imérimandroso, pauvre village ant'aihanaka, bâti en roseaux et en pisé.

Dans le voisinage de Vohilave, le ballon fut saisi par un courant du nord et passa à l'est de l'île verdoyante, mais inhabitée, d'Anosizanaka, îlot étroit semblable à une gondole vénitienne parée de feuillages. Sur la rive occidentale du lac, et au milieu d'une ceinture de forêts, les aéronautes purent entrevoir le village de Vohitandriana, caché derrière les joncs et les roseaux que la nature du sol, ici encore marécageuse, tendait comme un rideau devant ses huttes.

Farlhan, qui suivait avec intérêt les commentaires de Gradnier sur le pays traversé, remarqua la grande longueur de tous les noms géographiques cités.

« Tous ces mots, lui dit le savant, ont une signification composée, et les noms propres des nobles indigènes contiennent encore un plus grand nombre de syllabes ; ainsi le fondateur de la puissance hova porte l'appellation pompeuse de : Andriantsimitoviaminandriandehibe. Ce mot n'a pas moins de trente-trois lettres, et n'est pas cependant le plus long de la langue malgache. »

L'aérostat était toujours poussé par une forte brise du nord, déviation de l'alizé due à la chaîne élevée qui borde le lac à l'ouest ; aussi continua-t-il sa route vers le sud pendant une vingtaine de kilomètres encore. Avant qu'il eût atteint la rive méridionale de l'Alaotra, les hauteurs s'abaissèrent complètement sur la droite, et le vent d'est l'entraîna au-dessus de plaines marécageuses, les plus vastes de Madagascar. Le guide-rope glissa pour la seconde fois sur des champs immenses de joncs et de roseaux, et après une monotone navigation au-dessus des marais, le navire aérien put, sans dépenser de lest, franchir la chaîne bordière à une faible attitude.

De l'autre coté des monts le plateau d'Ankal s'abaissait en pente douce vers l'ouest. Le sol était recouvert presque complètement de forêts contenant, dit le géographe, de nombreux arbres à caoutchouc dont l'exploitation est une des principales ressources du commerce indigène. Cà et là des ravins peu profonds coupaient l'uniformité de cet océan de verdure, et quelques troupes de singes l'égayaient, manifestant leur frayeur par des sauts désordonnés.

Aucun incident ne marqua cette descente, et bientôt la nuit vint, interdisant aux voyageurs une observation minutieuse du pays.

À neuf heures et demie la plaine était atteinte, et les aéronautes jetèrent l'ancre dans une petite vallée au pied des derniers contreforts des monts.

D'après les renseignements recueillis par d'Ex à Diégo-Suarez, l'aérostat entrait alors en plein pays insurgé ; aussi, avant de descendre à terre, les hardis aventuriers résolurent-ils de fouiller les environs avec le projecteur électrique de la nacelle.

La machine fut mise en mouvement à petite vitesse, et, la dynamo ayant été embrayée, un faisceau lumineux fut dirigé par Saubd vers l'entrée de la vallée. À peine la lumière électrique eut-elle fait son apparition que des coups de feu retentirent dans la plaine et des balles sifflèrent, attestant la présence d'indigènes hostiles. Saubd sépara aussitôt les deux charbons de l'arc voltaïque, et Farlhan arrêta la machine. L'obscurité se fit à nouveau complète et les coups de feu cessèrent.

Après un rapide conciliabule, les aéronautes résolurent d'un commun accord de fuir ces lieux suspects, et d'aller chercher plus loin la tranquillité qui leur manquait dans cet endroit.

La corde d'ancre fut coupée, et l'aérostat reprit sa marche vers l'ouest au milieu de la nuit profonde et du silence absolu de la nature.

VII

L'attaque dont ils venaient d'être l'objet montrait aux aéronautes qu'ils étaient entrés sur le territoire insurgé ; aussi, sauf Farlhan, dont la belliqueuse ardeur voulait s'essayer à coups de fusil contre les indigènes, résolurent-ils d'agir dorénavant avec la plus grande prudence.

« Mon cher Farlhan, dit d'Ex, l'*Éclaireur* n'est pas un navire de guerre, c'est un messager ; à ce titre sa mission est d'éviter les dangers et les batailles, et de passer, autant que possible, sans coup férir. Si un engagement devenait nécessaire je serais le premier à vous donner l'exemple et à saisir une arme ; mais nous sommes trop peu nombreux pour que vous puissiez exposer votre vie sans nécessité. La mort de l'un de nous ou sa mise hors d'état de prendre part à la manœuvre jetterait les autres dans un grand embarras, et vous voudrez bien vous rappeler que votre existence ne vous appartient pas ; d'autre part, je suis peu partisan d'exposer l'aérostat au choc des balles. Il est vrai que quelques trous produits par elles dans le ballon ne lui causeraient pas grand dommage, maintes expériences l'ont prouvé ; cependant un projectile pourrait atteindre soit l'un des organes essentiels de la machine, soit la soupape, et compromettre sérieusement la bonne exécution du voyage ; c'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous éviterons tout engagement inutile.

– Il est regrettable, fit observer l'ingénieur, que le vent ne nous pousse pas plus rapidement, car nous serions avant peu hors d'atteinte.

– Je ne pense pas, répondit d'Ex, que nos assaillants songent à nous poursuivre, car nous marchons en ce moment à une vitesse de six kilomètres à l'heure, et nous suivons une ligne droite. Les obstacles naturels ne permettent pas d'en faire autant par voie de terre ; cependant je ne serais pas fâché de mettre l'aérostat à l'abri derrière un obstacle important, tel qu'un fleuve.

– À quelque distance dans l'ouest, dit le géographe, coule le Faravola ; il sera franchi, sans doute, dans moins d'une heure ; une fois sur la rive gauche, nous nous trouverons a l'abri de nos poursuivants, si toutefois nous sommes poursuivis. »

Trois quarts d'heure plus tard, en effet, l'aérostat franchissait une rivière torrentueuse qui parut aux aéronautes devoir présenter un obstacle sérieux au passage des indigènes, et quelques centaines de mètres plus loin l'interminable forêt laissa place à une vaste clairière. Une ancre larguée fut presque aussitôt prise, et pour la seconde fois cette nuit-là l'*Éclaireur* s'arrêta.

La clairière au milieu de laquelle l'aérostat était captif pouvait avoir quatre à cinq cents mètres dans tous les sens ; la forêt finissait brusquement à ses limites, comme si les lisières eussent été aménagées de main d'homme, et la végétation y était représentée seulement par quelques buissons isolés dans l'un desquels l'ancre s'était engagée aussitôt après avoir touché le sol.

L'aspect étrange de cette clairière, presque complètement dépourvue de végétation au milieu de l'une des régions les plus magnifiques de l'île, rendait Gradnier très désireux de mettre pied à terre pour étudier de près sa constitution géologique. Par cette nuit sans lune, l'exécution d'une descente paraissait peu prudente à d'Ex ; il accéda cependant à la demande du géographe, tant elle était pressante. Avant d'entreprendre la manœuvre de prise de terre, l'ingénieur fouilla tous les environs avec le faisceau électrique, et, les aéronautes n'ayant rien constaté de suspect, Gradnier et Saubd, emportant avec eux des armes et des pétards avertisseurs, prirent place successivement dans la petite nacelle, tandis que d'Ex, resté à bord, ne cessait de projeter le foyer lumineux sur les lisières de la forêt.

Le géographe fut descendu le premier sans encombre, après recommandation d'attendre l'ingénieur à l'endroit même où il aurait atterri.

Quand Saubd eut été débarqué à son tour, son premier soin fut de chercher des yeux son compagnon en s'éclairant de la petite lampe électrique portative dont il était muni ; ne le voyant pas, il l'appela plusieurs fois à demi-voix, mais sans succès. Il

commençait à être fort inquiet et s'apprêtait à faire part de ses inquiétudes aux aéronautes restés à bord, quand il lui sembla apercevoir à une cinquantaine de mètres une lueur intermittente, et son œil exercé la reconnut bien vite pour la lumière d'une lampe à incandescence. Quelques instants plus tard il était auprès du géographe, qu'il trouvait, oublieux du danger, penché sur le sol et le fouillant activement de son marteau de géologue, tandis que son fusil gisait à une dizaine de pas de lui.

« Voyez, Saubd, voyez, lui dit Gradnier dès qu'il l'aperçut, voyez ce terrain, il n'y a pas à s'y tromper, nous sommes ici sur une riche mine de cuivre, et ainsi s'explique l'étrangeté de cette clairière.

– Mais, mon cher géographe, répliqua Saubd en lui tendant son arme qu'il venait de ramasser, vous oubliez de quels dangers nous sommes entourés ; la sécurité de nos compagnons et la nôtre commande qu'avant toute chose nous placions des pétards avertisseurs, ensuite vous pourrez vous livrer à vos études minéralogiques ; mais, pour l'instant, je vous en prie, venez et aidez-moi, nous n'avons que trop tardé. »

Quoique au regret de s'arracher à son étude, Gradnier suivit néanmoins son compagnon, et tous deux, s'avançant jusqu'à la lisière de la forêt, accrochèrent aux basses branches des arbustes, ou posèrent sur les buissons à mi-hauteur d'homme un cordeau continu muni de distance en distance de pétards.

Quand cette besogne fut terminée, et elle leur coûta près d'une heure à exécuter sur tout le périmètre de la clairière, l'aérostat se trouva entouré d'une véritable ceinture de sûreté. Nul homme ne pouvait la franchir sans déterminer l'explosion de plusieurs pétards, explosion qui avertirait les aéronautes de l'approche de l'ennemi.

Ces mesures de précaution une fois prises, Saubd demanda à Gradnier quel avait été le résultat de cette étude de la constitution du terrain qui l'avait absorbé une heure auparavant, au point de lui faire oublier les dangers dont il était entouré.

« Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, quand vous êtes venu me rappeler au sentiment de la réalité, lui répondit Gradnier, nous foulons ici une mine de cuivre à fleur de sol.

– Une mine de cuivre à fleur de sol ?

– Oui, et une mine d'une richesse extrême ; d'ailleurs ces sortes de gisements ne sont pas rares à Madagascar, dans un pays minier aussi favorisé de la nature ; mais je ne crois pas qu'il s'en rencontre beaucoup d'aussi riches par les qualités de leurs pyrites et par leurs facilités d'exploitation.

– Quelles sont les productions minières les plus importantes de l'île ? demanda l'ingénieur.

– Dans le nord-ouest on rencontre de superbes filons houillers. On trouve aussi à Madagascar de remarquables minerais de fer, de cuivre et de plomb ; ces trois derniers sont exploités par les indigènes. Dans le Ménabé, sur la côte occidentale, le minerai de fer est très abondant et se présente presque partout à ciel ouvert ; aussi son extraction est-elle très facile ; le gîte le plus riche est situé près de Mouroundova, et tout à côté on rencontre la houille.

– Cette présence de la houille à côté du minerai doit singulièrement faciliter l'extraction du fer, et pareille situation serait bien enviée en Europe.

– L'or et l'argent existent encore dans l'île en quantité notable et ils ont été vus entre les mains des indigènes ; Ils savent donc l'extraire. Le cristal de roche est aussi très abondant sur le versant oriental des montagnes que nous venons de traverser, et vous avez pu constater, ce matin, sa présence parmi leurs amoncellements rocheux en les voyant briller aux rayons du soleil levant. Enfin, pour terminer cette énumération des richesses géologiques de Madagascar, je vous dirai que l'on y trouve des pierres précieuses, quoique en petite quantité. »

Au moment où le géographe prononçait ces derniers mots, l'appel du téléphone qui, placé dans la petite nacelle, à proximité des deux aéronautes débarqués, les reliait à l'aérostat, se fit entendre.

Saubd, après avoir répondu à ce signal par un semblable, saisit les deux récepteurs ; appliquant l'un d'eux à son oreille et plaçant l'autre devant sa bouche, il engagea la conversation suivante avec d'Ex resté à bord.

« Halloo ! halloo !

– C'est vous, Saubd ? Il me semblait bien, en effet, que vous étiez au pied du ballon, car j'entendais causer en appliquant le téléphone à mon oreille.

– Nous étions là, il est vrai. Qu'y a-t-il ?

– Quel a été le résultat de votre excursion ? les pétards sont-ils disposés ?

– Parfaitement et sans encombre. Nous n'avons rien observé d'anormal. Tout va-t-il bien à bord ? Avez-vous remarqué quelque chose ?

– Absolument rien ; néanmoins je préférerais que vous remontiez, je ne suis pas tranquille de vous savoir à terre.

– Nous remontons. »

Quelques instants après les quatre amis se trouvaient de nouveau réunis à bord de l'aérostat et échangeaient leurs impressions, à savoir : que rien n'était probablement à craindre pour cette nuit. Sur cette conclusion trois d'entre eux allèrent se reposer et d'Ex, dont le tour de quart commençait, resta seul sans lumière ; toute flamme qui aurait pu indiquer la position exacte du navire aérien avait été éteinte par prudence, et l'état nuageux du ciel permettait d'espérer que, grâce à cette précaution, l'aérostat serait peu visible de la clairière.

Accoudé à la lisse d'arrière de la nacelle, le capitaine laissait errer ses yeux sur cette terre, témoin en ce moment de l'une des plus audacieuses entreprises du XIXe siècle. Il ne pouvait s'empêcher de songer à la beauté de cette colonie française et aux magnifiques choses qu'on eût pu y faire si, dès les premiers temps de l'occupation, il y a plus de deux siècles, l'œuvre de colonisation avait été poussée intelligemment et avec suite ; si les gouverneurs qui s'étaient succédé à la tête des établissements français s'étaient montrés tous à la hauteur de leur tâche, et sur-

tout si la métropole avait soutenu les quelques gouverneurs capables qu'elle avait eu la bonne fortune d'y posséder. Il songeait, dans le même ordre d'idées, à la merveilleuse facilité avec laquelle on eût pu se faire des amis des indigènes, et aux exemples donnés par les entreprises couronnées de succès de ces deux Français, Laborde et Lambert, qui, établis à Tananarive, y avaient élevé des fortunes colossales et des établissements magnifiques, traitant de puissance à puissance, et dans l'intérêt de la France, avec le gouvernement hova. Cherchant dans l'histoire du peuple malgache d'autres preuves de la facilité avec laquelle les indigènes ont toujours accepté la domination européenne, il se remémorait l'aventure du caporal Labigorne, ce soldat de la compagnie des Indes, en garnison à l'île de France, qui épousa la reine de Sainte-Marie et pendant dix-sept années, de 1750 à 1767, jouit sur le littoral de Tamatave à la baie d'Antongil d'une considération extraordinaire, servant d'arbitre entre les indigènes et jugeant les différends de tribu à tribu.

Laissant ainsi s'égarer sa pensée sur ces sujets et sur beaucoup d'autres de caractères divers, d'Ex voyait s'écouler lentement ses trois heures de quart et sentait, au milieu du silence absolu et de l'obscurité qui l'environnaient, une sorte d'engourdissement l'envahir, lui ôtant la perception nette de la réalité des choses qui l'entouraient quand, vers deux heures du matin, il fut tiré brusquement de sa demi-somnolence par une explosion violente, à la nature de laquelle il n'y avait pas lieu de se tromper : un des pétards avertisseurs venait d'éclater.

Presque aussitôt Gradnier, dont le sommeil très léger avait été interrompu par le bruit de l'explosion, passa sa tête entre les rideaux de la porte arrière de la tente et demanda à voix contenue :

« Avez-vous entendu ?

– Parfaitement ; un pétard vient d'éclater, mais rien ne prouve encore que nous ayons affaire à nos ennemis. Puisque vous voilà réveillé, venez m'aider, je vous prie ; nous allons éclairer le terrain et savoir immédiatement ce qu'il en est.

– J'arrive à l'instant, » répondit le géographe. Quelques secondes après Gradnier reparaissait en effet, et venait aider d'Ex,

qui attachait solidement à la corde d'ancre un câble de quatre cents mètres de longueur, dont l'autre extrémité était fixée à l'une des pattes d'oie de suspension.

Ces dispositions une fois prises, il suffisait d'un coup de couteau pour permettre au ballon, moyennant un jet convenable de lest, de s'élever à un demi-kilomètre de hauteur.

Ces préparatifs étaient à peine terminés que de nouveaux pétards éclataient à la lisière de la forêt, et de nombreux cris annonçaient aux aéronautes la présence de leurs ennemis. Saubd et Farlhan, réveillés en sursaut par tout ce bruit, furent rapidement mis au courant de la situation et vinrent, sans plus tarder, prendre part à la manœuvre.

« La présence de nos ennemis étant parfaitement prouvée, dit d'Ex, je crois prudent, avant de dévoiler notre position par des projections électriques, de nous placer hors de portée de leurs fusils. N'est-ce pas votre avis ?

– Évidemment, répondirent ensemble Saubd et Gradnier.

– Nous allons donc procéder ainsi : préparez cinq cents kilos de lest que vous jetterez, le plus rapidement possible, aussitôt que j'aurai coupé le câble qui nous retient en ce moment ; le ballon acquerra ainsi une grande force ascensionnelle et, bien que restant captif, grâce à la rallonge de la corde d'ancre, il planera cependant à une altitude suffisante pour nous mettre à l'abri des projectiles ennemis. »

Ainsi fut-il fait. Quand d'Ex eut coupé la corde d'ancre, l'aérostat, à peine poussé par un léger souffle de vent, commença à se mouvoir lentement dans l'ouest en s'élevant un peu ; mais, successivement délesté d'un poids supérieur à quatre cents mètres de guide-rope, sa vitesse de montée s'accéléra de plus en plus, puis, ayant complètement tendu son amarre, l'*Éclaireur* cessa brusquement de se déplacer suivant l'horizontale, tandis que continuait son mouvement ascensionnel, qui lui-même ne tarda pas à s'éteindre.

Après quelques oscillations verticales, l'aérostat demeura à nouveau immobile, et Farlhan lut une altitude de 520 mètres

au-dessus du sol sur le baromètre différentiel, réglé quelques heures auparavant par Saubd, lors de sa prise de terre.

« Maintenant, mes gaillards, dit le mécanicien, nous nous moquons de vous ; et à moins que vous n'ayez assez de malice pour trouver et couper notre corde d'ancre, nous allons pouvoir finir tranquillement notre nuit à l'abri de vos projectiles.

– Êtes-vous convaincu, demanda le géographe à d'Ex, qu'aucune balle ne pourra atteindre l'aérostat à l'altitude à laquelle nous nous trouvons en ce moment ?

– Je le pense, répondit le capitaine, car seules des armes à longue portée pourraient envoyer leurs projectiles à cette hauteur et les indigènes ne doivent pas en posséder ; de plus le tir suivant la verticale est très difficile à exécuter avec précision, vu la presque impossibilité d'épauler ; d'ailleurs, par cette nuit obscure et sur ce fond de nuages, l'*Éclaireur* doit être à peu près invisible.

Cependant Saubd et Gradnier désiraient vivement se rendre compte de la situation occupée par les indigènes et de la nature de l'attaque qu'ils devaient préparer contre l'aérostat ; aussi, bien que cela sourît peu à d'Ex, fut-il résolu de faire quelques projections électriques, assez rapides pour ne pas donner à l'ennemi la possibilité de repérer exactement la position occupée par le ballon, tout en laissant aux aéronautes la facilité d'apercevoir leurs assaillants.

La machine fut à nouveau mise en marche à petite vitesse, la dynamo embrayée, et quelques faisceaux lumineux projetés sur la clairière firent apercevoir les indigènes cherchant de tous côtés sans doute les modes d'attache du ballon. Des décharges d'armes à feu saluèrent chacun des éclairs partis de la nacelle. Farlhan et Saubd répondirent par quelques coups des deux fusils à air comprimé dont l'aérostat était muni ; mais de part et d'autre cet échange de balles parut sans résultat, et par prudence les aéronautes renoncèrent à toute nouvelle expérience d'éclairage. Les rayons électriques partis de la nacelle avaient cependant eu pour conséquence de donner à ses passagers une idée du nombre des assaillants présents dans la clairière, nombre que d'un commun accord ils estimèrent s'élever à une

cinquantaine ; ils ne leur permirent pas certainement de voir la totalité des ennemis, dont quelques-uns exécutaient sans doute leurs recherches sous bois.

L'effectif des assaillants ne pouvant laisser aucun espoir d'engager avec eux une lutte fructueuse, les aéronautes résolurent de demeurer dans l'expectative et d'attendre les premières lueurs du jour pour couper la corde d'ancre et reprendre la marche à l'ouest, aucun d'eux ne se souciant de naviguer pendant cette nuit noire.

Les indigènes tirèrent encore quelques coups de fusil au jugé ; mais se rendant vite compte du peu d'effet de leur mousquetade, ils cessèrent bientôt ce genre de démonstration, et les quatre amis jouirent pendant quelques instants d'un calme relatif.

Malheureusement leur quiétude ne fut pas de longue durée ; bientôt de violentes secousses, imprimées au ballon par l'intermédiaire de son guide-rope, annoncèrent que les indigènes avaient saisi ce dernier et le halaient, espérant, par ce moyen, attirer l'aérostat jusqu'au sol. Sans perdre un instant, Farlhan, sur les indications du capitaine, relia les accumulateurs placés dans les soutes à la bobine Ruhmkorff ; l'un des pôles fut coiffé par d'Ex d'un balai métallique à pointes fines, tandis que l'autre pôle était mis en communication avec la masse métallique du guide-rope.

Des hurlements épouvantables accueillirent cette manœuvre ; les indigènes, sans doute terrifiés par les décharges violentes que leur infligeait le guide-rope, cessèrent de le toucher, et l'aérostat reprit son immobilité première.

Au bout de quelques minutes le silence se fit complet, et les aéronautes goûtèrent à nouveau un certain repos, troublé seulement par la nécessité d'envoyer de temps en temps le courant électrique dans le guide-rope, manœuvre que conseillait la prudence, mais qui était sans doute rendue inutile par la terreur superstitieuse dont les dernières secousses avaient dû l'entourer.

Un peu avant l'apparition des premières lueurs crépusculaires le vent d'est fraîchit et l'aérostat, raidissant sa corde d'ancre, se rapprocha sensiblement du sol. Le jour devant bientôt paraître, et la position moins élevée du ballon pouvant l'exposer à l'atteinte des balles hovas, le départ fut résolu. D'Ex, armé d'une hachette bien affilée, coupa d'un seul coup le câble fortement tendu, et celui-ci tomba à terre avec un grand bruit qui, au profond étonnement des aéronautes, ne provoqua aucun cri de la part des indigènes.

L'aérostat, soulevant une nouvelle portion de son guide-rope, s'éleva jusqu'à l'altitude de 610 mètres, tandis qu'il tournait d'un quart de cercle sur lui-même, présentant son travers au vent qui, à cette hauteur, soufflait en bonne brise. Après quelques oscillations verticales, l'*Éclaireur* demeura à nouveau immobile, captif sur son guide-rope, et cependant la force du vent devait lui permettre de le déraper facilement.

« Diable ! s'écria Farlhan, ces démons auraient-ils amarré le guide-rope ?

– Cela m'en a tout l'air, répondit le géographe tandis que ses deux autres compagnons attestaient par leur silence qu'ils partageaient son inquiétude.

– Eh bien ! mon cher d'Ex, reprit Gradnier, voilà un incident que vous n'avez pas prévu, je crois ; le guide-rope est pris, qu'allons-nous faire ?

– J'avoue... répondit d'Ex assez embarrassé.

– Vous ne vous opposerez plus, mon capitaine, demanda Farlhan, à ce que nous descendions faire le coup de feu avec ces sauvages ; car comment nous tirer de là autrement ?

– Ne pourrait-on, fit observer Saubd, éclairer la clairière avec le projecteur électrique ; nous sommes maintenant trop haut pour craindre les balles, et nous arriverions peut-être ainsi à nous rendre compte...

– Je partage votre avis, répondit d'Ex ; agissons sans précipitation, il n'y a aucun péril immédiat ; utilisons l'arc voltaïque pour nous renseigner, si possible, et, s'il n'est pas suffisant, at-

tendons le jour... Mais, tenez, voici qui nous évitera toute dépense d'électricité ; ah ! les brigands, ils ont bien calculé leur affaire... »

Et d'Ex désignait diverses lueurs, au nombre d'une vingtaine, qui apparaissaient dans l'est à peu près à l'endroit où la forêt s'arrêtait sur la rive gauche du Faravola. Ces lueurs, rapidement grandissantes, étaient autant de brasiers allumés par les indigènes, incendiant la forêt après avoir attaché l'aérostat, dans l'espoir qu'il serait dévoré par les flammes.

Sous l'action du vent d'est, le feu eut bien vite envahi toute la portion de forêt située en face des aéronautes, trouvant une proie facile dans les essences particulières si combustibles dont elle était composée.

« Ne craignez-vous rien pour le ballon ? demanda le géographe, qui ne cherchait pas à dissimuler son anxiété.

– Absolument rien, répondit d'Ex ; nous sommes trop haut pour que flammes ou brindilles enflammées puissent nous atteindre.

– Cependant l'incendie gagne, et bientôt tous les environs de la clairière et la clairière elle-même ne seront plus qu'un vaste brasier.

– Nous n'avons rien à craindre, je vous le répète, tout au plus sentirons-nous une odeur de fumée ; la fumée lourde produite par les essences de cette forêt n'aura pas, j'en suis convaincu, la force de monter jusqu'à nous et de nous incommoder. Nous aurons chaud, probablement très chaud même ; mais c'est là un inconvénient secondaire et qui sera peut-être un avantage, car il augmentera la force ascensionnelle de notre ballon et nous mettra d'autant mieux à l'abri de tout danger.

– Ce ne sera pas le seul avantage, fit remarquer l'ingénieur.

– Eh quoi ! s'écria le géographe ; mais si cela continue je vais être obligé de bénir cet incendie.

– Vous ne croyez pas si bien dire, répliqua Saubd, et je m'explique : notre guide-rope est attaché, n'est-ce pas ?

– Oui, mais je ne vois pas...

– Est attaché avec des liens certainement combustibles, et par suite l'incendie...

– Bravo ! bravo ! cria le géographe, je comprends. Ces brutes vont d'elles-mêmes défaire leur œuvre. L'incendie va nous délivrer. »

Le spectacle atteignait à ce moment sa plus grande horreur ; les flammes, avançant avec une rapidité fantastique, commençaient à envelopper complètement la clairière, dont les buissons s'embrasèrent tout à coup, tant était grande la chaleur développée par les vagues de feu voisines, qui cependant ne les atteignaient pas tous.

Au milieu de la nuit, encore sombre autour de l'aérostat, le spectacle de cette fournaise crépitant sous les pieds des aéronautes était terrifiant ; les flammes se lançaient à l'assaut des bouquets de bois avec une fureur toujours renaissante, dévorant ici, avec une grande rapidité, quelques menus arbres, et ailleurs attaquant avec lenteur des portions plus touffues et mieux garnies d'essences à sève abondante. Là des langues de feu s'élevaient à une hauteur prodigieuse, consumant un arbre mort dont le bois sec leur offrait un aliment facile ; ici elles couraient au ras du sol, ne trouvant pas d'aliment suffisant dans la clairière à peine couverte d'une légère végétation vite dévorée et qui, par contraste, semblait un trou noir au milieu de la fournaise ardente et rouge.

À l'horizon on devinait plutôt qu'on ne voyait, tant était aveuglante la lueur de l'incendie, le crépuscule apparaître ; il semblait vouloir se mettre à l'unisson des flammes allumées par la main de l'homme, et embrasait ainsi le ciel d'une couleur de pourpre.

Comme l'avait annoncé d'Ex, les aéronautes n'étaient pas incommodés par la fumée, à peine sentaient-ils une légère odeur de résine brûlée ; mais la chaleur était insupportable, surtout pour les parties du corps qu'ils hasardaient au-dehors de la nacelle, et qui par suite se trouvaient exposées directement à la double action de l'air chaud montant et de la réverbération du brasier.

« Je sens une odeur de chanvre brûlé, » s'écria tout à coup Farlhan, faisant allusion à la corde d'ancre abandonnée au-dessous de l'aérostat, et cette saillie fit rire ses compagnons, malgré les circonstances terribles dans lesquelles ils se trouvaient.

Vers cinq heures, alors que le jour commençait à jeter sa lueur blafarde sur l'incendie, le guide-rope se dégagea, suivant l'espoir de Saubd, et l'aérostat reprit sa marche vers l'ouest avec une assez grande vitesse, dominant le brasier de près de 3 000 pieds, et laissant traîner dans la mer de feu l'extrémité la plus basse de son guide-rope.

Cette navigation au-dessus de la forêt incendiée se prolongea peu, et moins d'une heure après l'*Éclaireur*, dont la vitesse de marche était supérieure à celle de l'incendie, en retrouvait les limites. Là un spectacle unique attendait les aéronautes : la forêt, à cet endroit très clairsemée, permettait d'apercevoir par instant le sol à travers les arbres, sol recouvert d'herbes courtes et de mousses à l'exclusion de tous grands végétaux. Au-dessous de l'aérostat fuyait un immense troupeau comme il n'a été que rarement donné à l'homme d'en contempler ; ce troupeau, s'étendant en une longue ligne sur toute la limite atteinte par les flammes et gagnant rapidement dans l'ouest, poussait les cris les plus variés et les plus discordants ; il comprenait des représentants de la presque totalité des espèces, tant terrestres qu'aériennes, de l'île. Là se heurtaient les animaux féroces et leurs victimes habituelles fuyant le danger commun, les uns oublieux de leur férocité, les autres de leur timidité ; là se pressaient les êtres qui habitent les airs, ceux qui vont d'arbre en arbre et ceux qui rampent sur le sol, s'écrasant pour trouver place pour une fuite plus rapide dans le troupeau immense talonné par la peur et avertis par la chaleur du brasier en marche du danger que pouvait courir le moindre retard.

Lémuriens, makis, propithèques, babakouts, aye-aye[1], sangliers à masque, bœufs et chiens sauvages, pintsala[1] et autres

---

1 Singes de familles diverses.

félins, boas et serpents de toute nature fuyaient ensemble pêle-mêle.

Mais l'aérostat dépassa bientôt cette foule hurlante, et une demi-heure après l'incendie n'était plus à l'horizon qu'une barrière de feu, dont le bruit même se perdait dans l'éloignement.

À sept heures le guide-rope trempait dans les eaux du Mahajamba supérieur, et, ce fleuve franchi, *l'Éclaireur* se trouva à l'abri de la poursuite des flammes, comme il était depuis longtemps à l'abri de celle des indigènes.

---

[1] Animal carnassier de la famille des félins.

VIII

Peu après la traversée du Mahajamba supérieur, la forêt prit fin brusquement, et l'aérostat navigua au-dessus d'une plaine montueuse, cultivée par endroits et semée de quelques hameaux sans importance.

La population hova de ces contrées, non directement soumise à l'action européenne, semblait assez paisible ; la vue de l'aérostat portant les couleurs de la France excitait chez les habitants plus de curiosité que de colère.

Aucun incident ne marqua ces premières heures du voyage en plaine, et les aéronautes, revenus de leur sérieuse alerte de la nuit, purent étudier tranquillement la nature de cette partie du bassin du Mahajamba.

À la suite de la plaine ondulée, le guide-rope eut à franchir une contrée marécageuse riveraine d'un affluent du fleuve dont le géographe ne put donner le nom, au grand étonnement de ses compagnons, habitués à ne le voir jamais hésiter en pareille circonstance.

Couverts de grands roseaux, ces marais, par les pluies de la saison d'hivernage, devaient se transformer en lacs ; en cette période de la saison sèche ils présentaient uniformément une nappe boueuse entourant de petits étangs dont les eaux troubles se cachaient sous des plantes aquatiques vertes, tandis que par endroits des bandes de canards et de sarcelles s'ébattaient parmi les fleurs jaunes et blanches de leurs nénuphars.

« Ces fondrières et la rivière qui leur sert de déversoir n'ont-elles donc pas de nom connu ? demanda Saubd, heureux de taquiner le géographe à propos de son défaut de mémoire.

– Elles doivent en avoir un, répondit Gradnier, et il est honteux à moi de ne pas le savoir. Ce pays a été visité par maints explorateurs, et ces marais n'ont pu leur échapper. Leurs eaux verdâtres doivent dégager une odeur aussi fétide que celle

des marécages d'Ivondrona, auxquels ils ressemblent fort, et les miasmes paludéens causent assez de désagréments aux voyageurs pour les inciter à ne pas omettre de nommer ces sources principales de leurs maladies.

– Aviez-vous déjà exploré cette partie de l'île avant de venir aujourd'hui planer au-dessus d'elle en ballon ?

– Non pas, répondit Gradnier, mais Mos-Lord, Mullens et Grandidier y sont passés avant nous. Dans notre parcours de cette région septentrionale de Madagascar, nous avons traversé ou traverserons les itinéraires de Houlder, au pied du versant oriental des montagnes ; de Houlder encore, de Catat et Maistre dans la vallée de l'Ankaï ; de Grandidier et de Mullens dans celle de l'Ikopa. Plus au nord le pays a été visité entre les 15ᵉ et 16ᵉ parallèles par Rutemberg, et plus récemment par la mission Catat, qui s'était proposé de traverser l'île en passant par Mandritsara et Majunga ; le voyage entrepris à la fin de l'année 1890 montra que les deux fameux généraux, défenseurs de l'île, Hazo (les forêts) et Tazo (les fièvres), n'étaient pas invincibles. Comme je viens de vous le dire, Rutemberg avait déjà parcouru ces contrées en 1878 ; on n'avait cependant sur elles aucune donnée scientifique, car les feuilles sur lesquelles il avait consigné ses notes au cours de son voyage manquaient au carnet retrouvé plus tard par Hildebrant chez ses assassins de la côte ouest.

– L'expédition Catat s'est-elle terminée sur la côte ouest ?

– Non, Catat et Maistre sont rentrés à Tananarive en suivant la vallée de l'Ikopa ; puis ils partirent pour le sud, visitant successivement Tafaïna, Fenoarivo, Bevato, Ankavandra, et parcourant des contrées sur lesquelles on possédait seulement un petit nombre de renseignements rapportés par Mullens.

« Leur expédition a prouvé la possibilité de vivre amicalement avec les indigènes, possibilité encore mieux démontrée par le succès dont fut couronné le voyage accompli plus récemment en 1891 par un colon français, M. Anthouard ; ce hardi voyageur, parti seul, traversa l'île de l'embouchure du Tsijobonina à la province d'Imérina. Suivant le cours du fleuve, tantôt

en canot, tantôt à pied, il exécuta ce long parcours en seize jours. »

Pendant cette conversation l'aérostat avait continué sa marche droit à l'ouest. Un soleil de feu dilatait les gaz du ballon, amenant une augmentation progressive de la force ascensionnelle ; aussi l'extrémité la plus basse du guide-rope touchait-elle seule le sol quand le navire aérien atteignit la ville de Sinko, placée sur sa route.

Sinko, ville hova d'une certaine importance, s'étend au milieu d'une plaine ; elle couvre une grande étendue de terrain avec ses jardins plantés d'orangers, de citronniers, de manguiers et de cocotiers, et ses habitations en briques et bois, presque toutes tournées vers l'ouest. Les rues de la ville, tirées au cordeau, s'ombragent d'eucalyptus, ce préservateur de la fièvre, la maladie terrible de ces contrées marécageuses.

Les indigènes, sortis en grand nombre de leurs demeures, regardaient avec curiosité l'aérostat. De cette foule s'élevait un continu murmure de voix ; nul cri hostile, nulle manifestation de frayeur n'indiquait chez elle autre chose que l'étonnement, et les gestes des naturels semblaient inviter les aéronautes à mettre pied à terre et leur offrir l'hospitalité.

L'*Éclaireur* s'avançait vers la partie septentrionale de la ville, mais au moment où son guide-rope allait en toucher les premières maisons, ce câble perdit terre et le navire aérien commença à naviguer en ascension libre.

Ce nouveau mode de navigation n'amena aucun changement dans la direction immuable de l'est à l'ouest suivie par le ballon, seule sa vitesse en fut légèrement accélérée. Si les aéronautes eussent continué à se laisser ainsi porter par le vent, ils seraient passés assez loin au sud du fort d'Ambéribé, but de leur voyage ; d'autre part la position du guide-rope, placé sur la face gauche de la nacelle, n'avait pas permis jusque-là et tant qu'il avait été à la traîne d'utiliser le moteur pour remonter vers le nord ; mais par une heureuse bonne fortune une cause naturelle venait de lui faire quitter le sol, et les aéronautes résolurent d'en profiter pour tourner le cap de L'*Éclaireur* vers le septentrion,

et gagner dans cette direction les vingt à vingt-cinq kilomètres qui les séparaient du parallèle d'Ambéribé.

Saubd et Farlhan mirent la machine en marche, et orientèrent le gouvernail de façon à virer bout pour bout. Ce demi-tour accompli, le navire aérien commença à dévier vers le nord-ouest, sous la double impulsion de l'alizé et de ses hélices. Pendant ce temps d'Ex, réglant convenablement l'ouverture des manches du ballon et du ballonnet, maintenait sans grande dépense de lest l'aérostat à une altitude comprise entre 1 500 et 2 000 mètres.

Du haut de son observatoire élevé, Gradnier, tout entier à l'inspection de la contrée qui se déroulait sous ses yeux comme un plan gigantesque, fixait sur la carte les points remarquables du sol, et tenait ses compagnons au courant des beautés du pays traversé. Dans cette marche presque parallèle au cours du Betsiboka, laissé à quelque distance à l'occident, il reconnut successivement la ville de Tanifotsy, assez semblable à sa voisine Sinko, et la forteresse d'Antongodrahoja, évidemment occupée par les Hovas insultés, car le passage de l'aérostat, planant à une altitude de 1 600 mètres, donna lieu de la part de sa garnison à des manifestations hostiles et à des coups de fusil. Peu après avoir croisé ce fort, l'*Éclaireur* franchissait le 17e parallèle. Il se trouvait alors suffisamment au nord pour pouvoir espérer atteindre Ambéribé sans le secours du moteur. À partir de ce moment d'Ex cessa de jeter du lest pour s'opposer aux mouvements de descente, et la nacelle ne tarda pas à se rapprocher du sol suffisamment pour que le guide-rope prît terre. La machine fut alors arrêtée. L'aérostat revint cap au sud et reprit sa marche vers l'ouest courant droit sur Ambéribé.

Quelques instants plus tard, Gradnier signala à ses compagnons un grand vol d'oiseaux, dont l'espèce ne pouvait être reconnue à cette distance. Passant à deux cents mètres de terre, soit à plus de huit cents au-dessous de l'aérostat, ils se dirigeaient contre le vent vers l'est du monde. Au-dessous du ballon les aéronautes remarquèrent encore un oiseau de forte taille, sans doute un oiseau de proie qui, n'osant s'attaquer au groupe compact formé par ses victimes en expectative, les suivait dans l'espérance de voir l'une d'elles s'écarter de la troupe, ce qui lui

eût permis de s'en saisir. D'un vol supérieur, il ne suivait pas comme les autres oiseaux une route sensiblement horizontale ; mais parcourant un chemin sinueux sur la verticale, tantôt il s'élevait en décrivant des spirales ascendantes de grande amplitude, tantôt il se laissait tomber pour remonter ensuite à peu près à la même altitude, et cela sans un battement de ses ailes ; parfois aussi il marchait contre le vent en les étendant largement et ne paraissait pas perdre de son élévation.

« Par cette dernière manœuvre, expliqua d'Ex, l'oiseau de proie que vous voyez au-dessous de nous exécute le vol plané, transformant en translation horizontale une partie de la hauteur gagnée dans sa marche ascendante en spirale. Quand dans le vol plané l'oiseau va contre le vent, il se maintient sans battre des ailes et par un simple mouvement du corps ; quand, au contraire, il va vent arrière, il avance ainsi sans effort et avec une grande rapidité.

– La position de ses ailes, remarqua Saubd, ne paraît pas rester constamment la même ?

– Il en est bien ainsi, répondit d'Ex ; dans le vol plané contre le vent les ailes sont légèrement ployées, tandis que quand l'oiseau monte en spirale sans battre des ailes, celles-ci sont complètement étendues.

– Et comment fait l'oiseau pour modifier sa vitesse ?

– Quand l'oiseau veut gagner de la rapidité en planant, il porte son centre de gravité en avant du centre de poussée de l'air, soit en allongeant le cou, soit en ployant ses ailes vers l'arrière.

« Cette vérité que le déplacement du centre de gravité vers l'avant accélère la vitesse peut se vérifier facilement au moyen d'une petite expérience très simple. »

Ce disant, le capitaine prit dans sa poche quelques cartes de visite, et confectionna deux petits appareils planeurs en forme de gouttières, dans le fond desquelles il fixa des allumettes.

À l’extrémité saillante des allumettes, il les munit l’un et l’autre de boulettes de mie de pain d’inégales grosseurs, puis il les jeta par-dessus le bord de la nacelle ; ils s’éloignèrent rapidement de l’aérostat en planant, mais le plus chargé eut vite dépassé l’autre.

« La forme donnée à l’extrémité de ses ailes par l’oiseau, ajouta d’Ex, lui permet d’accélérer plus ou moins sa descente suivant une courbe inclinée vers le sol, presque horizontale ou même remontante ; je vais vous montrer la vérité de cette nouvelle assertion par un mode d’expérimentation analogue. »

Le capitaine construisit deux nouveaux petits appareils chargés à leur avant de poids égaux, puis il infléchit les extrémités arrière de leurs ailes de façons différentes ; les ailes du premier furent recourbées en dedans, celles du second en dehors.

Jetés l’un après l’autre, les deux systèmes se comportèrent différemment : le premier descendit d’abord suivant un plan incliné, acquit une certaine accélération, puis remonta d’une quantité appréciable pour redescendre ensuite quand il eut presque perdu sa vitesse horizontale ; et le même manège se continua tant que les aéronautes purent le suivre des yeux. Le second système glissa d’abord comme le premier suivant une pente faible, puis tout d’un coup il inclina son avant vers le sol et tomba avec une grande rapidité.

Ces petites expériences avaient vivement intéressé les aéronautes ; un moment de silence suivit, durant lequel chacun réfléchissait à la complication de cette chose en apparence si simple : *le vol* ; mais bientôt l’ingénieur, par une nouvelle question, amena d’Ex à continuer son instructive causerie :

« Vous venez, dit Saubd, de nous montrer clairement que le vol plané ne nécessite pas de grands efforts de la part de l’oiseau ; en est-il de même au moment de l’essor ?

– L’exécution du vol au départ ou essor exige un grand déploiement de forces. Dans son remarquable ouvrage sur le vol des oiseaux, le docteur Marey relate que ses pigeons d’expérience se montraient excessivement fatigués après avoir fourni en peu de temps cinq ou six essors consécutifs. “Ils

étaient fatigués, rapporte-t-il, au point de refuser de s'envoler à nouveau ; ils s'affaissaient immobiles, haletants, le bec ouvert. Les petits oiseaux seuls sont capables d'un vol ascendant vertical un peu prolongé ; les grands s'élèvent toujours suivant un angle assez faible.”

Comme le capitaine donnait ces derniers renseignements, l'*Éclaireur* atteignait la région admirablement cultivée que fertilise le voisinage immédiat du Betsiboka, et le fleuve, d'une largeur supérieure à trois cents mètres, commençait à apparaître dans l'ouest au milieu des palmiers et des cotonniers.

La plaine basse était arrosée de mille canaux creusés de main d'hommes ; grâce à eux l'eau intelligemment distribuée assurait partout la fertilité. Ici des buffles indiens, là des moutons à longs poils et à grosse queue paissaient dans des enclos, et engraissaient par leur séjour un sol qui, au commencement de la saison des pluies, serait ensemencé de patates, d'arachides, d'embredaves, de saonis et de riz.

Plus près du fleuve, les rizières abondaient, coupées par endroits de quelques champs de cannes à sucre, ou de vergers d'arbres fruitiers introduits par les Européens. Dans les villages, fréquents mais de faible importance, les aéronautes purent apercevoir un certain nombre de porcs, animaux immondes pour les Sakalaves, mais acceptés par les Hovas ; près des habitations ils distinguèrent aussi des bandes de volailles, échantillons variés de toutes les espèces européennes.

Un peu après onze heures l'aérostat atteignait le Betsiboka, et sa traversée donna lieu à une espièglerie de la part du facétieux géographe.

Le fleuve, au point où l'aborda l'*Éclaireur*, baignait un épais massif de grands arbres qui cachaient toute la rive aux yeux des voyageurs. Quand ils commencèrent à planer au-dessus de ses eaux, et seulement alors, ils purent apercevoir un indigène placé à peu de distance du rivage dans une légère barque ; immobile, assis à l'arrière, les pieds touchant presque la surface de la rivière, il pêchait ; son occupation l'absorbait tout entier, aussi ne soupçonnait-il pas la présence du navire aérien à peu de distance au-dessus de sa tête.

À la vue de cet homme paisible, une idée plaisante vint à Gradnier : embouchant le porte-voix et se penchant par-dessus le bordage de la nacelle, il lui cria dans le plus pur malgache : « Eh ! l'ami, la pêche est-elle bonne ? » Jamais homme ne fut plus stupéfait. Le malheureux pêcheur tourna la tête de tous cotés cherchant à savoir quelle était cette voix qui l'interpellait ainsi du haut du ciel ; pour augmenter son effroi le guide-rope atteignait à ce moment le bouquet d'arbres et passait au travers avec un bruit assourdissant. L'homme aperçut alors le ballon : sa figure passa de l'expression de l'ahurissement à celle de la terreur ; ses engins de pêche lui tombèrent des mains, et se jetant à l'eau il gagna en quelques brasses la rive, où il alla se cacher dans les roseaux.

« Voilà un pauvre diable qui vous est redevable d'un bain auquel il ne s'attendait guère, dit le capitaine en s'adressant au géographe.

– Oh ! répondit Gradnier, cela ne peut que lui faire du bien ; ces Hovas sont si sales ! »

La plaine entre le Mahajamba et l'Ikopa, fleuve dont l'aérostat eut connaissance moins de deux heures après, était encore fertile et bien cultivée.

L'Ikopa, le plus puissant des fleuves de Madagascar, au cours de huit cents kilomètres, allant de la province d'Imérina à la baie de Bombetock, fut franchi vers une heure.

Sur ses eaux, d'une limpidité extrême, se croisaient de nombreuses barques, dont quelques-unes d'un fort tonnage ; les grandes balancelles, en effet, pouvaient là encore se fier au fleuve, car ses premiers rapides, placés à plus de cent quarante kilomètres de son embouchure, restaient en amont de l'*Éclaireur*.

De la nacelle les aéronautes distinguaient parfaitement le fond de son lit semé de petits points brillants scintillant au soleil, paillettes légères charriées par ses eaux abondamment aurifères. Parmi les flots limpides voyageaient de nombreuses théories de poissons, et de l'altitude à laquelle se trouvait l'*Éclaireur* on les percevait admirablement. Ce phénomène de transparence

s’observe fréquemment, même à travers des eaux moins claires, expliqua d’Ex, et il affirma avoir vu ainsi de pareilles bandes se jouant au-dessus du fond de la Seine alors qu’en ascension libre il coupait cette rivière non loin de son confluent avec la Marne.

Au delà de l’Ikopa le pays révélait la présence de l’un des foyers les plus actifs de l’insurrection ; les huttes incendiées, les champs en friches et de nombreux oiseaux de proie volant çà et là en troupes, montraient aux aéronautes qu’ils entraient sur le théâtre d’une guerre sans merci.

Vers deux heures des bandes armées furent aperçues parcourant le pays ; elles saluèrent à coups de fusil les couleurs françaises portées par l’*Éclaireur*.

Ces démonstrations hostiles déterminèrent les aéronautes à jeter par-dessus bord quelques lingots de plomb, et la marche en ascension libre reprit momentanément. Ce mode de navigation fut encore adopté afin de permettre à l’aérostat d’infléchir plus facilement sa route soit au nord, soit au sud, de manière à gouverner sur Ambéribé aussitôt que le fort serait en vue.

Planant à une hauteur de deux mille mètres, les voyageurs découvraient, grâce à la pureté de l’air, une immense étendue de pays ; aussi, moins d’une heure après, Saubd signalait dans l’ouest un pic isolé que le géographe n’hésita pas à désigner comme le Tsitondroina. Cette montagne, haute de plusieurs centaines de mètres, s’élève au sud-ouest du fort d’Ambéribé.

L’aérostat marchait alors suivant une ligne rigoureusement droite, et devait passer un peu au nord de la montagne dont il se trouvait encore éloigné d’une trentaine de kilomètres. Si la direction du vent ne changeait pas il atteindrait vraisemblablement le camp retranché sans le secours de son moteur.

Dans le but de prévenir la garnison de leur arrivée, et de s’assurer ainsi une réception amicale, les aéronautes résolurent, d’un commun accord, de lâcher de quart d’heure en quart d’heure les pigeons voyageurs originaires d’Ambéribé qu’ils possédaient à leur bord.

La rédaction des dépêches fut confiée à l’ingénieur, et sur les minces et minuscules feuilles de papier employées en pareil

cas Saubd fit, en quatre exemplaires, copie du télégramme suivant :

« Le ballon dirigeable l'*Éclaireur*, monté par quatre Français : le capitaine du génie d'Ex, le géographe Gradnier, le sergent Farlhan et l'ingénieur Saubd, se dirige sur Ambéribé. Il atteindra le fort ce 1[er] juin vers cinq heures du soir. Prière d'indiquer, en étendant sur le sol une grande pièce d'étoffe blanche, un lieu d'atterrissage facile et à l'abri des coups de l'ennemi. »

Les dépêches ayant été signées par les aéronautes, Saubd entr'ouvrit le panier contenant les pigeons, et en retira un des gracieux messagers.

Le gentil oiseau, d'un gris à reflets rougeâtres, aux ailes puissantes et au bec recouvert d'une petite crête blanche commune à presque toutes les espèces de pigeons voyageurs, ne semblait pas avoir souffert de sa détention prolongée. Nullement effrayé par la présence des quatre hommes penchés au-dessus de lui, il les regardait de ses petits yeux intelligents, en tournant gracieusement la tête, et, emprisonné dans les deux mains de l'ingénieur, il ne faisait aucun effort pour échapper à leur étreinte.

Cependant d'Ex roula avec soin l'une des dépêches autour d'une légère brindille d'osier, puis il prit un gros et court tuyau de plume d'oie, sépara une des pennes les plus fortes de la queue de l'animal et la glissa dans l'intérieur du tube, non sans froisser ses barbes, qu'il lissa ensuite soigneusement de la main. Dans le tuyau il introduisit alors la dépêche et l'y assujettit fortement au moyen d'un petit morceau de bois coupé en biseau ; enfin il rectifia la position des pennes et l'oiseau fut déclaré prêt à partir.

L'ingénieur s'approcha du bordage de la nacelle, face à Ambéribé, et ayant placé un léger baiser sur la tête du mignon animal, il le jeta avec force par-dessus bord en disant :

« Va, gentil messager, annonce-nous ; bientôt nous te rejoindrons. »

Aussitôt libre, le pigeon étendit ses ailes et commença à descendre en décrivant de grands cercles ; puis tout à coup, ayant trouvé sa route, chose facile à une distance aussi faible de son colombier, il piqua droit à tire-d'aile vers la forteresse.

« Les pigeons voyageurs rentrent-ils toujours à leur colombier, quand ils sont ainsi lâchés ? demanda Farlhan au capitaine.

– Presque toujours, s'ils sont bien entraînés, répondit d'Ex ; les bons pigeons, c'est-à-dire les pigeons de quatre à cinq ans dont l'éducation a été bien faite, restent rarement en route quand ils ont été accouplés, autrement dit quand ils ont, les attendant au logis, une compagne ou un compagnon, avec qui ils vivent maritalement et en bonne intelligence. Ceux dont le retour au gîte est le plus sûr et le plus rapide sont les femelles qui ont des petits ; les mâles âgés de moins de cinq ans s'arrêtent parfois en route s'ils rencontrent un colombier plus confortable que le leur, mais il est assez rare qu'ils y restent indéfiniment ; ordinairement ils s'y reposent seulement un ou deux jours, et pendant leur station, chose touchante, ils sont reçus par leurs hôtes, même non voyageurs, avec la plus complète hospitalité. Les vieux pigeons de l'un ou l'autre sexe, lâchés trop loin, font aussi quelquefois de nombreux arrêts, causés par la fatigue due à leur âge, et leurs dépêches arrivent souvent très en retard. Avec une femelle de quatre à cinq ans, dont les petits sont restés au colombier, on peut être assuré de voir les nouvelles parvenir très vite, pourvu que l'animal soit bien entraîné.

– Et comment se fait cet entraînement ?

– À de rares exceptions près, les pigeons sont entraînés dans une seule direction ; on commence par les accoupler, puis, l'un des deux oiseaux restant au colombier, ce qui est indispensable, on transporte l'autre à quelques milliers de mètres et on le lâche. Par des lâchers successifs faits à des distances de plus en plus grandes, on arrive à entraîner les bons pigeons jusqu'à des centaines de kilomètres.

– Et le lâcher ne doit-il pas se faire dans de certaines conditions atmosphériques ? demanda à son tour Saubd.

– Certainement ; ainsi l'oiseau lâché la nuit ou par un temps de forte brume se repose et attend pour repartir qu'une clarté suffisante lui permette de s'orienter.

« Étant en ballon libre, nous nous sommes souvent amusés, méchamment, à lâcher des pigeons alors que l'aérostat naviguait dans les nuages : l'animal se posait sur la nacelle et refusait de la quitter ; si nous l'en chassions plusieurs fois, il se perchait dans le filet, hors de notre atteinte, et s'envolait quand le ballon était sorti de la brume. »

Durant cette conversation l'*Éclaireur* s'était rapproché d'Ambéribé, et les aéronautes commençaient à apercevoir ses retranchements et ses habitations, ainsi que la ceinture de huttes dressées autour de la forteresse par les assiégeants.

Les trois autres pigeons avaient été lâchés, et tous avaient pris fidèlement le chemin de leur colombier, laissant espérer aux voyageurs que leur arrivée serait annoncée.

D’AMBÉRIBÉ À MOÇAMBIQUE

I

À quatre heures et demie, l'aérostat planait au-dessus du camp hova, bizarre assemblage de fortifications en terre construites à l'européenne, de tranchées profondes et de parapets énormes, de huttes et de tentes. À ce moment la forteresse était parfaitement visible ; elle se découpait sur la plaine suivant un octogone régulier, enfermant l'ancien fort en briques qui lui servait de citadelle. Au nord des murs crénelés de ce réduit s'étendait le village d'Ambaramba, placé hors de la protection de l'enceinte. Les insurgés y avaient établi leur quartier général. Au sud-ouest de la forteresse, le mont Tsitondroina élevait à cinq cents mètres de hauteur ses flancs rocheux et escarpés. Des pentes abruptes le terminaient de tous côtés, et un petit fortin sur lequel flottait le drapeau tricolore couronnait son sommet.

À l'intérieur des deux camps, la venue de l'aérostat avait mis chacun en mouvement. Les Hovas, jugeant sans doute que son altitude élevée le plaçait hors de la portée de leurs coups, ne se livraient envers lui à aucune manifestation hostile, et seule une grande rumeur, dans laquelle l'oreille exercée de Gradnier prétendait reconnaître les imprécations en langue malgache, témoignait de l'étonnement et de la fureur causés par la vue des couleurs françaises planant au milieu des airs. Dans l'enceinte de la forteresse, au contraire, des cris de joie et des manifestations sympathiques accueillaient l'envoyé de la mère patrie. Au centre même d'Ambéribé, sur une vaste place sans arbres, près de la citadelle, apparaissait une grande tache blanche, au milieu d'une foule bigarrée d'uniformes français et de costumes sakalaves, et sa présence témoignait que les fidèles messagers aériens avaient annoncé l'arrivée de l'*Éclaireur*.

Sur les ordres du capitaine, les hélices furent mises en mouvement à petite vitesse, et l'aérostat dévia sa route, dont le prolongement l'eût fait passer au nord des fortifications.

D'Ex agit alors sur la soupape pour diminuer la force ascensionnelle du ballon, et le guide-rope vint toucher terre non loin des retranchements extérieurs. Grâce à la perte constante

de son gaz, l'aérostat continua sa descente, gouvernant vers l'endroit indiqué comme lieu d'atterrissage.

Cependant la longueur de câble à déposer avant que la nacelle fût à terre n'eût pas permis au navire aérien d'arriver à temps ; il eût été obligé de faire tête au vent avec son moteur pour ne pas dépasser le point de débarquement, si la foule amie qui se pressait au-dessous de lui ne fût venue à son secours en saisissant le guide-rope. Sous l'effort de cent mains la vitesse de descente s'accrut encore, et le mouvement horizontal cessa brusquement, permettant à la brise de déployer le drapeau comme pour saluer les couleurs françaises de la citadelle.

Deux cents mètres avant d'arriver au sol, d'Ex laissa fuser l'air qui remplissait le manchon de la soupape et la tenait ouverte. Elle ne tarda pas à se fermer, et l'aérostat eût cessé de descendre si ses amis d'Ambéribé n'eussent continué à l'attirer à terre. Telle était l'ardeur de ces aérostiers improvisés, que le mouvement de l'*Éclaireur* ne se ralentit pas sensiblement ; ce fut une véritable chute. Les aéronautes sentaient le fond de la nacelle se dérober sous leurs pieds. En moins d'une minute les deux cents derniers mètres furent franchis, et le navire aérien toucha terre précisément à l'endroit où les quatre amis avaient, quelques instants auparavant, aperçu la tache blanche, signal convenu.

La nacelle frappa le sol par son arrière avec une certaine violence, et Gradnier, au pied encore peu aérien, fut renversé.

En quelques instants le domaine des aéronautes se trouva envahi par une foule délirante de joie, qui, sans leur ferme opposition, les eût portés en triomphe. Ces démonstrations enthousiastes touchaient fort les voyageurs, mais ne laissaient pas que de les gêner un peu. D'Ex sut heureusement y mettre fin d'une façon fort habile.

« Mes amis, dit-il, nous ne pouvons pour l'instant sortir de la nacelle, car l'aérostat délesté s'envolerait sans nous. Veuillez, je vous prie, nous procurer quelques objets pesants, – ces briques, dont j'aperçois ici près un approvisionnement, feront l'affaire ; – nous les embarquerons, et quand la nacelle aura été

suffisamment chargée, il nous sera permis de quitter notre bord. »

La raison de la demande du capitaine fut-elle comprise ou voulut-on simplement satisfaire à son désir ? Toujours est-il qu'en peu de minutes le tas voisin fut mis au pillage, et une épaisse couche de briques vint garnir le fond de la nacelle. D'Ex fit amarrer solidement l'aérostat à quelques piquets plantés sur ses indications par les indigènes ; puis, tranquille sur la stabilité de son ballon, il s'informa du lieu où il pourrait rencontrer le commandant du fort.

La réponse à sa question n'était pas encore formulée, que la foule s'écartait respectueusement pour laisser passer un officier supérieur. C'était le gouverneur ; d'Ex le reconnut sans peine au portrait que Gradnier lui en avait fait maintes fois.

Le chef de bataillon Roches, commandant d'Ambéribé, revêtu de l'uniforme colonial de l'infanterie de marine, pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans, c'était un homme de taille moyenne, à la santé exubérante, aux moustaches rudes, aux pommettes fortement colorées, et dont la tournure trahissait son origine d'ancien sous-officier.

D'Ex, s'adressant au commandant, présenta ses compagnons, et en quelques mots rendit compte du but du voyage entrepris par l'*Éclaireur*.

« J'ai été averti il y a seulement trois quarts d'heure de votre approche de la forteresse, répondit le gouverneur ; me trouvant à notre fortin du Tsitondroina, je n'ai pu, malgré toute la diligence possible, arriver à temps à Ambéribé et assister à votre débarquement.

« Est-il besoin de vous le dire ? toutes les ressources du fort sont à votre disposition, et les passagers de l'*Éclaireur* accepteront l'abri de mon toit, je l'espère, pendant la durée de leur séjour parmi nous. »

Une offre aussi cordiale ne pouvait être refusée, aussi d'Ex, Saubd et Gradnier, conduits par le commandant, se dirigèrent-ils vers son habitation ; seul Farlhan resta pour assurer le campement de l'aérostat.

Les appartements du chef de bataillon Roches étaient installés à l'intérieur d'un ancien palais hova construit en briques ; ils donnaient sur la cour principale de la citadelle. Ce palais, d'une architecture primitive, regardait le couchant et se composait d'un rez-de-chaussée élevé. Les pièces, trois fois plus longues que larges, placées en enfilade et meublées à l'européenne, communiquaient les unes avec les autres par des baies sans portes ; des nattes retombantes servaient à les isoler.

« Au commencement du siège, expliqua le commandant, ces chambres étaient habitées par les officiers du fort, dont le nombre atteignait une dizaine par suite de l'émigration de toutes les garnisons voisines dans l'enceinte d'Ambéribé. Aujourd'hui, comme vous le voyez, je les habite seul, car une trahison infâme m'a privé en quelques instants de tous mes compagnons.

– Comment ! dit Saubd, vous êtes maintenant le seul officier du fort ?

– Oui, Monsieur, seul j'ai échappé au malheur inouï dont je vais vous faire le récit.

« Le 8 février, quatre jours après l'arrivée au fort du dernier détachement français, nous réunîmes à notre table tous les sous-officiers de la place à l'effet de célébrer, avec eux et les chefs sakalaves nos alliés, la fête de l'Harambala, l'une des plus grandes solennités de ce peuple.

« Le dîner se passa sans incident digne d'être noté jusqu'au moment où l'on apporta le café, notre boisson favorite dans ce pays où les estomacs européens ont tant besoin d'excitants. Nos serviteurs indigènes sortirent alors, suivant la coutume, et seul notre cuisinier, que le diable maudisse ! resta pour nous servir.

« Avant qu'aucun de nous eût porté son verre à ses lèvres, un homme de garde vint m'annoncer l'apparition, au nord d'Ambéribé, de bandes suspectes, les premières qui eussent encore été vues. Je sortis immédiatement de la salle du banquet avec le sergent de jour Khernés, l'un de nos meilleurs sous-officiers, et c'est à cette absence momentanée que nous dûmes,

l'un et l'autre, de ne pas périr misérablement comme nos compagnons.

« Les bandes suspectes signalées existaient-elles, je n'en sus jamais rien. Ni moi, ni Khernés, ni ceux qui prétendaient les avoir vues, ne pûmes les apercevoir. Elles avaient disparu. Enfin, après une demi-heure de recherches vaines et d'enquête, je me décidais, bien tranquillisé, à rentrer dans la salle du banquet.

« Là un spectacle épouvantable m'attendait : tous mes compagnons, officiers et sous-officiers, ainsi que trois chefs sakalaves, étaient étendus sur le parquet, ne donnant plus signe de vie ; seul notre aide-major de la marine, le docteur Larcher, les membres crispés par les dernières convulsions de l'agonie, eut la force de murmurer à mon oreille ces mots effrayants :

« – Le café a été empoisonné par le sulfate de strychnine. »

« Qui dira ce qui s'était passé durant mon absence ? Sans doute l'un des chefs indigènes avait levé son verre à la prospérité de la France, et, ainsi que cela se pratique aux pays sakalaves, tous les convives, pour lui faire raison, avaient bu ensemble la liqueur mortelle.

« Notre cuisinier, métis hova que j'accuse, car de ce jour nous ne l'avons pas vu reparaître, escompta sans doute cette circonstance, et le breuvage empoisonné devait, d'après son calcul, priver d'un seul coup la garnison de tous ses chefs. Le sulfate de strychnine avait bien été, je l'ai reconnu depuis, le toxique employé ; il avait été dérobé dans notre armoire aux poisons, dont la serrure fut trouvée forcée. »

Le récit de cette catastrophe sans précédent avait impressionné péniblement les trois auditeurs du commandant, et ils comprenaient maintenant, ce qu'ils n'avaient pu s'expliquer jusqu'alors, pourquoi, depuis leur arrivée au fort, aucun autre officier ne s'était présenté à eux.

« Ainsi vous avez dû, seul avec un sous-officier, organiser toute la défense d'un front d'une lieue ? interrogea d'Ex.

– Le sergent Khernés m'a beaucoup aidé dans cette direction de deux cents Européens et de près de mille hommes de troupes indigènes, répondit le commandant, puis ma tâche a été très facilitée par l'inaction des assiégeants. »

Il expliqua à ses auditeurs que les Hovas n'avaient tenté aucune entreprise sérieuse contre le fort ; ils s'étaient contentés d'établir autour de lui une ligne d'investissement très serrée, placée hors de portée efficace des légères pièces d'artillerie que possédait Ambéribé ; ils comptaient sans doute sur la famine pour réduire la garnison.

Cependant, à la fin du mois d'avril, le 29, ils avaient prononcé une attaque de vive force contre le fortin placé au sommet du Tsitondroina ; mais sa garnison, commandée par Khernés, les avait reçus de telle sorte que leur tentative avait complètement échoué, et les deux mitrailleuses Maxim dont il était armé leur avaient causé de grandes pertes.

« Quant à nous réduire par la famine, ajouta le commandant, ils n'y arriveront pas, car nos approvisionnements dureront encore plus de deux mois, et les jardins du fort nous fournissent un appoint de légumes verts qui permet à la garnison de ne pas trop souffrir de la nourriture de viandes de conserve à laquelle elle est réduite depuis plus d'un mois.

– L'approche imminente des troupes envoyées par la métropole déterminera peut-être vos ennemis à tenter un dernier assaut, » remarqua le capitaine.

Et il exposa le but vers lequel tendait l'armée de secours : s'emparer de Tananarive, dont elle devait être proche en ce moment, puis descendre la vallée de l'Ikopa, et venir débloquer Ambéribé, si les renseignements rapportés par l'*Éclaireur* lui faisaient espérer de trouver encore sa garnison vivante.

« Je m'attends chaque jour, ou plutôt chaque nuit, à une attaque, répliqua le commandant, et, j'en ai la ferme conviction, mes hommes et leurs nouveaux cadres, nommés dès le lendemain de la perte de mes sous-officiers, la recevront de pied ferme.

« Nos fortifications, déjà passables lors de l'ouverture des hostilités, sont aujourd'hui formidables, et notre armement, composé de pièces légères à tir rapide, d'un grand nombre de mitrailleuses et de fusils modèles 1886 et 1874, dont l'éloge n'est pas à faire, nous assure une grande supériorité sur les indigènes. Ceux-ci possèdent seulement quelques vieux canons, pour la plupart de fort calibre, il est vrai, mais dont la portée n'égale pas celle de nos petits 80 de montagne, nos plus grosses pièces ; et leurs fusils, presque tous de l'ancien type Mauser ou d'un modèle fabriqué par eux, sont loin de valoir les nôtres. »

L'entretien ainsi commencé continua sur les mêmes sujets jusqu'au dîner, auquel Farlhan, invité par les sous-officiers du fort, n'assista pas.

Le repas, à l'européenne, fut déclaré excellent, bien que préparé par un cuisinier sakalave, et avec les seules ressources d'une place bloquée depuis de longs mois.

L'arrivée du café remit en mémoire la catastrophe des premiers jours du siège, puis insensiblement la conversation dévia. On en vint à parler de la lutte incessante que les Anglais, par leurs missionnaires protestants et leurs commerçants, livraient à notre domination dans l'île.

« Oui, vous pouvez m'en croire, dit le commandant Roches, ce sont les prédicateurs méthodistes de nos bons voisins qui ont suscité toutes les insurrections hovas, et la plus terrible de toutes, celle-ci, leur est due ; aussi je ne souhaite pas à l'un de ces oiseaux malfaisants de tomber entre mes mains par ces temps de justice sommaire, car… et un geste terriblement expressif compléta la pensée du commandant.

– Heureusement, dit Gradnier, ils n'ont pu conquérir à leurs doctrines toutes les tribus de l'île ; ainsi les Sakalaves, nos alliés…

– Oh ! les Sakalaves, nos alliés, – des alliés loyaux, je me plais à le reconnaître, – se sont rangés de notre côté, croyez-le bien, uniquement par haine de leurs ennemis héréditaires, les Hovas. D'ailleurs, qui a permis à la domination étrangère de s'étendre de tout temps sur Madagascar, sinon ces haines des

différents peuples de l'île les uns pour les autres, haines habilement exploitées par les Européens ?

– Ainsi, à votre estime, demanda Saubd, et toute partialité mise de côté, le caractère sakalave est plus loyal et plus franc que celui des Hovas ?

– Non seulement plus loyal et plus franc, mais aussi loyal et aussi franc que celui des Hovas est dissimulé, fourbe et sans bonne foi.

– Ces Hovas sont gens bien intelligents, remarqua le géographe, et combien souvent leur diplomatie, par ses lenteurs calculées, est arrivée à désarmer la nôtre, lasse d'une lutte sans trêve contre leur inertie !

« Les Sakalaves, au contraire, envers lesquels, comme alliés, nous nous sommes conduits indignement, il faut l'avouer à notre honte, forment un peuple simple, un peuple d'enfants superstitieux. Quand on sait les prendre on peut en obtenir beaucoup ; tenez, à l'appui de mon dire, écoutez le récit d'une aventure dont le héros fut un de nos compatriotes, le docteur Catat.

« Catat rapporte qu'étant arrivé un soir dans les États du roi Rainitomjy, et ayant été reçu d'une façon très cordiale par ce monarque, ami des Français, il lui fit divers cadeaux d'une grande valeur pour un indigène. Parmi ces présents figuraient sept aiguilles à tricoter contenues dans une mignonne boîte ouvragée. Le lendemain matin, au grand étonnement du docteur, un revirement complet s'était opéré dans les intentions du roi à son égard ; il ne parlait de rien moins que de l'égorger lui et toute sa suite. Le docteur n'avait-il pas commis, en effet, la maladresse de lui donner des aiguilles au nombre de sept, nombre *fady*, c'est-à-dire de présage malheureux ?

« Sans y penser il avait fait au Malgache une injure sanglante. Pour se tirer de ce mauvais pas, Catat dut abandonner au roi tous ses effets de couchage.

« En une autre circonstance, plus heureuse celle-là, cet explorateur eut encore l'occasion de constater le caractère enfantin des indigènes. L'un d'eux possédait une amulette d'un travail très curieux, et le docteur désirait vivement l'acquérir ; il lui of-

frit donc de l'acheter ; mais le Malgache s'y refusa avec indignation, consentant seulement, sur les instances de Catat, à l'échanger contre un fétiche européen ; car, il n'en doutait pas, le docteur devait en posséder quelques-uns. En cette conjoncture notre compatriote agit d'une façon... peu loyale, lui-même l'avoue ; durant la nuit il fabriqua l'amulette demandée avec un sachet d'étoffe orné de perles dans lequel il enferma des odeurs, et le présenta le lendemain à l'indigène comme un puissant fétiche de son pays.

« Il obtint ainsi par échange l'objet de ses désirs. »

Ces deux historiettes, racontées avec brio par Gradnier, amusèrent fort ses auditeurs et excitèrent la veine du commandant ; aussi la soirée se termina-t-elle par force plaisanteries de sa part sur la naïveté de ses alliés sakalaves.

De bonne heure les aéronautes, fatigués par leurs émotions des jours précédents et la surexcitation dans laquelle ils avaient vécu depuis leur départ de Sainte-Marie, demandèrent à leur hôte la permission de se retirer dans leurs appartements. Le commandant la leur accorda, non sans protester, désolé de se priver sitôt de cette société d'hommes instruits qui lui faisait complètement défaut depuis la perte si tragique des officiers ses compagnons.

II

Le lendemain matin les aéronautes, ayant passé une excellente nuit dans des lits plus larges, sinon plus moelleux que ceux de l'*Éclaireur*, se rendirent avec le commandant au lieu où, la veille, Farlhan avait procédé au campement du navire aérien. Ils y trouvèrent le mécanicien occupé à démonter et nettoyer les organes délicats de la machine.

Le corps du ballon avait été attaché par huit cordes fixées d'une part aux pattes d'oie[1] supérieures du filet de suspension, d'autre part à de solides pilots enfoncés dans le sol ; la nacelle restait chargée de briques, et de plus elle avait été amarrée à quelques piquets arasés près de son bordage ; les ailes des hélices étaient placées horizontalement, et se trouvaient ainsi suffisamment éloignées de terre pour que tout danger de choc fût écarté.

Maintenu de cette façon, l'aérostat pouvait défier un vent même violent, peu à craindre d'ailleurs, ce jour-là, le baromètre en faisait foi.

D'Ex laissa à Saubd et Farlhan le soin de visiter la machine et la nacelle, il se réserva pour lui-même l'inspection du ballon ; l'enveloppe ne paraissait pas avoir souffert de la chaleur de l'incendie, elle ne présentait à première vue aucun trou ni déchirure. Une visite plus détaillée fit cependant découvrir à d'Ex deux petits trous dus sans doute à des balles indigènes. Il ne s'inquiéta pas outre mesure de leur existence, car leur petitesse était extrême ; de plus un léger jeu s'était produit entre les deux enveloppes concentriques qui formaient le ballon ; les déchirures de l'une n'étaient plus exactement en regard de celles de l'autre, et les trous du ballon intérieur en baudruche, les plus

---

1 *Pattes d'oie d'un filet de ballon,* brins de ficelle en forme de patte d'oie qui terminent le filet d'un ballon.

dangereux au point de vue des fuites de gaz, se trouvaient aveuglés par des portions de soie du ballon extérieur restées intactes.

« Vous le voyez, dit d'Ex au commandant Roches, les trous produits par les balles dans l'enveloppe de notre ballon ont sur lui une influence peu redoutable. Ils pourraient rester sans réparations, et la navigation n'en souffrirait pas, car la disposition des deux enveloppes indépendantes assure leur obstruction et, je viens de le constater, ils ne donnent issue à aucun filet gazeux.

– Les réparerez-vous néanmoins ?

– Farlhan s'occupera de ce soin tout à l'heure et bouchera les orifices situés à la partie inférieure ; ce sont ceux qu'il peut atteindre le plus facilement et, d'ailleurs les seuls inquiétants.

– Les seuls inquiétants ? mais il me semble cependant que les trous situés à la partie supérieure, où la tension est la plus forte, doivent laisser échapper une plus grande quantité de gaz ?

– Il est vrai, répondit d'Ex qui s'attendait à cette objection, ils occasionnent une perte de gaz, mais si peu importante, qu'il est inutile de s'en préoccuper ; les trous placés à la partie inférieure sont plus nuisibles : quand le ballon est flasque, ils permettent à l'air d'entrer à l'intérieur de sa capacité, et si nous pouvons remplacer l'hydrogène perdu, nous ne possédons aucun moyen d'évacuer l'air mélangé à ce gaz dont il occupe en partie la place.

– Je comprends, répliqua le commandant ; vous voulez bien, jusqu'à un certain point, laisser boire le vin de votre bouteille, mais vous ne voulez pas le laisser additionner d'eau. »

Parmi les membres de la colonie européenne d'Ambéribé, au nombre d'une vingtaine, que le gouverneur présenta aux aéronautes, plusieurs désiraient profiter de la venue de l'*Éclaireur* pour rompre le blocus dans lequel ils étaient enfermés et sollicitèrent une place dans la nacelle.

D'Ex, en sa qualité de chef de l'expédition, eut à répondre à ces demandes, et, à son grand regret, il dut leur opposer un re-

fus formel, la mission dont était chargé l'*Éclaireur* ne lui permettant de prendre aucun passager.

Son refus parut affecter profondément une jeune veuve d'origine anglaise, Mme Linna, dont le mari avait été égorgé par les insurgés trois mois auparavant ; elle insista à plusieurs reprises auprès du capitaine et de l'ingénieur, leur demandant passage à leur bord pour rejoindre son frère, consul du Royaume-Uni, à Nossy-Bé, et aujourd'hui son seul parent ; mais vis-à-vis d'elle aussi bien que vis-à-vis des autres postulants, le devoir commandait aux aéronautes de rester inflexibles.

Le déjeuner qui suivit la visite faite à l'aérostat, et auquel le commandant avait convié plusieurs notabilités d'Ambéribé, fut empreint de la plus grande cordialité. Les aéronautes durent raconter les épisodes de leur départ et de leur traversée, et donner sur ces sujets intéressants de nombreux détails à leurs hôtes, insatiables de connaître les péripéties de leur navigation. Cependant, à la fin du repas, après que les passagers de l'*Éclaireur* eurent satisfait de leur mieux aux demandes nombreuses et répétées des colons, la conversation vint naturellement sur Ambéribé, sur les conditions de la colonisation et les espérances données par les établissements français de l'île.

« Le principal obstacle opposé au peuplement de Madagascar par les gens de notre race n'est-il pas, demanda Saubd, le caractère fiévreux de son climat et ce nom de *tombeau des Européens,* sous lequel l'île est connue ?

– Si une dénomination est peu justifiée, répondit le commandant, c'est bien celle-là ; vous pouvez en croire ma vieille expérience, résultat d'un séjour de dix années dans cette belle colonie. De mai à octobre, durant la saison sèche, la totalité de l'île est aussi salubre que la mère-patrie ; durant la saison humide, il est vrai, les rivages de la mer deviennent très dangereux pour les Européens et même pour les indigènes ; mais les fièvres sévissent seulement sur les côtes du versant oriental ; à dix lieues dans l'intérieur des terres on n'en retrouve pas trace.

– Ce que vous nous dites là, fit remarquer Gradnier, est bien connu de tous les habitants de l'île, mais malheureusement ne l'est pas assez en France, où l'on continue à regarder Mada-

gascar comme l'une de nos pires conquêtes coloniales au point de vue sanitaire.

« Je voudrais pouvoir montrer, à nos compatriotes incrédules, l'état prospère de nos établissements de l'intérieur, et la florissante santé dont jouissent les colons ; cela les convaincrait mieux que tous les raisonnements du monde.

– Ces Messieurs, répondit le commandant, – et il désignait Saubd et d'Ex, – ne sont pas, j'en suis persuadé, incrédules sur ce point ; néanmoins je leur proposerai de profiter de la fin de leur après-midi, après la sieste, pour visiter le fort et le village sakalave situé dans l'enceinte ; ils verront ce qu'est encore, malgré trois mois de siège, l'un des établissements les plus récents de notre colonie. »

Nulle proposition ne pouvait être plus agréable aux aéronautes, elle répondait à leurs désirs secrets, aussi rendez-vous fut-il pris pour quatre heures ce jour-là.

La visite du village sakalave, à laquelle les voyageurs consacrèrent la presque totalité du temps dont ils disposaient avant le dîner, fut particulièrement intéressante.

Le commandant leur fit remarquer l'esprit d'imitation des Malgaches ; beaucoup de leurs maisons sont construites à l'européenne, et contiennent des vêtements et des meubles semblables aux nôtres. Cette tendance s'étend à leurs livres et à leurs journaux, dont les caractères sont latins. Celles des habitations d'Ambéribé, – et c'étaient les plus nombreuses, – qui n'avaient pas le cachet européen, étaient pour la plupart des huttes en pisé et roseaux recouvertes des pétioles ou des feuilles de ravenala. Dans l'intérieur de ces demeures primitives, les aéronautes remarquèrent des panoplies de lances, de flèches et de sarbacanes, armes dont se servent encore les naturels non pourvus de fusils. Aux murs étaient accrochés des chapeaux et des vêtements de fabrication indigène en fibres de palmier raphia ou en cotonnade et soie aux couleurs éclatantes.

Un chef sakalave offrit à Gradnier, enchanté du cadeau, une charmante petite cassette en fer ouvragé et filigrané sortie de ses mains. À Madagascar, en effet, les gens de noblesse, ou-

vriers des plus habiles, peuvent travailler le fer sans déroger le moins du monde. Pendant la visite des aéronautes à ce gentilhomme forgeron, le géographe ne cessait de pousser des exclamations admiratives à la vue des œuvres du Malgache, et en vrai amateur appréciait les curiosités que contenait son habitation. L'annonce d'une cérémonie indigène des plus intéressantes put seule l'arracher à sa contemplation : un mariage sakalave allait se célébrer sur la place principale du village, et, alléché par la promesse de ce spectacle curieux, le savant se laissa entraîner hors de la demeure de l'artiste tatoué.

Placée au centre de la bourgade, la grande place d'Ambéribé n'était pas, comme celles de l'Europe, ornée d'arbres en alignements réguliers ; elle en possédait deux seulement, mais gigantesques ; ils s'élevaient aux extrémités de l'ovale presque parfait dont elle affectait la forme. L'un de ces arbres, une sorte de baobab, élégant et majestueux, géant à l'égal des plus grands de ses congénères africains, était, expliqua le commandant, un fétiche sacré, comme il était facile de le reconnaître aux enduits d'argile rouge plaqués sur son tronc, ainsi qu'aux chiffons et aux têtes d'animaux accrochés à ses branches, autant de témoignages de l'adoration des fidèles.

Le second de ces arbres ombrageait l'autre extrémité de la place ; c'était un de ces fameux ravenalas, arbre des voyageurs, appelé ainsi parce que les pluies laissent à l'aisselle de ses pétioles des gouttes suffisantes pour désaltérer. À d'autres points de vue encore, le ravenala est une véritable providence pour les indigènes, car il fournit à lui seul tous les éléments de la construction des huttes ; de son tronc on fait la charpente, ses pétioles et ses grosses nervures servent de poutrelles à l'habitation, et ses feuilles sont utilisées pour en recouvrir le toit.

Sous leur ombre et sous celle des tamariniers proches des demeures voisines se pressaient un grand nombre de Sakalaves, tous parents ou amis des mariés. Ornés de leurs vêtements et parures de fête, ils se divisaient en deux camps ; d'un côté se groupaient les tenants du fiancé, de l'autre ceux de la future épouse.

« Les fiancés, dit le commandant, ou plutôt les époux, car, suivant une pratique générale, les deux jeunes gens ont déjà vécu depuis plusieurs mois comme mari et femme, afin de voir si leur union définitive sera assortie ; les époux, dis-je, et leurs familles sont réunis ici pour assister aux épreuves par lesquelles doit passer le futur ; à la suite de ces épreuves il pourra revendiquer les titres d'homme et de guerrier que seul le mariage peut lui conférer définitivement.

« Les jeunes gens du village vont lutter avec lui au-dessous de l'arbre sacré, et de ces luttes il doit sortir vainqueur ; avec un peu de complaisance de la part de ses adversaires cela ne peut manquer d'advenir. »

Le futur apparut, il sortait de l'une des huttes voisines, et sa venue fut saluée par les acclamations parties du groupe de ses alliés. Il s'avançait lentement et fièrement, portant haut la tête et cambrant la poitrine. Arrivé au pied du baobab, il s'arrêta, et d'une voix forte défia à la lutte quiconque voudrait lui disputer sa fiancée. Suivant un cérémonial convenu, trois adolescents s'avancèrent pour répondre à son défi, et la série des luttes commença : en peu d'instants ses adversaires furent terrassés l'un après l'autre par le vigoureux jeune homme.

À la suite de cet exploit, les rangs des deux familles se mêlèrent, et les Sakalaves se saluèrent à leur manière, en se flairant le visage. Chacun vint ensuite féliciter l'heureux vainqueur impassible, debout, appuyé dans une pose théâtrale au trône de l'arbre sacré ; puis, précédées des magiciens faisant force bruit et exorcismes pour chasser les esprits malfaisants, les deux familles réunies, suivies de la foule, disparurent dans une rue voisine.

« Le fiancé, expliqua le commandant, va maintenant régler à la famille de sa fiancée la somme convenue pour l'achat de l'épouse. Ce soir il devra escalader la demeure et procéder à un simulacre d'enlèvement, puis les deux promis mangeront au même plat ; le fiancé trempera son doigt dans le sang d'un bœuf rouge fraîchement tué, et marquera tous les invités à la poitrine. Les époux seront alors unis pour toujours.

– Pour toujours, fit remarquer Gradnier, à moins qu'ils ne divorcent !

– Le divorce est en effet inscrit dans les lois sakalaves, mais est rarement pratiqué. Chez ce peuple, les unions sont très solides, et il n'est pas rare de voir l'un des époux se suicider à la mort de l'autre. »

Devisant ainsi, les aéronautes visitèrent successivement les fortifications du camp retranché et les détails de la citadelle. Dans l'intérieur de cette dernière était logée la presque totalité de la garnison d'Ambéribé, garnison dont le seul service, depuis plus de deux mois, consistait en tours de garde et en patrouilles exécutées sans sortir de la zone de feu de la forteresse.

« Oui, Messieurs, dit le commandant, nous faisons ici un vrai métier de paresseux ; ces maudits ne se décident pas à nous attaquer, et mon effectif, trop faible par rapport à l'étendue à défendre, ne me permet pas de constituer un détachement capable d'aborder, avec quelque espérance de la forcer, la formidable ligne de circonvallation qui nous étreint. Nous sommes ainsi séparés complètement du reste du monde, ne connaissant ni le nombre de nos ennemis, ni ce qu'ils machinent derrière leurs retranchements.

– Si cela peut vous être utile, proposa d'Ex, l'*Éclaireur* deviendra pour demain un ballon militaire, et ira explorer les lignes ennemies ; notre départ se trouvera, il est vrai, reculé d'un jour ; mais les services que vous rendra cette reconnaissance compenseront et au delà ce léger retard.

« Si vous croyez opportun de juger par vous-même la situation de vos ennemis, il vous suffira de partir avec nous ; en quelques heures l'expédition sera terminée, et d'ailleurs à la moindre alerte l'aérostat vous ramènerait à Ambéribé. »

Le commandant accepta avec joie l'offre d'exploration faite par d'Ex.

« Je n'osais vous demander ce service, » ajouta-t-il, et il fut convenu que le lendemain dès le matin, l'*Éclaireur* partirait en reconnaissance, emmenant à son bord le sergent Khernés et un des membres de la colonie, distingué amateur de photographie ;

le sous-officier dessinerait à main levée le plan des ouvrages hovas, pendant que le second passager, aidé des conseils d'Ex, quelque peu au courant de la manipulation des appareils photographiques en ballon, prendrait un certain nombre de clichés qui pourraient être très utiles pour préciser les croquis de Khernés.

Si la première partie de la proposition du capitaine fut agréée volontiers par le chef de bataillon Roches, il n'en fut pas de même de la seconde, et il rejeta complètement l'idée de prendre part lui-même à l'expédition. Sa position de gouverneur et de seul officier de la garnison lui interdisait, croyait-il, de quitter l'enceinte d'Ambéribé, même pour un temps très court, même à bord d'un appareil aussi sûr que l'*Éclaireur*.

Avant le dîner du soir, qui, suivant la coutume dans ces pays tropicaux, devait avoir lieu très tard, les intéressés purent être avertis à temps, et tous les préparatifs furent faits pour le départ du lendemain.

À neuf heures, le commandant réunissait à sa table les quatre aéronautes, le sergent Khernés et le photographe amateur annoncé. Au grand étonnement du capitaine et de ses compagnons, ce dernier, ou plutôt cette dernière, n'était autre que la jeune Anglaise si désireuse de partir avec l'aérostat.

Mme Linna pouvait avoir de vingt à vingt-deux ans ; d'une taille légèrement au-dessus de la moyenne, elle portait avec élégance et dignité son costume de veuve, dont le fond sombre faisait admirablement ressortir son teint mat de Londonienne.

Sans pouvoir être appelée une beauté, Mme Linna devait, avec ses cheveux châtains aux reflets d'or, ses grands yeux d'un gris bleu et sa petite bouche gracieuse, être rangée dans la catégorie, encore assez rare, des jolies femmes. Née d'un père écossais et d'une mère française, elle avait passé toute son enfance à Londres et avait quitté le climat brumeux d'Angleterre seulement quatre ans auparavant, après la mort de ses parents ; à cette époque elle avait rejoint, à Nossy-Bé, son frère aîné le consul.

Mariée depuis quelques semaines à un riche colon habitant aux portes d'Ambéribé, elle vit son mari égorgé sous ses yeux par un Hova fanatique, et n'avait dû la vie qu'à l'arrivée soudaine d'un secours envoyé du fort.

Après les présentations d'usage, la jeune femme se tourna vers d'Ex, et lui dit sur un ton timide qui faisait contraste avec le caractère ferme dont étaient empreintes ses paroles :

« Monsieur le capitaine, vous excuserez l'insistance avec laquelle, ce matin, je vous ai demandé passage dans la nacelle de votre magnifique aérostat ; vous excuserez aussi ma démarche d'aujourd'hui, elle a pour source mon désir d'être utile à notre excellent gouverneur en mettant à sa disposition mes faibles connaissances de photographe.

« Vous le savez, les femmes, aux colonies, sont obligées souvent d'oublier leur sexe et de se livrer à des travaux ordinairement réservés aux hommes ; cela leur donne quelque hardiesse, mais doit sembler bien étrange à des Européens et surtout à des Français. »

D'Ex avait quelque peu voyagé, aussi avait-il pu juger combien dans certains pays, et en particulier en Angleterre, les femmes ont de liberté, et comment elles sont accoutumées dès leur jeune âge à se tirer seules d'affaire en toutes circonstances. Il fut donc médiocrement étonné de la démarche de son interlocutrice et put lui répondre en toute sincérité qu'il n'y avait nullement lieu pour elle de s'excuser d'une façon d'agir tellement motivée par les circonstances présentes. Il lui exprima sa satisfaction de pouvoir lui offrir pour le lendemain une place à bord de la nacelle, où d'ailleurs cette place lui était doublement due, et à titre d'explorateur et à titre de photographe.

III

Quelques heures après le lever du soleil, une légère brise d'est commença à souffler avec une force à peine suffisante pour tendre le drapeau de l'*Éclaireur*. Vers dix heures le capitaine d'Ex donna le signal de l'embarquement et, faisant les honneurs de son bord, aida Mme Linna à entrer dans la nacelle. Farlhan y entra le dernier, porteur de l'appareil photographique de la jeune femme, et pénétra, afin de l'y déposer, dans la première tente, transformée en salon pour recevoir la visiteuse.

L'aérostat avait été débarrassé de son guide-rope, et un nombre de briques suffisant équilibrait sa force ascensionnelle. Sur les instances de Gradnier, jointes à celles du commandant Roches, ces briques furent remplacées au dernier moment par de petites bombes à fusées percutantes ; utilisés comme lest, ces projectiles permettraient, pensaient-ils, de bombarder le camp hova quand le navire aérien planerait au-dessus.

Tout ayant été déclaré en état, les dernières amarres furent coupées, et l'*Éclaireur* s'éleva dans l'espace avec une force ascensionnelle médiocre. Pendant toute la durée de cette montée, l'air contenu dans le ballonnet[1] fusa au dehors au fur et à mesure de la dilatation des gaz du ballon, et l'aérostat, luttant avec ses hélices contre l'entraînement de la légère brise d'est, se maintint au-dessus d'Ambéribé.

Saubd et Farlhan surveillaient la machine et le gouvernail ; à chaque instant des variations dans la vitesse ou la direction des divers courants traversés par le navire aérien forçaient à modifier leur action.

---

1 *Ballonnet à air :* poche intérieure, en étoffe, d'un ballon dirigeable, destinée à l'empêcher de se déformer et à permettre de commander la hauteur à laquelle on veut qu'il navigue ; le rôle du ballonnet est très analogue à celui de la vessie natatoire des poissons.

D'Ex observait le baromètre ; quand l'instrument marqua une altitude de 1 700 mètres, le capitaine ouvrit la manche du ballon et ferma celle du ballonnet. À partir de cet instant l'aérostat perdit du gaz au lieu de perdre de l'air ; sa force ascensionnelle et sa vitesse de montée allèrent en diminuant, et bientôt il s'arrêta à une altitude de 1 880 mètres au-dessus de la plaine. L'allure des hélices fut alors accrue progressivement, et, conduit par Saubd, le navire aérien commença son rôle de ballon militaire explorateur.

Placés, dès le commencement de l'ascension, à l'arrière de la nacelle, à l'abri du courant d'air produit par les hélices, le géographe et Mme Linna avaient vu la terre s'enfoncer au-dessous d'eux et le paysage s'élargir. Leurs regards avaient embrassé en premier lieu la ville d'Ambéribé, avec ses fortifications en terre et briques, vaste octogone aux arêtes régulières, tracé avec la netteté d'une figure de géométrie ; puis l'horizon s'était éloigné, la zone neutre était apparue : déserte elle s'étendait entre les deux lignes de retranchements ennemis ; enfin, encore plus haut, les travaux hovas avaient surgi à leur tour ; de forme irrégulière, ils enserraient la forteresse dans une enceinte continue d'un développement immense. Quand l'aérostat eut dépassé une altitude de 1 000 mètres, le sol se nivela ; seul le mont Tsitondroina, avec ses 500 mètres de hauteur, demeura comme une saillie appréciable. En même temps que, par un phénomène bien connu des aéronautes, l'horizon se relevait, la terre se creusait au-dessous de la nacelle, et prenait l'aspect d'une immense cuvette.

Pendant les premières minutes, Mme Linna était restée silencieuse admiratrice du magnifique spectacle, puis elle s'inquiéta de voir l'aérostat monter toujours, et demanda à son voisin à quelle hauteur s'arrêterait l'ascension verticale.

« Elle cessera quand nous serons à une altitude suffisante pour n'avoir rien à craindre des projectiles hovas, répondit Gradnier. Cela ne peut tarder, je crois, ajouta-t-il.

– Et à quelle hauteur serons-nous en sûreté, à votre estime ?

– Je suis bien novice aéronaute, Madame, pour pouvoir vous répondre avec précision sur ce point ; cependant je vais tâcher de me rappeler les chiffres donnés dernièrement à ce propos par le capitaine d'Ex, et vous voudrez bien m'excuser si je commets quelque erreur. Dès 600 mètres d'altitude, un aérostat craint peu les balles, surtout tirées avec des armes imparfaites comme le sont celles des Hovas ; au delà de 2 000 mètres il ne redoute plus rien, ni des balles, ni même des projectiles d'artillerie. Le temps étant clair, et une forte altitude ne devant pas gêner beaucoup les observations d'ensemble, notre capitaine ira sans doute par prudence jusqu'à une altitude voisine de 2 000 mètres ; l'*Éclaireur* pourra d'ailleurs redescendre au moment opportun pour observer les détails intéressants.

– Ce voyage est peut-être le premier que vous exécutiez en ballon, Monsieur ?... Comme vous devez être heureux de pouvoir terminer aussi facilement vos belles études sur Madagascar ! Vous faites ici sans effort et en quelques jours une ample moisson qui, pour être recueillie, vous eût coûté sans cela des semaines et peut-être des mois de fatigue.

– Oui, Madame, c'est un grand bonheur pour moi d'avoir pu prendre part à cette expédition. Je n'ai pas été sans quelque appréhension au moment de m'embarquer dans une aventure aussi nouvelle. Tout d'abord elle me paraissait hasardeuse, et son succès me semblait douteux ; à cette époque, il est vrai, je ne connaissais ni le capitaine d'Ex ni l'ingénieur Saubd ; depuis, mon opinion a changé, car je sais maintenant quels aéronautes consommés ils sont tous deux.

– Ainsi, aujourd'hui, vous ne regrettez pas votre détermination ?

– Loin de là, et, si je l'osais, je demanderais à d'Ex de me comprendre dans l'équipage de toutes les expéditions de ce genre qu'il tentera après celle-ci ; car, vous l'ignorez peut-être, notre capitaine et son ami l'ingénieur ont l'intention... Mais voici d'Ex, Madame, et mieux que moi il pourra vous exposer ses projets futurs. »

D'Ex, en effet, sortait de la tente par la porte arrière ; il salua Mme Linna, puis lui annonça que sous peu l'*Éclaireur* plane-

rait au-dessus du camp hova. Il venait, ajouta-t-il, se mettre aux ordres de la passagère pour lui faciliter la prise des vues photographiques demandées par le gouverneur.

« Vous n'avez pas été trop impressionnée, j'ose l'espérer, ajouta-t-il, en vous voyant ainsi quitter la terre, et actuellement du moins vous ne paraissez pas incommodée par ce mal des hauteurs, dont les effets d'ailleurs se font bien rarement ressentir en ballon.

– Je le crains, Monsieur, répondit Mme Linna, ma réponse va vous confirmer dans cette idée que je suis une virago ; mais, ma foi, tant pis ! je veux être franche et vous le dire sans détour ; jusqu'ici j'ai pensé à une seule chose : admirer sans réserve le splendide panorama dont votre bel *Éclaireur* me permet de jouir, aujourd'hui seulement, hélas ! »

D'Ex se défendit de son mieux, et pour la seconde fois, d'avoir sur son interlocutrice une opinion aussi peu flatteuse ; mais il évita d'insister sur l'expression de regret contenue dans ses dernières paroles, et s'empressa de détourner ses idées en lui donnant des indications sur les meilleures méthodes à employer pour obtenir de bonnes vues instantanées. Les quelques mots échangés sur ce sujet avec la jeune veuve lui montrèrent rapidement qu'elle connaissait dans la perfection l'art du photographe, et possédait une grande habitude de ces sortes de travaux ; aussi écourta-t-il beaucoup ses conseils, et se contenta-t-il le plus souvent de lui prêter l'aide matérielle de ses mains pour monter et placer son appareil en position convenable.

Ces causeries photographiques intéressaient peu Gradnier, d'autre part son tour de quart approchait ; au bout de quelques instants il alla remplacer Saubd dans la conduite du ballon, et s'assit à côté du sergent Khernés, s'intéressant aux notes et croquis du sous-officier, à la confection desquels le commandant Roches l'avait prié de collaborer.

Dès que Gradnier fut venu le remplacer, Saubd prit le chemin de l'arrière de la nacelle ; Mme Linna et le capitaine d'Ex y étaient toujours, exécutant vues sur vues du camp hova, audessus duquel planait l'aérostat.

« Voyez, mon cher Saubd, dit le capitaine aussitôt qu'il se fut aperçu de la présence de l'ingénieur, voyez à quoi nous conduisent les circonstances : il y a un mois je refusais d'emporter un appareil photographique à bord de l'*Éclaireur,* et malgré cela notre traversée de Madagascar ne se sera pas accomplie sans que je revienne à mes premières amours de lieutenant, à la photographie.

– Mais vous-même, monsieur l'ingénieur, reprit Mme Linna, ne pourriez-vous pas me donner un bon conseil ? vous n'êtes pas peut-être sans vous être occupé quelquefois de photographie ?

– Je m'en suis occupé bien peu, Madame, et il y a déjà longtemps ; d'ailleurs, si j'ai pris des vues... terrestres, je n'ai jamais exécuté de clichés en ballon. »

Quoi qu'en eût dit Saubd, il montra bientôt qu'il n'était pas complètement étranger à cet art connu de la jeune veuve, et même, emporté par le désir si naturel de plaire, il prit une part des plus actives à ses travaux. D'Ex, voyant sa présence désormais inutile, s'excusa sous prétexte d'aller s'occuper du déjeuner, soin qui incombait ordinairement à Farlhan.

Le déjeuner, auquel le mécanicien seul n'assista pas, retenu par la conduite de son moteur, fut un des plus gais que les aéronautes eussent encore fait. L'aérostat planait immobile au-dessus de la plaine, maintenu par ses hélices tournant à petite vitesse. À cette altitude de 2 000 mètres, le calme était absolu, et le silence de la nature eût été complet sans l'imperceptible bruissement produit par la légère brise soufflant dans les agrès. Les convives goûtaient en toute tranquillité le charme de cette situation étrange, qui réunissait à l'ombre d'un ballon des gens un an auparavant éloignés de plusieurs milliers de lieues, et ne s'attendant guère à se rencontrer dans une pareille aventure. Les nouveaux aéronautes, émerveillés par le spectacle dont ils venaient de jouir, et heureux de causer avec des compatriotes arrivant en droite ligne de la mère patrie ; d'Ex et Saubd ravis de la présence d'une femme instruite, capable de comprendre leurs esprits cultivés, et le géographe ne se sentant plus d'aise de voir son auditoire aérien augmenté d'une façon si inopinée ;

tous, en un mot, goûtaient en eux-mêmes une satisfaction dont ils ne cherchaient pas à analyser la cause, mais dont l'existence se faisait sentir par la bonne humeur qui présidait à ce frugal repas tiré des soutes de l'*Éclaireur*.

Après avoir laissé leurs causeries s'égarer sur mille sujets des plus divers, les convives s'entretinrent à nouveau de cet éternel sujet de leurs conversations : l'insurrection actuelle des Hovas. À ce propos, une discussion s'éleva entre Mme Linna et le géographe ; la première prétendait que cette insurrection était l'œuvre seule du gouvernement de Tananarive, et le second soutenait qu'elle provenait bel et bien du patriotisme des populations, irritées par le joug de l'étranger.

« Croyez-m'en, dit Gradnier, si l'insurrection, menée par la cour d'Émyrne, n'eût pas répondu aux secrets désirs des populations, le souverain hova, tout despote, tout *dieu visible* qu'il soit, n'eût pas réussi à entraîner ainsi, et d'un seul élan, les peuples répandus sur son immense territoire.

– Peut-être s'il eût été seul, sans aide, répondit la voyageuse, mais, sa fidèle noblesse l'aidant, tous deux réunis avaient assez de puissance pour soulever à leur suite les villes et les campagnes ; et la noblesse voulut certainement l'insurrection, du jour où la cour d'Émyrne lui ordonna de la vouloir ; n'est-elle pas liée par le *serment du veau* ?

– Le serment du veau ! exclama Saubd, quel est ce serment bizarre ?

– Le serment du veau... peut-être, répondit Gradnier en hésitant ; vous pouvez être dans le vrai ; et tout au moins, Madame, vous venez de le montrer, mes raisons de ce chef ne valent pas grand'chose, les Hovas sont gens si attachés à leurs serments..., du moins à ceux qu'ils font ainsi solennellement à leur souverain...

« Le serment du veau, mon cher Saubd, est une promesse de fidélité faite par la cour à tout nouveau souverain. Après la prestation du serment d'usage, un veau est amené et tué, puis chaque chevalier hova enfonce son épée dans les flancs de la victime encore chaude, et appelle à haute voix un sort semblable

à celui de l'animal sur tous ceux qui manqueraient à la foi jurée. Chez un peuple aussi superstitieux, ce serment, fait en grande pompe, a une incontestable autorité et demeure fort respecté. D'ailleurs la puissance souveraine, émanation de la puissance divine, est ici très obéie et entourée d'un grand nombre de marques de véritable idolâtrie : tout ce que touche le souverain devient sacré ; pour lui parler on emploie une langue spéciale ; lui seul a droit au parasol rouge, et les troupes en campagne se tournent chaque soir vers son palais et lui présentent les armes.

– N'oubliez-vous pas, dans cette énumération, de citer la fête du bain ? fit remarquer d'Ex. Durant cette cérémonie la reine prend un bain, puis l'eau, mise en bouteilles cachetées, est distribuée à la noblesse, à l'effet d'être bue par elle.

– Oh ! cette étrange et peu ragoûtante coutume n'est plus suivie, la fête païenne des bains tend même complètement à disparaître. À l'époque de l'année où on la célébrait autrefois en grande pompe, la cour se contente aujourd'hui de se réunir dans un banquet, où tout se passe le plus... proprement du monde. Mais si les nobles ont perdu la faculté de communier avec la souveraine de cette étrange façon, ils ont conservé certaines autres prérogatives, dont la plus curieuse est à mon avis celle de ne pouvoir être mis à mort de la main d'un bourreau. Quand un noble a été condamné à la peine capitale, il doit se tuer lui-même, soit en s'empoisonnant à l'issue d'un festin, soit en s'enlisant dans un marais, soit en se faisant brûler vif, soit encore en s'empalant volontairement avec une tige de fer, à lui gracieusement offerte par le souverain.

– Brrr ! fit Saubd, voilà des prérogatives dont je me passerais fort bien, si j'avais l'honneur d'être noble hova.

– Si Sa Majesté vous entendait parler de la sorte, nul doute, mon cher Saubd, qu'elle ne vous trouve pas assez noble pour faire de vous un honneur hova ! »

Ce jeu de mot du facétieux géographe termina la conversation à table ; chacun retourna à ses travaux précédents, et l'aérostat reprit sa marche circulaire d'exploration des lignes de l'investissement.

L'accroissement continuel de la chaleur solaire tombant d'un ciel absolument pur avait jusque-là fait croître d'une façon assez régulière la force ascensionnelle du ballon, et les bombes à fusée percutante n'avaient pas trouvé leur utilisation comme lest. Vers une heure et demie l'aérostat entra dans des couches d'air plus humides, et accusa un léger mouvement de descente ; Gradnier s'empressa de l'enrayer en envoyant trois bombes par-dessus bord. Ces projectiles, lancés d'une hauteur voisine de deux mille mètres, rencontrèrent dans leur chute des courants aériens de vitesses et de directions différentes ; au lieu de tomber, comme ils auraient dû le faire, dans la direction de marche de l'aérostat, ils s'en écartèrent à gauche, évitèrent la ligne de retranchements visée par le géographe, et leur éclatement se produisit loin de là, dans un champ absolument désert, où il ne causa aucun mal aux insurgés.

Ce résultat, rapporté à d'Ex et à Saubd, les étonna médiocrement. Le capitaine, qui s'était montré fort rebelle à l'emploi de ces projectiles, fit même à ce propos un petit discours touchant le ridicule des apôtres du bombardement par ballons ; ce speech guérit complètement Gradnier de ses velléités de jouer à l'artilleur.

Une heure après cet essai malheureux, que l'état de l'atmosphère ne donna pas lieu de renouveler, l'*Éclaireur* rentrait à Ambéribé. Il rapportait la nouvelle rassurante du peu d'animation des lignes ennemies, rien dans le camp hova ne pouvait faire présumer une attaque prochaine.

Aussitôt arrivé, d'Ex, accompagné du sergent Khernés, se rendit auprès du commandant Roches, pour lui faire part du résultat de l'exploration par voie aérienne ; pendant ce temps Saubd, Gradnier et Farlhan, aidés des soldats du fort, préparaient tout pour le départ, fixé au lendemain. Le guide-rope fut rattaché, les bombes débarquées et remplacées par des lingots de plomb achetés aux indigènes, et un léger appoint de gaz fut donné au ballon.

Le dîner du soir, comme le premier fait à Ambéribé par les voyageurs, réunit les principaux membres de la colonie. Quelques colons firent part aux aéronautes d'un bruit vague de

changement de temps prochain, ce bruit courait parmi les indigènes les plus réputés pour leurs prédictions des tempêtes ; il y avait lieu, disaient-ils, d'y ajouter foi, étant donnée la façon dont la plupart des prophéties de ce genre s'étaient jusqu'alors réalisées. Les colons conseillaient en conséquence unanimement aux aéronautes de retarder leur départ, et d'attendre la fin du mauvais temps pour continuer leur voyage. D'Ex leur répondit que, loin de faire reculer la date du départ, la certitude de la venue d'un trouble des airs la ferait au contraire avancer : le ballon, campé d'une façon sommaire et nullement à l'abri du vent, serait rapidement mis en pièces par les premiers coups d'une tempête ; survenant pendant la route, au contraire, le vent d'est, qui accompagne toutes les tempêtes cycloniques ou non soufflant sous les tropiques, aurait pour seul effet de pousser l'aérostat plus rapidement vers la côte occidentale de l'île, but actuel et définitif de son voyage.

« Comment exécuterez-vous votre atterrissage si le vent souffle avec violence ? demanda le commandant.

– Nous choisirons, répondit d'Ex, un repli de terrain où nous puissions être un peu à l'abri ; à l'aide du moteur nous ferons tête au vent, diminuant ainsi dans une notable proportion notre vitesse d'entraînement, et aussitôt que l'ancre aura fait prise nous ouvrirons complètement ballon et ballonnet au moyen de la double corde de déchirure dont ils sont munis ; en quelques secondes ils se videront, et ainsi notre atterrissage s'exécutera, je l'espère, sans trop de difficultés, et en tout cas sans accident de personnes.

– Mais votre aérostat sera secoué d'une façon extraordinaire pendant la tempête ; qu'arriverait-il si certains de ses organes se disloquaient, ou si l'enveloppe du ballon se déchirait ?

– Pareils accidents ne sont pas à craindre, répondit le capitaine ; l'*Éclaireur,* même guide-ropant, se déplace avec une vitesse sensiblement égale à celle de l'air ambiant, il cède sous l'effort, et suit tous les mouvements d'une colonne d'air dont la vitesse ne peut se modifier brusquement en raison de sa masse et de l'élasticité du milieu. Les seuls phénomènes dangereux pour l'aérostat sont les manifestations électriques et les

trombes. Il nous sera facile, au moment du besoin, d'éviter l'atteinte des unes et des autres, soit en usant du moteur pour nous en éloigner, soit en nous élevant au-dessus. Cette dernière manœuvre sera toujours possible ; car, de l'avis unanime des météorologistes et des observateurs, on retrouve un calme absolu des airs à moins de 3 000 mètres de hauteur, quelle que soit d'ailleurs la violence avec laquelle se déchaînent les éléments à la surface du sol.

– Vous n'aurez sans doute pas à recourir à cette dernière manœuvre dans votre traversée de notre île, dit le commandant, car la perturbation annoncée sera des plus anodines, ma vieille expérience me le fait croire. Les vraies tempêtes sont très rares à Madagascar, surtout dans cette saison ; les trombes y sont à peu près inconnues, et les orages ne franchissent guère les montagnes de l'est. Vous aurez bon vent, et cela n'est pas fait pour vous être désagréable.

– Depuis dix ans l'histoire de Madagascar n'a enregistré, je crois, qu'un seul violent cyclone ? interrogea Saubd.

– Oui, un seul, répondit Gradnier, celui de 1888, qui jeta onze navires à la côte de Tamatave. »

IV

Les arguments de d'Ex et la statistique rassurante de Gradnier n'avaient pas laissé les colons d'Ambéribé sans inquiétude au sujet de l'issue du voyage. Pendant la nuit le baromètre avait continué sa marche vers le mauvais temps ; aussi, bien que le départ dût avoir lieu de très bonne heure, vinrent-ils le lendemain apporter en grand nombre leurs souhaits de bon voyage à l'équipage de l'*Éclaireur*.

Le 3 juin, un peu avant quatre heures du matin, l'*Éclaireur* quittait la ville hospitalière salué par les vivats de ses habitants, et emportant avec lui un ballot de leurs lettres. Soulevant cinq cents mètres de son guide-rope, et poussé par un faible souffle venu de l'Orient, l'aérostat prit bientôt franchement sa route vers l'ouest.

Désireux de traverser le plus rapidement possible le camp hova, et d'être hors de vue avant les premières lueurs du jour, d'Ex et Saubd mirent le moteur en marche, et le cap du navire aérien fut orienté vers l'occident. La vitesse de l'aérostat, à peine supérieure au début à cinq kilomètres à l'heure, atteignit sept lieues sous la poussée de ses hélices, dont l'action s'ajoutait à celle de la brise.

« Tiens ! fit Gradnier, jusque-là penché par-dessus le bordage de la nacelle, et cherchant à percer la nuit pour apercevoir la terre, pourquoi donc avez-vous mis les hélices en marche ; le vent n'est-il pas favorable ?

– Il n'est pas favorable en ce sens qu'il ne nous entraîne pas assez vite, répondit d'Ex ; notre intérêt n'est-il pas de nous éloigner le plus rapidement possible du camp des insurgés ?

– D'accord, mais à toujours faire marcher le moteur, à continuellement regonfler le ballon, n'aurez-vous pas bientôt épuisé tout votre approvisionnement d'hydrogène ?

– N'ayez aucune crainte à ce sujet, mon cher géographe, nous avons encore assez de gaz en réserve pour pouvoir marcher à six mètres pendant au moins quarante heures, et si le vent ne fraîchit pas, nous utiliserons les hélices jusqu'à ce que nous ayons atteint la côte ouest. Un trouble atmosphérique est à craindre, et il nous faut arriver avant lui à l'un de nos établissements du canal de Moçambique.

– Et à quelle vitesse marchons-nous en ce moment ?

– Notre vitesse totale peut être estimée à une vingtaine de kilomètres à l'heure. Il est difficile de l'apprécier exactement par cette nuit noire ; mais je puis vous dire que nos hélices nous entraînent à raison de quatre mètres à la seconde. »

Comme d'Ex prononçait ces derniers mots, il fut interrompu par un cri venant de l'arrière ; ce cri, à n'en pas douter, avait été poussé par l'ingénieur. Inquiets, les deux interlocuteurs et Farlhan, abandonnant sa machine, se précipitèrent aussitôt vers la tente, dont Gradnier écarta vivement les rideaux ; mais avant qu'ils eussent traversé le salon, dont l'intérieur commençait à s'éclairer des premières lueurs du jour, la voix de Saubd se fit entendre dans la seconde chambre, et ses compagnons s'arrêtèrent profondément intrigués par l'audition de ces mots sortis de la bouche de l'ingénieur :

« Accordez-moi mon pardon, Madame, de l'exclamation involontaire qui vient de m'échapper..., je m'attendais si peu à l'honneur de vous rencontrer ici...

– Vous êtes tout pardonné, Monsieur, » répondit une voix fraîche facile à reconnaître : n'avait-elle pas charmé les aéronautes pendant tout l'après-midi de la veille ?

« À moi plutôt il appartient de m'excuser, auprès de vous et de vos compagnons, d'avoir par une petite supercherie imposé ici ma présence. »

Mme Linna, c'était bien elle, avait en effet profité de l'obscurité qui régnait au moment du départ de l'aérostat pour se glisser à bord de la nacelle ; elle s'était cachée sous la tente, dans laquelle, le premier depuis la veille, Saubd venait d'entrer.

La jeune femme, tout émue de son audace, n'était pas sans inquiétude sur la réception qu'allaient lui faire les aéronautes : deux jours avant ceux-ci ne lui avaient-ils pas catégoriquement exprimé leurs regrets de ne pouvoir satisfaire à son désir de partir avec eux ? Elle fut bien vite rassurée, car elle n'essuya aucun des reproches auxquels elle était en droit de s'attendre, et fut reçue au contraire avec les marques d'une satisfaction non feinte. La jeune veuve, en effet, dans son court séjour de la veille à bord de l'*Éclaireur*, avait su se concilier par son charme toute la sympathie des voyageurs. Les quatre amis ressentirent à la vue de leur nouveau compagnon de voyage un contentement qui ne leur permit ni de songer aux embarras qu'occasionnerait a bord la présence d'une femme, ni de se vexer de la façon dont ils avaient été joués par elle.

Pendant que Gradnier surveillait le guide-rope et la carte, et que Farlhan retournait a sa machine, d'Ex et Saubd s'occupèrent d'aménager le salon de la tente pour en faire une cabine spéciale destinée à la voyageuse imprévue ; un passage fut ménagé permettant d'accéder dans le dortoir des aéronautes, et des toiles tendues au travers du salon le coupèrent en deux ; la table fut enlevée et remplacée par un lit organisé au moyen de deux des huit matelas Galiber, qui, superposés deux à deux, formaient les couchettes des aéronautes. Dans la chambrette ainsi créée fut mis le léger bagage que Mme Linna avait eu la précaution d'apporter, et l'Anglaise se trouva chez elle.

Confuse de ces attentions, elle ne savait comment remercier ses nouveaux compagnons, et bien que fatiguée et énervée par sa nuit de veille et de contrainte morale, elle ne voulut pas les quitter immédiatement. Elle s'assit à côté d'eux près de la machine, et leur fit connaître les raisons qui l'avaient amenée à agir avec un courage étonnant chez une aussi jeune femme. Restée orpheline à l'âge de seize ans, et recueillie par son frère, consul à Nossy-Bé, elle s'était, quatre ans plus tard, laissé marier au riche colon Linna. Moins de deux mois après Madagascar était en insurrection, et la mort la séparait de son époux. Depuis, à l'abri derrière les murs d'Ambéribé, elle s'était vue en butte à la jalousie des femmes de colons et aux poursuites intéressées de quelques-uns de ces aventuriers coureurs de dot, dont il est un

grand nombre partout. Dans les derniers jours qui précédèrent l'arrivée de l'*Éclaireur*, la vie devint intenable pour la jeune veuve, sans parent, sans ami.

Telle était la situation pénible dans laquelle se trouvait Mme Linna, forcée de vivre en rapports journaliers avec ceux qu'elle considérait à juste titre comme ses pires ennemis, quand arriva l'*Éclaireur*. Elle salua la venue de l'aérostat comme d'autres eussent salué celle d'un Messie, et caressa l'espérance qu'en partant à son bord elle pourrait enfin fuir cet enfer. Après le refus du capitaine, elle se trouva dans l'alternative d'épouser un de ses poursuivants ou de se cacher à bord de l'*Éclaireur* au moment de son départ. Entre ces deux moyens extrêmes elle n'hésita pas, et quoi qu'il lui en coûtât d'accomplir une action aussi audacieuse, son parti fut pris d'échapper coûte que coûte aux obsessions dont elle était l'objet.

Le récit de la jeune veuve, fait simplement, laissait cependant deviner toutes les tortures morales endurées par elle ; il impressionna fortement les quatre amis, et tous, d'une commune voix, la félicitèrent de la détermination qu'elle avait prise. Gradnier alla plus loin : s'il eût connu son histoire, dit-il, il l'eût aidée lui-même à se cacher à bord de l'aérostat.

« Cela n'eût pas été nécessaire, s'empressa d'ajouter d'Ex, sachant combien étaient puissants vos motifs, aucun homme de cœur n'eût pu vous refuser une place à bord de l'*Éclaireur*. »

Durant la narration si touchante de Mme Linna, le soleil avait surgi tout entier au-dessus de l'horizon de l'est, et la plaine placée au-dessous de l'aérostat était apparue dans tous ses détails. Le guide-rope venait enfin de quitter la forêt épaisse, sur le sommet des arbres de laquelle il avait traîné depuis sa sortie du camp hova, et il glissait maintenant sur le sol rocailleux et inculte de la vallée du Mandjaray. Une forte brise du sud, née avec les premiers rayons du jour, le poussait vers le nord.

Vers six heures le Mandjaray était franchi. Sans les hélices, qui entraînaient le navire aérien vers l'ouest, les aéronautes eussent encore eu pendant longtemps ce fleuve en vue ; grâce à elles, une demi-heure après sa traversée, ses eaux se perdaient à

l'horizon dans ces brumes rendues laiteuses par le jeu des rayons obliques de l'astre du jour.

Cette vallée du Mandjaray, véritable désert de pierres, portait pour toute végétation des arbrisseaux rabougris et des palmiers nains. La plaine semblait absolument plate, de l'altitude à laquelle se trouvait le ballon, de loin en loin seulement elle se bossuait de monticules arides. Au sommet d'un certain nombre d'entre eux, s'élevaient des entassements circulaires de grosses pierres, dont l'arrangement symétrique dénotait le travail de l'homme.

« Ces cirques de roches, expliqua le géographe, sont autant de tombeaux sacrés pour les naturels. Ils ont été élevés par les Va-Zimba, aborigènes de ces contrées, considérés par les Sakalaves comme les anciens maîtres du sol, et à ce titre autorisés pendant leurs voyages à s'approvisionner dans les champs dans être tenus à aucune redevance. Ces tombeaux sont entourés de la vénération des Malgaches ; ils s'en approchent en tremblant, et parfois même y font des sacrifices pour conjurer les esprits qu'ils croient voir tourbillonner autour de ces lieux néfastes.

– Je ne connaissais pas l'existence de cette peuplade, dit Mme Linna, et croyais que tous les habitants actuels de l'île étaient des fils d'émigrés.

– Tel est du moins l'avis général des savants européens ; ils se trouvent à propos des Va-Zimba en désaccord avec les croyances des indigènes.

« Les Hovas sont, à n'en pas douter, de race malaise. Les Antaimousses, qui habitent le sud de Madagascar, sont des Indous ; mais, chose remarquable, tous ces peuples parlent le même idiome, sans doute celui des premiers habitants de l'île.

« Les caractères des représentants de ces diverses familles sont très tranchés : les Sakalaves sont doux, exaltés et faciles à se laisser abattre par l'adversité ; les Hovas, qui forment les deux tiers de la population actuelle de Madagascar, sont hypocrites, avides, cruels, ivrognes, et d'une immoralité qui aime à s'étaler au grand jour.

– Sur quoi se fondent les savants d'Europe pour affirmer que les premiers habitants de l'île furent des émigrants ? demanda d'Ex.

– La principale preuve de la vérité de leur assertion est tirée de l'absence complète d'instruments de pierre à la surface de Madagascar ; cela laisse supposer une demi-civilisation de la part de ses anciens habitants. Les émigrants, poussés par les alizés, comme le furent en 1885 les scories du volcan de Krakatau, s'établirent dès l'origine sur les hauts plateaux, afin d'échapper immédiatement aux miasmes paludéens des côtes, mortels pour eux, comme ils le sont aujourd'hui pour les Européens.

« Les différentes races de l'île ont conservé chacune leur caractère primitif : sur la côte occidentale on trouve le type nègre, à la peau d'un brun foncé, à la figure aplatie, aux cheveux crépus ; dans le centre on rencontre le type malais, à la peau cuivrée, à la chevelure lisse et aux dents blanches. Au nord-ouest et au sud règne le type arabe blanc.

« Si les Hovas sont devenus les maîtres de l'île, c'est moins par l'habileté de leur politique que par la fécondité prodigieuse de leurs femmes ; en quelques siècles la puissance de reproduction des représentants de cette race a fait d'une petite tribu le peuple le plus important de l'île. Les Sakalaves, par la faute des Français, leurs alliés, ont perdu leur ancienne suprématie ; abandonnés de leurs protecteurs, ils virent les Hovas s'emparer des points stratégiques de leur territoire, et leur asservissement s'ensuivit.

« Outre ces deux grandes peuplades, une foule de tribus d'origines diverses habitent l'île. La plus curieuse est, sans contredit, celle des Behosi ; au dire des voyageurs, ces Behosi seraient d'un type intermédiaire entre l'homme et le singe ; vivant comme ces derniers dans les arbres, et sautant de branche en branche, ils se nourriraient de fruits, de racines et de lémuriens pris au piège et engraissés.

– Avez-vous rencontré de ces êtres étranges pendant vos voyages à travers Madagascar ? demanda la passagère,

– Non, Madame, répondit Gradnier ; sans doute je n'ai pas traversé les contrées où ils habitent, ou bien je n'ai pas avec assez de persistance regardé la cime des arbres ; toujours est-il que je n'en ai point vu, et...

– Et, homme incrédule ! ajouta Saubd, ne les ayant point vus, vous n'y croyez pas ?

– Il vous est permis de le supposer... Mais qu'arrive-t-il ? les hélices ne tournent plus !

– Tranquillisez-vous, mon cher Gradnier, répondit d'Ex, il ne se passe rien d'anormal. Le vent souffle maintenant plein est et avec assez de force, aussi viens-je de prescrire à Farlhan d'arrêter les hélices. Le combustible est encore loin de nous faire défaut ; mais, à marcher longtemps, notre machine, comme toutes les machines trop légères pour leur force, s'échauffe beaucoup, et quelques moments de repos lui feront du bien. »

L'aérostat venait de sortir de la vallée du Mandjaray en franchissant une chaîne de fortes collines ; sur le versant opposé il retrouvait le souffle du vent d'est dévié momentanément de sa route par la nature spéciale de la vallée fluviale.

Le pays avait changé brusquement de physionomie ; ce n'était pas encore une contrée fertile, mais il était loin de présenter l'aspect désolé de la région précédente. Quelques bouquets de bois égayaient çà et là la plaine, recouverte d'une certaine végétation ; des villages pauvres et clairsemés apparaissaient de loin en loin entourés de palmiers et de jardins ; mais, chose qui étonnait au plus haut point les aéronautes, aucun indigène ne se montrait, et tous les hameaux semblaient absolument déserts, bien qu'aucun d'entre eux ne portât la trace du passage de l'ennemi.

Jusqu'à midi, cette contrée, dépendant du territoire des Sakalaves-Antimilanja, devait s'étendre ainsi monotonément toujours la même devant les yeux des voyageurs ; elle était parcourue rapidement sous la poussée d'une brise d'est assez forte.

À dix heures les aéronautes déjeunèrent.

Quelques minutes après la fin du repas et comme, appuyés au bordage de la nacelle, ils regardaient fuir le sol à moins de 300 mètres au-dessous d'eux, tout d'un coup l'aérostat, dont le guide-rope finissait de sortir d'un important fourré de petits arbres, reçut une violente secousse. Peu après les voyageurs aperçurent une demi-douzaine de guerriers hovas cramponnés au câble et entraînés par lui à l'allure rapide de plus de cinq lieues à l'heure. Malgré tous leurs efforts ces malheureux ne purent soutenir longtemps une pareille vitesse, et force leur fut d'abandonner le guide-rope. Subitement lâché, il fit ressort, et envoya rouler par terre, à moitié assommés, la presque totalité de ses parasites momentanés ; l'un des indigènes, seul, sans doute le chef de la bande, qui se tenait à une certaine distance sur le côté, échappa à l'atteinte du gigantesque serpent d'acier et resta debout.

À la vue de ses compagnons gisant à terre, le guerrier poussa un cri de fureur, il épaula l'arme qu'il tenait à la main et fit feu. Au grand étonnement des aéronautes le départ du coup ne produisit aucune fumée. Ils n'eurent pas le temps de se communiquer leurs impressions à ce sujet, car, aussitôt le coup de feu parti, ils entendirent près d'eux siffler la balle, et un craquement caractéristique se produisit à l'avant de la nacelle, prouvant que le projectile venait de pénétrer dans un organe métallique. Saubd se précipita vers l'arbre des hélices, et s'écria :

« L'arbre est faussé,... et par une balle française ! »

Ce disant l'ingénieur montrait à ses compagnons stupéfaits une balle complètement tordue par sa rencontre avec l'arbre d'aluminium, mais qu'à sa forme générale et à son enveloppe de métal blanc chacun reconnut aussitôt pour une balle de fusil Lebel.

Pas n'est besoin de dire les tristes réflexions que fit faire aux quatre amis la découverte de ce projectile : ne montrait-il pas que les indigènes avaient dû remporter un succès sur quelque détachement français ?

La tristesse des aéronautes fut encore augmentée par le rapport de Saubd touchant les ravages causés par le projectile : les deux arbres concentriques des hélices étaient percés, leurs

blessures en saillies se coïncidaient, et l'appareil transmetteur était mis par ce fait hors d'état de tourner. Une réparation assez longue et délicate serait nécessaire pour permettre au moteur de remplir à nouveau son office ; mais avec les moyens du bord on devait considérer comme impossible de remédier complètement à l'affaiblissement causé par la perforation que les arbres venaient de subir.

Dans la crainte d'une nouvelle attaque, il fut convenu qu'on naviguerait dorénavant à grande hauteur, et bientôt, par un jeu convenable du lest, l'aérostat se trouva planer à plus de 800 mètres au-dessus du sol.

À cette altitude le vent soufflait avec une grande force, mais par bonheur venait toujours de l'est, et l'*Éclaireur* continua sa course à une allure de douze lieues à l'heure.

La violence du vent, qui augmentait d'instant en instant, et la longueur de la réparation nécessitée par l'arbre des hélices, n'étaient pas sans inquiéter d'Ex ; aussi, après en avoir conféré quelques instants avec l'ingénieur, résolut-il de mettre au courant de la situation ses compagnons tous présents, à l'exception de Mme Linna, qui venait de se retirer dans sa cabine pour y prendre quelque repos. Il désirait, en effet, avoir leur avis, et ne pas assumer seul la responsabilité des manœuvres qu'il croyait bon de faire ; il réunit donc autour de lui les aéronautes, et leur parla en ces termes :

« Mes chers amis, notre position, sans être désespérée, est, je ne le vous cacherai pas, fort grave : le vent, bien qu'assez fort, ne rend pas actuellement un atterrissage impossible, même sans le secours de nos hélices, dont l'aide nous fait défaut ; mais notre vitesse s'accroît sans cesse, et à mon estime, dans moins d'une heure toute tentative de débarquement deviendra périlleuse ; de plus le strom-glass[1] indique une tempête prochaine ; si nous n'atterrissons pas d'ici peu, nous ne pourrons sans doute le faire plus tard qu'avec de grandes difficultés. D'un autre côté, un atterrissage à plus de cent kilomètres de nos établissements

---

1 *Strom-glass,* instrument indicateur des tempêtes.

les plus proches, et dans un pays infesté par les bandes hovas, présente de graves inconvénients ; quatre ou cinq fusils n'ont jamais été capables de résister à une troupe un peu nombreuse, et si nous prenons terre maintenant, nous serons bientôt faits prisonniers ou plutôt égorgés par nos ennemis. Dans ces conditions quel est votre avis ? Devons-nous débarquer immédiatement ou devons-nous attendre les circonstances et tenter un atterrissage sur la côte, peut-être loin de tout établissement français ?

– Mais, fit observer Saubd, il est une autre solution dont vous me parliez tout à l'heure ; le canal de Moçambique n'est pas bien large, ne pourrions-nous...

– Oh ! c'est là, mon cher Saubd, une solution *in extremis* à laquelle, je l'espère, il n'y aura pas lieu d'avoir recours. »

Malgré la précaution que d'Ex avait prise d'interrompre à temps l'ingénieur, ses deux autres compagnons comprirent l'audacieuse idée du commandant de l'*Éclaireur* : utiliser la force du vent pour traverser le canal de Moçambique, large au plus de cinq cents kilomètres, et aller atterrir sur la côte d'Afrique ; aussi la pensée d'un dernier recours possible à cette solution les confirma-t-il dans l'opinion qu'ils s'étaient formée aux premiers mots du capitaine, et d'un commun accord il fut décidé qu'il n'y avait pas lieu d'atterrir immédiatement, mais bien d'attendre et de s'inspirer des circonstances.

Saubd et Farlhan se mirent sans plus tarder à démonter la portion des fusées atteinte par la balle, et pendant ce temps le guide-rope courait avec rapidité sur le sommet des premiers arbres de la grande bande de forêts, parallèle à la côte, qui coupe en deux le pays des Antimaraha.

Le mécanicien commençait à peine à réparer les blessures de la fusée intérieure quand il fut interrompu dans son travail par ce cri, terrible dans les circonstances où se trouvaient les astronautes :

« Le cyclone ! »

Ce cri, c'était Gradnier qui l'avait poussé, et son instinct de météorologiste ne pouvait le tromper.

V

À l'horizon de l'est une large teinte sombre envahissait le ciel, tandis que la terre semblait noyée dans une bruine épaisse causée par les tourbillons de poussière que soulevait le vent ; la tache sombre grandit bientôt, couvrant le quart de la voûte céleste, puis une masse compacte de nuages noirs apparut et découpa ses contours arrondis sur le bleu verdâtre, revêtant l'aspect d'une immense salissure d'encre aux bords nettement délimités. À leur tour les nuées sombres envahirent l'espace d'une marche de plus en plus rapide, et gagnèrent le soleil, qui s'éteignit tout à coup.

Cependant le vent était presque complètement tombé, et le guide-rope se traînait péniblement sur la forêt aux arbres géants maintenant immobiles ; la nature semblait reprendre haleine pour mieux se préparer à la lutte contre le cataclysme dont elle était menacée. Le ciel, qui depuis la disparition de l'astre du jour avait pris une teinte verte, passa bientôt au gris cendré, pendant que l'horizon de l'ouest restait encore pur comme par les beaux jours.

Un bruissement lointain et à peine perceptible se fit entendre, troublant le silence absolu, puis il grandit, d'abord sourd et confus, ensuite plus net et violent, enfin strident et continu ; les limites orientales de la forêt commencèrent à s'agiter avec force, les bruits de la terre se mêlèrent à ceux de l'espace, et les aéronautes purent apercevoir les arbres éloignés courbés par la tempête.

« Tenez-vous bien, mes amis ! » cria d'Ex, et au même instant le cyclone atteignait l'*Éclaireur*, qui se courba sous l'effort. La nacelle s'inclina sous un angle inquiétant, tandis que les agrès sifflaient dans le vent ; l'aérostat reçut une secousse formidable de son guide-rope ; tout craqua à bord et, sous la puissance du vent qui le surprenait tout à coup, le navire aérien, retenu par l'inertie de son câble à la traîne, descendit, parut tomber vers le sol. Cette sensation de chute fut de courte durée ;

semblable à un gigantesque pendule, le ballon oscilla plusieurs fois d'une façon de plus en plus lente ; puis, ayant pris la vitesse de l'air qui l'entourait, il redevint immobile, dérivant vers l'ouest avec une vitesse effrayante, sensible seulement par les secousses que lui imprimait son guide-rope. Sans l'existence de ce câble, bondissant d'arbres en arbres, les aéronautes, plongés dans un courant qui les entraînait avec une vitesse égale à la sienne, eussent pu se croire immobiles.

« Nous dérivons à plus de quatre-vingts kilomètres à l'heure, dit le capitaine, et dans cinquante minutes nous aurons atteint la côte.

– Qu'arrive-t-il ? s'écria Mme Linna, qui apparut soudain à la porte de la tente, tirée de son sommeil par les secousses du ballon et les mugissements de l'ouragan.

– Rassurez-vous, répondit Saubd, cherchant à lui répondre d'une voix calme. Voici le cyclone prédit, il nous pousse plus vite vers le terme de notre voyage ; il n'y a rien à craindre ; vous le voyez, nous sommes immobiles au milieu de la tempête. »

Cependant la situation des aéronautes était très critique : comment pourraient-ils atterrir par un vent pareil ? ne manqueraient-ils pas la côte ? ne seraient-ils pas jetés en mer ? Autant de questions qui venaient à l'esprit de chacun et qu'aucun n'osait poser à ses compagnons.

« Si nous avions encore notre moteur, dit d'Ex, nous pourrions, en marchant vent debout, diminuer dans une large proportion notre vitesse de translation et atterrir dans des conditions acceptables, surtout si nous rencontrions une vallée encaissée, dans laquelle la violence du vent fût un peu brisée. Sans notre moteur l'atterrissage sera très difficile à exécuter, et il faut nous y préparer dès maintenant, car dans peu d'instants nous aurons atteint la côte.

– Cette vitesse de vent se conservera-t-elle encore pendant un long temps ? demanda la passagère à Gradnier.

– Oui, Madame, répondit-il ; nous sommes dans un cyclone bien caractérisé, et notre allure actuelle se maintiendra plusieurs heures.

– Assez alors pour nous permettre de traverser le canal de Moçambique, qui n'a guère plus de cinq cents kilomètres de largeur sous cette latitude, remarqua Saubd comme en aparté.

– Fusse le Ciel que nous n'en soyons pas réduits à cette extrémité, » répondit d'Ex, qui regrettait d'avoir parlé de cette traversée, en songeant à sa responsabilité de chef d'expédition et à la nouvelle précieuse existence qui s'était confiée à lui.

Les aéronautes préparèrent tout pour l'atterrissage ; les cordes de déchirure du ballon furent placées à portée de la main, et d'Ex s'assura qu'elles jouaient bien dans leurs palans ; la grosse ancre fut disposée de façon à pouvoir être larguée rapidement, et mille kilos de lest furent entassés, prêts à être jetés, dans le cas où, au dernier moment, l'atterrissage serait reconnu impossible ; puis le capitaine ouvrit la soupape modérable et l'aérostat commença à se rapprocher lentement du sol.

Malgré la demi-obscurité dans laquelle était plongée la nature depuis l'occultation du soleil par les nuages, la terre apparaissait nettement, fuyant avec une grande rapidité ; les masses sombres qui couvraient le ciel restaient à l'état de menace sans se résoudre en pluie, et jusqu'alors la seule manifestation du cyclone se bornait à un déplacement d'air de grande violence.

Vers trois heures et demie l'aérostat sortit de la forêt et approcha d'une grande dépression du sol, sorte de longue vallée encaissée courant du nord au sud. Entre ses berges l'action du vent d'est serait très amoindrie ; à ce moment la côte ne devait pas être éloignée de plus d'une dizaine de kilomètres. Aussi, d'un commun accord, les aéronautes résolurent-ils d'effectuer leur atterrissage dans cette dépression.

La nacelle ne se trouvant pas à plus de deux cents mètres du sol, d'Ex se préparait à déclencher la soupape pour accélérer la descente et permettre à l'aérostat de ne pas dépasser la vallée, quand Gradnier, qui observait avec soin le pays, s'écria :

« Attendez, je crois voir des cavaliers. »

Saubd, Farlhan et la voyageuse suivirent le geste du géographe, et tous trois aperçurent en effet une bande d'une centaine de cavaliers lancés au galop sur les traces du ballon.

« Diable ! fit Farlhan, voilà qui va augmenter singulièrement les dangers de l'atterrissage. »

Au même instant, comme pour confirmer ce dire, les cavaliers, sans arrêter leur course échevelée, firent contre l'aérostat une décharge générale de leurs armes ; quelques balles sifflèrent aux oreilles des voyageurs, heureusement sans atteindre personne.

Les aéronautes étaient à peine remis de cette alerte, et grâce à la vitesse considérable du navire aérien, les silhouettes de leurs ennemis commençaient à s'effacer dans l'éloignement, quand une seconde décharge d'armes à feu salua l'*Éclaireur*. Elle partait d'un village placé sur sa route. Le guide-rope le franchit, brisant deux huttes dans sa course vertigineuse.

Cette seconde décharge, bien qu'ayant été suivie du même succès négatif que la première, montra à d'Ex que chercher à atterrir dans l'île inhospitalière était se vouer à une mort certaine ou à un esclavage pire que la mort. Il prit rapidement son parti et se précipita sur le lest en criant :

« Tout le lest dehors, voici la mer. »

En quelques instants les mille kilos de plomb furent précipités, et l'*Éclaireur*, délesté de ce poids considérable, s'éleva rapidement, soulevant la totalité de son guide-rope. Il était temps : au moment où le dernier lingot de plomb était jeté, la partie extrême du câble fouettait les eaux du canal de Moçambique.

Continuant son ascension, le navire aérien entra dans les nuées épaisses suspendues à 1 200 mètres de hauteur, et Saubd, saluant du geste cette terre malpolie qu'il ne comptait plus revoir, lui cria : « Adieu ! » tandis qu'elle disparaissait à travers les vapeurs.

D'Ex, pour utiliser le mieux possible l'excédent de forée ascensionnelle, laissa tout d'abord la manche du ballon fermée et celle du ballonnet ouverte ; mais aussitôt que la nacelle eut dominé les nuages, il ouvrit au contraire en grand la première et ferma l'autre ; une centaine de mètres plus haut l'*Éclaireur* arrêta son mouvement d'ascension. Farlhan consulta le baro-

mètre, il indiquait une altitude de 1 750 mètres au-dessus du niveau des océans ; il était quatre heures du soir.

Au-dessous des aéronautes s'étendait la mer de nuages ; du sol elle semblait noire, de la nacelle elle était blanche, d'un blanc éblouissant. À perte de vue, dans toutes les directions s'entassaient des masses cotonneuses dont l'œil pouvait à peine soutenir l'éclat ; elles paraissaient immobiles, mais avec un peu d'attention on pouvait suivre les lents changements de forme qui les affectaient continuellement.

Sous l'action des rayons solaires dont plus rien ne le protégeait alors, le gaz contenu dans le ballon se dilatait sans cesse ; il sortait à flots par la manche d'appendice largement ouverte, et répandait dans l'air immobile cette odeur caractéristique de l'hydrogène impur.

« Marchons-nous ? interrogea Gradnier, trompé par ce calme apparent qui laissait tomber le drapeau inerte.

– Certainement, répondit Saubd, puisque la mer de nuages qui court à raison de soixante milles à l'heure semble immobile au-dessous de nous. Nous sommes toujours dans la région des airs entraînée par le cyclone. »

Cependant les aéronautes ne se lassaient pas d'admirer les formes fantastiques revêtues par les vapeurs étendues sous leurs pieds, et le calme absolu dont ils jouissaient leur laissait une entière liberté d'esprit pour échanger leurs impressions.

Bientôt, dans sa course descendante, le soleil vint au contact de la mer de nuages, et par instants la partie inférieure de son disque était occultée par ses vagues les plus hautes. L'aérostat se trouvait éclairé obliquement et son ombre gigantesque, s'étendant à la surface des nuées, ne tarda pas à disparaître, tandis que l'ombre de la nacelle et des aéronautes, éclairée par-dessous, se projetait sur la partie inférieure du ballon. La manche d'appendice devint bientôt flasque ; les rayons solaires n'avaient plus la force nécessaire pour compenser la perte de chaleur due au rayonnement.

Vers six heures du soir, l'astre radieux s'enfonçait définitivement dans les nuages, et l'*Éclaireur* commença à descendre

lentement. Bientôt la nacelle, puis le navire aérien tout entier, plongèrent dans la masse cotonneuse, et la descente s'accélérant de plus en plus, les aéronautes eurent rapidement franchi à nouveau et en sens inverse l'épaisse couche de vapeurs ; l'Océan apparut alors au-dessous de la nacelle, semblant monter rapidement vers elle.

« Ne ferons-nous rien pour enrayer la descente ? demanda Saubd au capitaine.

– Tel n'est pas mon avis, répondit d'Ex ; notre allure n'a rien de trop rapide, et le guide-rope est assez long pour l'enrayer de lui-même par le délestage qu'il produira en s'immergeant dans l'eau. Comparez le baromètre et le chronomètre, c'est à peine si notre vitesse de chute atteint trois mètres à la seconde ; c'est là, j'en conviens, une jolie rapidité, mais l'immersion des deux tiers de notre guide-rope suffira à l'arrêter complètement.

– Et dans quelle direction marchons-nous ?

– Pour le moment je ne puis vous répondre. Quand le guide-rope aura touché les flots, l'orientation du ballon nous l'apprendra.

« Au-dessus de cette mer agitée, sur laquelle on ne peut prendre aucun point de repère, il est très difficile de déterminer et la direction de marche et la vitesse. Quand nous serons plus proches de sa surface, nous jetterons à l'eau un objet flottable, il nous servira de repère à peu près fixe ; ainsi nous pourrons estimer approximativement notre vitesse, et notre direction de marche nous sera donnée par la boussole. L'orientation du ballon guide-ropant nous permettra de contrôler cette dernière observation.

– Vous venez de nous dire, mon cher d'Ex, fit observer Gradnier, que notre vitesse de chute était voisine de trois mètres à la seconde ; le savez-vous bien, cela est effrayant, c'est la vitesse d'un cheval au galop !

« Avec quelle rapidité, selon vous, peut-on être exposé à voir tomber un ballon ?

– La vitesse de chute la plus rapide d'un aérostat, même perdant son gaz par une large déchirure, ne peut dépasser douze mètres cinquante à la seconde ; à cette allure, celle d'un vent grand frais, le ballon fait parachute et, fût-il complètement vide de gaz, le point d'appui que lui offre l'air ne lui permettrait pas, le plus souvent, de tomber aussi rapidement.

– Une descente en parachute s'effectuerait, je pense, plus lentement ?

– Tout dépend, comme vous l'imaginez, et de la taille du parachute et de son poids. Mais, en général, l'appareil possède une vitesse de régime très faible : ainsi, un parachute de huit mètres de diamètre, pesant quatre-vingt-cinq kilogrammes, parcourrait au plus quatre mètres cinquante par seconde.

« Mais, voyez : le guide-rope touche et notre chute ne peut pas tarder à s'enrayer d'elle-même. »

Le câble enfonça dans l'eau un peu plus des deux tiers de sa longueur, pendant que l'aérostat descendait de moins en moins vite, pour s'arrêter finalement à 800 mètres au-dessus des flots tumultueux. La vitesse horizontale de l'*Éclaireur* parut se ralentir, et cependant son guide-rope l'accusait encore considérable par le violent sillage qu'il laissait derrière lui dans la mer. Le cap du ballon tourna légèrement. Saubd consulta la boussole, et conclut que l'aérostat courait à l'ouest avec légère tendance vers le sud-ouest.

« Si nous avions un loch marin, dit le capitaine, nous pourrions connaître exactement notre vitesse de marche ; nous allons tâcher de l'estimer par un procédé plus barbare, mais cependant assez exact. »

Farlhan, auquel d'Ex avait donné ses instructions, apporta, au bout de quelques instants, une forte bouteille vide, une de ces bouteilles avec lesquelles les paysans champenois peuvent, sans les fêler, casser des barreaux de chaise ; au goulot était attaché un long et solide cordeau roulé en pelote et, expliqua d'Ex, gradué de cent mètres en cent mètres.

Farlhan laissa pendre la bouteille par-dessus le bordage de la nacelle, et fila le cordeau entre ses doigts tandis que d'Ex

comptait le nombre de divisions qui passaient ; quand la bouteille toucha le sommet des vagues, le mécanicien arrêta le cordeau et le retint fortement.

« Trois cent cinquante mètres, fit d'Ex, nous sommes en ce moment à 350 mètres d'altitude. Attention, Farlhan, au *top* vous laisserez filer, et quand toute la corde aura filé, vous direz *top* à votre tour.

– Bien, mon capitaine, » répondit le mécanicien.

D'Ex, observant son chronomètre, commanda *top,* et Farlhan ouvrit les doigts ; la corde, retenue par la bouteille plongée dans les flots, se dévida avec une extrême rapidité. *Top,* dit Farlhan au moment où son extrémité disparaissait pardessus le bordage de la nacelle.

« Trente-huit secondes, répondit d'Ex ; le cordeau ayant une longueur totale de mille mètres, Farlhan a laissé filer mille moins trois cent cinquante, soit six cent cinquante mètres en trente-huit secondes. Cela donne pour l'aérostat, en supposant la bouteille immobile, une vitesse de 630 divisée par 38, soit dix-sept mètres par seconde, ou soixante-quatre kilomètres à l'heure.

– Une terre dans le nord, » cria à ce moment Farlhan.

Les aéronautes portèrent aussitôt leurs regards dans la direction indiquée, et aux dernières lueurs du jour ils purent en effet apercevoir une masse sombre ; ses dimensions la faisaient reconnaître pour une terre. Elle semblait s'enfuir avec rapidité dans l'est.

« C'est une des îles du groupe Juan de Nova, dit le géographe ; j'ai eu occasion de visiter les îlots et les récifs de ce nom l'année passée, et je ne puis m'y tromper. Cette rencontre, mon cher d'Ex, confirme parfaitement vos observations ; Juan de Nova est en effet situé dans l'ouest quart sud-ouest du point où le cyclone nous a saisis et à près de cent lieues de ce point.

– Ainsi donc, c'est bien un cyclone qui nous entraîne ? demanda la voyageuse.

– À n’en pas douter, Madame, répondit Gradnier, et le sens de la marche de l’aérostat permet de dire dans quelle portion du phénomène nous nous trouvons : nous sommes dans la partie sud du cyclone ; dans cette région la vitesse de translation de l’est à l’ouest de la masse d’air troublée s’ajoute à la vitesse de rotation autour du centre ; là l’impétuosité du vent est la plus considérable, c’est le côté dangereux, appelé ainsi par les marins, en opposition avec la partie nord du phénomène, dite maniable, où, ces vitesses se retranchant, le vent est moindre.

« L’allure relativement modérée de notre déplacement permet aussi de dira que ce cyclone est peu violent, comme d’ailleurs on devait s’y attendre à cette époque de l’année, où ces troubles atmosphériques, très rares, sont en général de faible importance. »

Cependant la nuit était venue rapidement après le coucher du soleil ; obscure, elle ne permettait aucune observation et laissait les aéronautes dans l’incertitude de leur vitesse de marche ; seule, l’expérience imaginée par d’Ex au moyen d’un loch improvisé leur donnait la facilité de se rendre compte approximativement de l’allure de l’*Éclaireur,* aux rares instants où l’altitude du ballon permettait d’en renouveler l’essai. La direction suivie, elle, leur était donnée en permanence par la comparaison de la boussole à l’orientation du grand axe de la nacelle, toujours perpendiculaire à cette direction quand l’aérostat guide-ropait.

Sur la remarque de Gradnier que d’un moment à l’autre l’aérostat pouvait se trouver en présence d’une trombe ou d’un orage, d’Ex allégea la nacelle de quelques gueuses de plomb, préférant naviguer sur l’extrémité du guide-rope et même par moment en ascension libre, afin d’être plus maître de sa manœuvre si un phénomène atmosphérique dangereux se produisait. Grâce à son ballonnet, le navire aérien fut maintenu par des jets convenables de lest à une altitude comprise entre 1 000 et 1 500 mètres au-dessous de la couche des nuages, mais cependant assez loin de la surface des flots pour que toute manœuvre de délestage pût être terminée en temps voulu. Ce genre de navigation ne s’exécutait pas sans une dépense assez forte de gueuses de plomb. Mais, ainsi que chacun l’avait compris, il ne

s'agissait plus à cette époque du voyage d'économiser le lest, il s'agissait d'aller vite, de profiter le mieux possible du courant favorable, et d'atteindre la côte d'Afrique avant que l'aérostat fût sorti de la région du cyclone, dont les vents le portaient vers l'ouest. D'après les observations de Gradnier, en effet, l'*Éclaireur* semblait se rapprocher rapidement du centre du cyclone, c'est-à-dire de la portion du phénomène où trombes et orages étaient à craindre. Dans sa rotation autour de ce centre il devrait passer dans le côté dit maniable ; là il rencontrerait certainement des vents de directions toutes différentes de celles qui l'avaient entraîné jusque-là, et pourrait se trouver rejeté vers le nord ou vers l'est, au lieu de continuer à porter vers la côte d'Afrique.

La direction de marche, inclinant de plus en plus vers le nord-ouest, faisait naître de grandes inquiétudes dans l'esprit de Saubd, de d'Ex et de Gradnier ; cette inclinaison constante de la route leur laissait croire, en effet, que l'*Éclaireur* se rapprochait sans cesse de la partie médiane du phénomène.

La voyageuse et le mécanicien, au contraire, peu au courant de la nature intime du trouble atmosphérique qui les entraînait, et trompés par l'immobilité apparente de l'aérostat au milieu des masses d'air en mouvement, se sentaient parfaitement en sûreté. N'ayant aucun point de repère au milieu de la nuit noire, Mme Linna, aussi bien que Farlhan, eussent pu se croire immobiles, et en tout cas ne comprenaient pas la nature de l'inquiétude que leurs compagnons parvenaient mal à leur dissimuler. Le mot d'ordre n'était-il pas : l'aérostat marche vers la côte d'Afrique, et elle sera atteinte sans encombre à la pointe du jour ?

D'Ex cherchait, par tous les moyens, à cacher le véritable état de ses pensées à ses compagnons de voyage ; il voulait éviter les questions qui lui étaient à chaque instant posées sur les phénomènes de la nature de celui dont l'*Éclaireur* était la proie. Aussi amena-t-il la conversation sur cette île de Madagascar, quittée depuis quelques heures seulement, et sur les héros qui ont illustré son histoire.

Gradnier, comprenant le sentiment qui conduisait le capitaine, résolut de le seconder en mettant à contribution sa remarquable mémoire d'historien.

« La grande île, cette nouvelle France du sud, dit-il, Madagascar en un mot, est, on peut l'affirmer, la terre des héros par excellence. Nulle autre part peut-être on n'a vu des faits aussi surprenants se succéder depuis le commencement d'une colonisation. Madagascar a été, entre autres, le théâtre de la fortune d'un aventurier d'une audace et d'un génie unique au monde, d'un aventurier dont l'histoire tient du roman et même de la fable, du célèbre Hongrois Benyowsky.

– Qu'a donc fait ce Benyowsky ? demanda Farlhan.

– Benyowsky, magnat de Hongrie, déporté au Kamtchatka pour crime politique, sut y conquérir les bonnes grâces du gouverneur et surtout de ses filles. Grâce à ses intelligences dans la forteresse, il organisa une révolte, se mit à la tête de ses compagnons de captivité, s'empara du fort ainsi que d'un brick mouillé dans le port et cingla vers l'Europe.

« Sur sa route il rencontra l'île de Formose, où il dut s'arrêter pour faire des vivres et de l'eau. Ravi de la fertilité admirable de la contrée, enthousiasmé par son climat merveilleux, il charma les indigènes comme il avait su charmer ses geôliers, et signa des traités avec leurs chefs, leur promettant de revenir bientôt avec des colons européens.

« Après mille et mille incidents de voyage il arriva enfin en Europe et se présenta à Paris, déjà à cette époque la capitale du monde. Le Hongrois proposait à la France une colonie magnifique : Formose.

« Son offre ne fut pas agréée ; mais de Boynes, alors secrétaire d'État au département de la marine, lui proposa de tenter à Madagascar ce qu'il voulait faire à Formose.

« Aventure pour aventure, Benyowsky accepta de coloniser la grande île africaine et partit avec trois cents compagnons de son choix. Il emportait la promesse formelle que chaque année la métropole lui expédierait cent vingt colons, des armes, de la poudre, des étoffes et des marchandises de toutes sortes. Pour

des motifs d'économie, tout le matériel nécessaire à son premier établissement devait lui être fourni par l'île de France, dont le gouverneur était laissé seul juge du bien fondé de ses demandes.

« Cette dernière clause, ajoutée au moment où il allait s'embarquer, souleva naturellement de sa part de vives protestations, protestations très fondées d'ailleurs, car de cet article découlèrent tous ses ennuis futurs. Sa réclamation restant sans réponse, il s'embarqua le 22 mai 1773, et arriva à l'île de France le 22 septembre de la même année.

« À cette époque, cette colonie avait pour gouverneur de Ternay et pour intendant Maillard, tous deux hostiles à un établissement à Madagascar, qui ne pouvait que leur porter ombrage. Une coalition se forma entre eux et les traitants et planteurs pour faire échouer l'entreprise de Benyowsky. Non seulement ils ne lui fournirent rien de ce dont il avait besoin, mais encore ils s'opposèrent à toutes ses tentatives d'achat. Cependant Benyowsky ne se découragea pas, et par la ruse arriva à ses fins.

« En février 1774, il s'embarque par surprise et atterrit à la baie d'Antongil. De Ternay, continuant sa tactique, fait alors répandre parmi les indigènes le bruit que le hardi Hongrois est venu pour réduire les habitants en esclavage. Mais, malgré cette hostilité, Benyowsky mène à bonne fin l'œuvre commencée, et par son habileté sait si bien se concilier les indigènes, que ceux-ci fournissent à tous ses besoins et le prennent en plusieurs circonstances comme arbitre de leurs différends.

« La métropole cependant ne lui envoyait aucun secours, et le gouverneur de l'île de France, chargé du contrôle de sa gestion financière, ne cessait de le présenter comme un prévaricateur et un voleur, alors qu'en moins de deux ans ses affaires se soldaient par trois cent quarante mille livres de bénéfice.

« Vers 1776, il eut à subir l'attaque de la puissante tribu des Sakalaves, à laquelle ses établissements de Louisbourg portaient ombrage. En cette circonstance encore il surmonta toutes les difficultés, et grâce aux secours que lui envoyèrent toutes les tribus voisines, dont il avait su se faire des alliées, il repoussa victorieusement ses ennemis et leur imposa la paix.

« Supplié depuis longtemps par les indigènes d'accepter le titre d'ampansacabé ou chef suprême de l'île, et abandonné par la métropole, dont tous les efforts tendaient à faire échouer ses entreprises, Benyowsky se décida enfin à accepter le titre de roi. Il se fit donner une décharge de sa gestion, qui se soldait par un profit de quatre cent cinquante mille livres, et envoya sa démission de *gouverneur pour le roi de France des établissements de la baie d'Antongil.*

« Après avoir organisé ses nouveaux États, il résolut d'en offrir le protectorat à une puissance européenne, et, malgré la peine que son départ causait aux indigènes, il rentra en France pour répondre à ses accusateurs. Admis à expliquer sa conduite, il n'eut pas de peine à les confondre ; mais les bureaux étaient à cette époque aux mains des traîtres qui firent mourir Duploix de misère et laissèrent sans secours le marquis de Montcalm ; on repoussa ses offres de grande colonisation.

« En Autriche et en Angleterre, où il alla ensuite faire les mêmes offres, elles ne furent pas non plus acceptées, par crainte de mécontenter la France.

« En Amérique il fut plus heureux. Franklin le comprit, et avec son aide il put, le 25 octobre 1784, quitter Baltimore sur un vaisseau chargé de marchandises.

« Sa rentrée dans l'île, la traversée qu'il en fit de Nossy-Bé à la baie d'Antongil, fut une longue ovation, et les deux années qui suivirent virent constamment prospérer ses établissements.

« Sa fin, comme toute sa vie, fut empreinte d'un caractère romanesque ; il mourut assassiné par des soldats dépêchés vers lui par le haineux gouverneur de l'île de France. »

Peu de temps après cet exposé rapide de l'une des entreprises coloniales les plus étonnantes, et alors que les aéronautes, heureusement distraits de leurs pensées inquiètes, s'entretenaient encore entre eux de cette odyssée magnifique, d'Ex, qui semblait plongé depuis quelques instants dans des calculs assez compliqués, releva soudain la tête, et d'une voix où perçait une satisfaction non déguisée invita ses compagnons à

venir le rejoindre au-dessous de la grande lampe à incandescence, au centre de la nacelle.

« Mes amis, leur dit-il, si je ne me suis trompé ni dans mes calculs ni dans mon estimation de la route parcourue, nous atteindrons dans moins d'une heure la côte d'Afrique, non loin de la pointe de Barracouta, c'est-à-dire à moins de dix lieues au sud de la ville de Moçambique. L'aérostat a heureusement évité le centre du cyclone et court actuellement vers le nord-nord-ouest ; sous peu il entrera dans la région maniable de la tempête ; le vent tombera de soixante-dix à cinquante ou peut-être même à quarante kilomètres à l'heure, et grâce à notre machine, que Saubd et Farlhan ont réparée cette nuit, nous pourrons, je l'espère, atterrir sans trop de danger. »

Cette nouvelle fut accueillie avec joie par les voyageurs. Gradnier et Saubd, sur l'invitation du capitaine, vérifièrent ses calculs : ils furent de tous points trouvés exacts.

Heureux, les aéronautes préparèrent le prochain atterrissage et la machine réparée fut essayée. Après lecture de l'anémomètre, il fut constaté qu'elle pouvait donner au navire aérien une vitesse d'une vingtaine de kilomètres à l'heure, sans crainte de voir se rompre la partie affaiblie des arbres.

« Pour atterrir, dit le capitaine, nous mettrons notre moteur en marche en présentant le cap de l'*Éclaireur* au vent. Si la vitesse de ce dernier ne dépasse pas, comme je l'espère, cinquante kilomètres à l'heure, nous pourrons, grâce au retard causé par le frottement du guide-rope sur le sol et surtout par la poussée des hélices, rendre notre vitesse horizontale inférieure à vingt-huit kilomètres, c'est-à-dire exécuter notre atterrissage dans d'excellentes conditions. »

Les prédictions de d'Ex, touchant la situation du navire aérien dans le cyclone, se réalisèrent complètement : une demi-heure après l'aérostat courait droit au nord, et le vent diminuait un peu de violence, comme l'attestait la tension moins forte du guide-rope immergé.

À trois heures, un bruit particulier auquel les oreilles d'ancien marin de l'ingénieur ne pouvaient se tromper se fit en-

tendre sous le vent de l'*Éclaireur*, et Saubd fit part de sa découverte à ses compagnons en s'écriant :

« Terre ! des brisants sous le vent à nous ! »

VI

Ce cri : « Des brisants sous le vent à nous ! » eût été un cri de mort pour l'équipage d'un navire poussé par la tempête ; c'était au contraire pour les aéronautes un cri de délivrance, car derrière ces brisants, au-dessus desquels le navire aérien allait passer en planant, s'étendait la terre d'Afrique, port de refuge pour eux.

« Le vent du sud qui souffle maintenant, fit observer Gradnier, ne va pas tarder à tourner au sud-ouest, puis à l'ouest, et, par suite de la forme de cette côte, tendra à nous rejeter en mer ; si vous m'en croyez, mes chers amis, ne perdons pas un instant, plus tôt nous atterrirons, mieux cela vaudra. »

Les avis de Gradnier, basés sur ses connaissances de météorologiste et de géographe, étaient trop sensés pour ne pas être suivis ; aussi après un rapide conciliabule les rôles de chacun furent-ils distribués en vue d'une manœuvre immédiate : Farlhan dirigerait le moteur mis en marche contre le vent, d'Ex se réserva la manœuvre de la soupape, et, à un commandement fait par lui, Saubd, aidé de Gradnier, larguerait la grosse ancre. La vaillante Mme Linna, désireuse de contribuer au salut commun, promit de faciliter au capitaine le réglage de la descente en l'aidant à comparer le baromètre au chronomètre, comme elle t'avait vu faire à Gradnier quelques heures auparavant.

Le guide-rope avait pris terre déjà depuis quelques minutes, et le bruit spécial qui accompagnait sa marche, ainsi que les secousses imprimées à l'aérostat, indiquaient de sa part un glissement sur le sommet d'une forêt ou tout au moins d'un taillis important. Le capitaine n'avait aucun intérêt à ménager l'enveloppe du ballon, inutile après l'atterrissage ; il résolut donc de manœuvrer aussitôt ; la végétation arborescente mettrait peut-être par la suite l'aérostat en pièces, mais elle offrirait à l'ancre une prise facile et amortirait les premiers chocs verticaux.

Quand d'Ex jugea que la quantité de gaz échappé par la soupape largement ouverte avait permis à la nacelle de se rapprocher suffisamment du sol, il fit le commandement convenu : la grosse ancre tomba avec un grand bruit dans les branches supérieures de la forêt africaine ; l'aérostat subit quelques secousses terribles, puis tout à coup l'ancre ayant fait prise, il se coucha complètement. La nacelle s'enfonça dans le dôme de feuillage, tandis que les menues branches fouettaient violemment les aéronautes au visage ; le navire aérien se releva sous un angle de 30°, mais au moment où d'Ex, saisissant les cordes de déchirure, s'apprêtait à ouvrir le ballon, un bruit sec se fit entendre : la nacelle se redressa presque verticalement, retenue par ses hélices engagées dans les arbres, puis, se dégageant en les brisant à la naissance des ailes, elle se releva soudain.

Après un bond formidable l'aérostat, planant à plus de mille pieds au-dessus de la forêt, reprit de toute la vitesse du vent sa course vers le nord, tandis que son moteur, n'actionnant plus que des tronçons d'hélices, s'emballait à vide à plusieurs centaines de tours.

Les aéronautes, renversés avec violence par les bonds désordonnés de leur navire aérien, se relevèrent étourdis et se comptèrent avec anxiété : deux d'entre eux manquaient ; le géographe et la courageuse Mme Linna.

Ainsi qu'ils s'en rendirent compte plus tard, l'ancre avait fait prise dans un arbre trop faible, et, sous la violence du vent, elle avait lâché quand la nacelle était déjà engagée dans les branches ; les hélices avaient encore retenu l'aérostat pendant quelques secondes, causant ce bousculement qui avait précipité deux des aéronautes par-dessus bord ; puis le ballon, délesté du poids des deux infortunés, et enfin dégagé après la rupture des hélices, avait repris son vol et planait maintenant à nouveau immobile au-dessus de la forêt, dont les arbres se courbaient sous le souffle de la tempête.

« Que faire ! que faire ! criait Saubd complètement hors de lui.

« Pourquoi n'atterrissons-nous pas immédiatement ? demanda-t-il tout à coup en se tournant vers d'Ex, trop calme à son gré.

– Nous ne pouvons le faire au-dessus de cette forêt, surtout sans moteur, répondit le capitaine, attendons d'en être sortis.

– Il faut cependant nous porter au secours de nos compagnons ; atterrissons ! atterrissons ! » et Saubd s'élança pour saisir la corde de déclanchement de la soupape.

D'Ex dut s'interposer, et touchant de la main le bras de l'ingénieur, que cette simple pression suffit à arrêter :

« Saubd, lui dit-il, moi seul commande ici, souvenez-vous-en. »

Puis sur un ton radouci il continua :

« Rendez-vous à l'évidence : comment, privés de nos hélices, réussirions-nous là où, avec leur concours, nous venons d'échouer misérablement ? Pour être en état de porter plus tard un secours efficace à nos compagnons, nous sommes obligés de les abandonner momentanément. C'est là une dure nécessité ; elle me peine autant que vous.

– Supplions donc la divine Providence d'avoir pitié de ces infortunés, elle seule peut les sauver. »

L'ingénieur n'ajouta rien à ces mots murmurés plutôt que parlés ; affaissé, il s'assit, la tête dans ses mains, et resta ainsi attendant l'heure de reprendre la lutte contre les éléments.

La manœuvre de prise de terre put être tentée une demi-heure après avec quelque espérance de succès ; à ce moment l'aérostat, rejeté vers l'ouest par un courant secondaire, comme il s'en rencontre quelquefois dans les cyclones, sortit enfin de la forêt, et par un bonheur inespéré la violence du vent diminua un peu. D'Ex résolut d'opérer l'atterrissage par une méthode hardie, dont la réalisation était possible avec des aéronautes expérimentés et courageux.

En peu de mots il exposa son projet à ses compagnons, et prit leur avis, ne leur cachant pas qu'une fausse manœuvre pouvait amener une chute terrible, tandis qu'une manœuvre bien

conduite devait permettre, avec certaines précautions, de se tirer rapidement sain et sauf de ce pas difficile.

Saubd et Farlhan comprirent-ils complètement ce que voulait faire l'audacieux capitaine, ou s'en remirent-ils plutôt à son habileté bien connue ? Quoi qu'il en soit, ils lui donnèrent carte blanche, et s'engagèrent à suivre aveuglément toutes ses indications.

Fort de leur approbation, d'Ex n'hésita plus ; il saisit la corde de déclanchement et ouvrit la soupape en grand. L'aérostat descendit alors rapidement vers le sol, perdant son gaz à flots, et sa chute ne s'arrêta qu'au moment où l'ancre, restée pendue à cinquante mètres au-dessous de la nacelle, toucha terre, délestant le navire aérien de près de deux cents kilogrammes. Les trois aéronautes s'accrochèrent alors dans les agrès supérieurs de la suspension, et, se pendant à la corde de déchirure, ouvrirent complètement le ballon. L'*Éclaireur* franchit ces cinquante derniers mètres par une chute vertigineuse, enrayée seulement un peu par l'action de l'air qui s'engouffrait dans la portion inférieure de l'enveloppe. La nacelle frappa le sol avec une violence inouïe, mais amortit la secousse subie par les aéronautes qui, accrochés dans les agrès, étaient encore soutenus par le ballon incomplètement dégonflé. Par suite de l'énorme quantité de gaz sortie par la déchirure, l'aérostat n'eut pas la force de rebondir, et tout nouveau choc fut évité.

Le succès de la manœuvre dépassa même l'attente de d'Ex, car, délesté du poids considérable de la nacelle chargée, le ballon s'arrêta complètement, puis s'affaissa lentement, déposant sans trop de violence les aéronautes suspendus au-dessous de lui.

Par bonheur, l'ancre avait pris au moment même où la nacelle avait touché, et l'aérostat ne subit aucun traînage ; en quelques secondes le vent qui s'engouffrait dans la poche formée à la partie inférieure du ballon chassa au dehors les derniers litres de gaz ; l'énorme masse d'étoffe tomba, couvrant de ses plis les aéronautes, anéantis par le choc subi au moment où la nacelle s'était arrêtée brusquement, mais néanmoins sains et saufs, grâce à leur précaution de se suspendre dans les agrès.

Quelques instants après d'Ex, Saubd et Farlhan, encore tout étourdis, se dégageaient des plis de soie agités faiblement par le vent, qui avait peu de prise sur leur masse compacte et rigide. Sauvés, les trois amis tombaient dans les bras les uns des autres, émus de mille sentiments divers, et rompant enfin cette contrainte qui leur avait fait dominer leur énervement tant que le danger n'avait pas disparu.

La contrée dans laquelle l'*Éclaireur* venait de terminer son voyage apparaissait aux premières lueurs du jour, tamisées par les bandes de nuages à la course échevelée.

À l'horizon de l'est, on devinait dans la pénombre les derniers arbres de la forêt, au milieu de laquelle Gradnier et la voyageuse gisaient, peut-être sans vie ; plus près se voyaient quelques huttes d'indigènes, dormant encore à cette heure, et autour de l'aérostat s'étendait une vaste prairie ménagée de main d'homme, ainsi que l'attestaient de nombreuses souches coupées au ras du sol, et dans l'une desquelles l'ancre avait fait prise.

Les premiers moments d'émotion passés, et le calme un peu revenu, les aéronautes tinrent conseil sur ce qu'il convenait de faire ; avant toute chose ils résolurent de dégager la nacelle et de mettre à part certains objets dont ils se proposaient de faire cadeau aux indigènes aussitôt que ceux-ci, sortant de leur village, viendraient au-devant d'eux.

Le dégagement de la nacelle ne fut pas aussi difficile qu'on eût pu le croire, car le vent en poussant le ballon avait fait tomber ses masses d'étoffe en grande partie à côté d'elle, et non sur elle ; sa portion la plus importante pour les aéronautes, l'arrière, se trouvait complètement dégagée.

Peu après le lever du jour, quelques naturels aux yeux perçants aperçurent le navire aérien naufragé et les aéronautes occupés à faire des ballots des objets de première nécessité et des notes qu'ils tenaient à emporter ; leur présence bien vite signalée à tout le village amena autour d'eux une centaine d'indigènes ma-koua, tous beaux hommes, aux coiffures étranges, formées de leurs cheveux arrangés avec art, et réunis par un enduit rougeâtre, sorte d'argile commune dans la contrée ; c'étaient autant

de nègres libres, aux membres et à la face tatoués de figures d'animaux et de plantes, et aux dents limées donnant, quand ils ouvraient la bouche, une expression bestiale à leur physionomie, sans cela douce et intelligente.

Le chef du village, reconnaissable à sa coiffure monumentale, à ses tatouages plus nombreux, et surtout à la carabine dont seul il était armé, s'adressa en mauvais portugais aux aéronautes ; il leur demanda s'ils étaient amis ou ennemis.

L'ingénieur avait fort heureusement quelque connaissance de la langue portugaise ; il répondit au chef, entra en conversation avec lui, et en eut de précieux renseignements.

L'atterrissage avait eu lieu sur un territoire allié des Portugais de Moçambique, alors en lutte avec les tribus ma-koua du Barracouta, presque continuellement en guerre contre eux. Ayant appris que les aéronautes étaient les enfants d'une nation amie du Portugal, le chef ma-koua leur offrit ses services pour les conduire à Moçambique, distant d'une journée de marche dans le nord-est, et en même temps il leur proposa d'échanger l'étoffe du ballon, objet de sa convoitise, contre le matériel nécessaire à l'organisation d'une caravane. Les propositions furent acceptées par les naufragés, et on procéda aussitôt au découpage du malheureux ballon, dont la soie fut mesurée et vendue à l'aune. Cette vente produisit, – et sans doute les indigènes y trouvèrent un beau bénéfice, – la somme nécessaire à l'embauchage des conducteurs de la caravane et à son organisation complète, au moyen des ressources offertes par la tribu. Moyennant le don d'un certain nombre d'objets, tels que les gueuses de plomb restantes, de peu de valeur pour les aéronautes, et trop lourds et encombrants pour être emportés, une escorte importante, composée d'une cinquantaine de guerriers armés d'arcs et de lances, et conduits par Namarolo, le chef à la carabine, fut embauchée ; ce dernier s'engagea à escorter la caravane et à la protéger pendant une demi-lune.

Toutes ces négociations, le découpage du ballon, le transport du matériel, que désiraient conserver les aéronautes, et le rassemblement des buffles et des éléphants de la caravane nécessitèrent presque toute la journée, aussi les aéronautes du-

rent-ils renoncer à se mettre en route ce jour-là. Confiants dans la bonne foi du chef ma-koua, dont le voisinage des établissements portugais était une garantie, ils acceptèrent de passer la nuit dans une hutte voisine de la sienne, et actuellement sans maître.

Vers quatre heures du soir tout était convenu et terminé. À l'emplacement où l'aérostat était tombé il ne restait rien, les indigènes s'étant partagé jusqu'au moindre bout de cordage abandonné. La caravane réunie pour aller à la recherche des deux aéronautes disparus devait se mettre en marche le lendemain au lever du soleil avec d'Ex et Saubd, tandis que Farlhan, accompagné d'un guide sûr, gagnerait à dos d'éléphant la ville de Moçambique, pour annoncer l'arrivée de l'équipage de l'*Éclaireur*, et au besoin demander des secours.

Les naufragés, reconnaissants des bons procédés des naturels, résolurent d'organiser pour le soir même une sorte de banquet, auquel ils invitèrent Namarolo et ses principaux guerriers, enchantés de festoyer avec des provisions descendues du ciel d'une façon aussi miraculeuse.

À sept heures, de grandes nattes furent étendues sur le sol au milieu de la place principale du village, et un véritable festin à l'européenne fut servi par les esclaves du chef ma-koua. Par son menu, à peu près uniquement composé de conserves françaises, le repas contrastait avec la nature de ses convives et le cadre qui entourait le lieu où il se donnait. Dans ce pays où les grands arbres sont rares, sauf sur les bords des cours d'eau, et où les forêts sont plutôt des taillis, la place du village ma-koua ne possédait aucun ombrage ; toute sa décoration consistait en trophées d'armes et d'offrandes aux génies pendus devant les portes des huttes, et en une enceinte de pieux colorés en rouge par des applications d'argile ; sculptés de mille sortes à leur extrémité la plus haute, ils prenaient, à la lueur vacillante des torches résineuses, l'aspect d'un cercle de sentinelles fantastiques gardant immobiles les convives. Cette enceinte de pieux, nul indigène autre que les chefs et leurs gens ne devait la franchir. Au milieu s'élevait une banquette circulaire en terre battue, siège des convives servis chacun à part sur une natte placée à côté de lui.

Le dîner fut assez silencieux, tant par la difficulté qu'avaient les Européens et les indigènes à se comprendre, que par suite de la coutume spéciale à cette peuplade de ne point parler pendant la première partie des repas ; mais quand, à la fin du dîner, les esclaves apportèrent les bouteilles d'eau-de-vie, prélevées par les aéronautes sur les approvisionnements de la nacelle, les langues se délièrent, et après la première rasade le chef à la carabine annonça à l'ingénieur que le grand prêtre de la tribu allait leur souhaiter la bienvenue.

Un grand vieillard, à la longue chevelure blanche pendant librement sur ses épaules, et entremêlée de morceaux de corail d'un rouge sanglant, aux tatouages compliqués couvrant entièrement son corps presque nu, et à la lèvre inférieure prodigieusement agrandie et déformée par un pélélé gigantesque, se leva à une des extrémités du cercle des convives. Derrière lui prit place un jeune guerrier, son petit-fils, fut-il expliqué à Saubd, qui devait accompagner son discours d'une sorte de mélopée aux syllabes chantantes, ainsi que la coutume en est générale sur cette partie de la côte africaine.

Le prêtre, les bras croisés sur sa poitrine, commença à parler dans la langue harmonieuse de son pays, modulant les intonations de sa voix suivant les périodes et montrant un art de discoureur qui faisait vivement regretter aux aéronautes de ne pouvoir le comprendre. Pendant qu'il parlait, son second l'accompagnait constamment d'une sorte de chant en sourdine, évidemment improvisé, et dont les inflexions se modulaient sur les siennes ; avec un art infini le jeune homme suivait sans cesse, suppléant par un chant plus haut aux lacunes des périodes, donnant par sa mélodie une douceur plus pénétrante aux éclats de voix des passages pathétiques, et ajoutant plus de force à la péroraison par une sorte de grondement bas, qui se maintint encore un moment en s'affaiblissant après que l'orateur eut fini de parler, se termina par un murmure étouffé et se perdit enfin comme un lointain écho.

Enthousiasmés par la beauté de cette scène et l'éloquence harmonieuse déployée par le prêtre, si bien secondé par son petit-fils, les trois amis, poussés par un sentiment commun, ne purent s'empêcher d'applaudir aussitôt que le discours fut fini.

Cette marque d'approbation de leur part eut un effet auquel, certes, ils ne s'attendaient pas : tous les convives se levèrent et se mirent à leur tour à battre des mains en s'inclinant devant eux. Étonnés, les voyageurs, par la bouche de Saubd, demandèrent des explications, et après bien des pourparlers ils parvinrent enfin à comprendre : la manifestation à laquelle ils s'étaient livrés était chez les Ma-Koua un signe de salutation, les indigènes y avaient répondu par un signe semblable, leur rendant leur politesse.

« Diable ! fit Farlhan, heureusement les applaudissements ne sont pas ici considérés comme une insulte, sans quoi ces braves sauvages eussent été en droit de nous égorger, et aucun de nous n'eût pu raisonnablement protester. Si vous m'en croyez, monsieur l'ingénieur, nous nous tiendrons cois à l'avenir, car sans cela nous pourrions fort bien nous attirer des désagréments.

– Voilà, répondit Saubd, où la présence de ce cher Gradnier nous serait précieuse ; avec lui aucune de ces erreurs ne serait à craindre, et nous saurions comment reconnaître les bons procédés de ces obligeants africains.

– Ne désespérons pas, répondit Farlhan, monsieur le géographe sait se tirer d'affaire, il en a vu de toutes sortes pendant ses explorations ; il se sauvera, soyez-en sûr, et sauvera du même coup Mme Linna, cette brave petite dame si aimable.

– Fasse le Ciel qu'il en soit ainsi, Farlhan, mais j'ai bien peu d'espoir. »

Pendant cette conversation incompréhensible pour eux, les indigènes avaient conservé le silence ; mais aussitôt qu'elle fut finie un nouvel orateur se leva, et, accompagné par un second plus jeune que lui, il donna aux aéronautes un deuxième échantillon de l'éloquence imagée des Ma-Koua. Cinq orateurs se succédèrent ainsi, souhaitant sous des formes variées la bienvenue aux naufragés de l'air, et justifiant par l'abondance et la facilité de leur parole leur réputation des plus grands discoureurs, d'aucuns disent des plus grands bavards de l'Afrique.

Après le dernier discours tous se turent et semblèrent attendre une réponse des aéronautes. Saubd, que sa connaissance de l'idiome lusitanien désignait aux naturels comme le chef de l'expédition, se leva, et sans accompagnement cette fois, mais s'aidant de force gestes, il entama un discours dans un portugais à faire fuir d'horreur un habitant de Lisbonne.

Les Ma-Koua écoutèrent religieusement et en silence l'improvisation de l'ingénieur, et en accompagnèrent la dernière phrase d'un murmure général, marque suprême d'approbation de leur part.

Le chef à la carabine se leva alors à son tour, et répondit en mauvais portugais, puis il prit congé de ses hôtes en s'inclinant devant eux, et en frappant des mains, exemple suivi par tous les convives successivement.

Libres enfin de se reposer, et, malgré leur fatigue et leur inquiétude, contents du spectacle de cette soirée étrange, les voyageurs se laissèrent conduire par les esclaves porteurs de torches. Ainsi accompagnés par ces laquais d'un nouveau genre, ils arrivèrent à la hutte qui leur était réservée, et la trouvèrent ornée à profusion de trophées d'armes ; de magnifiques dépouilles de léopards en tendaient les murailles et en tapissaient le sol.

VII

À n'en pas douter, d'après les renseignements recueillis par Saubd et le point présumé où l'*Éclaireur* avait pour la première fois tenté d'atterrir, les deux infortunés aéronautes étaient tombés sur une partie du pays aux mains d'une peuplade ennemie de leurs hôtes. Les deux Européens faits prisonniers par les indigènes, – si toutefois leur chute n'avait pas amené leur mort, – devaient avoir été sacrifiés, à moins qu'ils n'eussent été conservés en vue d'un échange contre deux chefs ma-koua tombés récemment au pouvoir des troupes portugaises. Se berçant de cette dernière espérance, pourtant bien faible, les aéronautes résolurent de pousser avec leur caravane jusqu'au campement ennemi et de tenter de délivrer leurs compagnons soit par négociations, soit par force si les négociations n'aboutissaient pas.

Conduite par Namarolo et escortée par ses cinquante guerriers, la caravane se mit en marche, à la pointe du jour, dans la direction de l'est, tandis que Farlhan, monté sur un éléphant rapide coureur, partait pour la capitale du Moçambique.

La petite troupe avança lentement pendant une partie de la matinée, à travers une plaine d'une extrême monotonie, presque sans ondulation, et dont toute la végétation consistait en bouquets de grandes herbes, semés çà et là, et en mimosas épineux, dont les taillis impénétrables, véritables forêts de poignards acérés, obligeaient les voyageurs à de nombreux détours.

Après avoir marché dans l'est l'espace d'une ou deux lieues, la caravane dut infléchir sa route vers le sud pour contourner la forêt témoin de l'accident. Cette forêt, aux arbres de petite taille et clairsemés, présentait l'aspect d'un gigantesque fourré par les lianes nombreuses et enchevêtrées qui en eussent rendu la traversée très longue et très pénible ; aussi, sur les conseils de leur guide, les aéronautes préférèrent-ils la tourner vers le sud ; cela ne devait pas allonger énormément la route et, tout au contraire, faire gagner du temps.

À dix heures la caravane s'était avancée de six à sept lieues dans le sud-est et, d'après les Ma-Koua, ne se trouvait plus très éloignée des villages ennemis, non plus que du théâtre présumé de l'accident. À cette heure, la chaleur d'un soleil de feu au milieu d'une atmosphère immobile, faisant contraste avec la précédente agitation des airs due au cyclone de la veille, rendit la continuation de la marche impossible. Une petite rivière ayant été rencontrée, pour la première fois depuis le matin la caravane s'arrêta à l'ombre de quelques grands arbres poussés sur ses bords, et chacun chercha dans la sieste la réparation de ses fatigues, ainsi que le moyen de laisser passer la chaleur étouffante de ce milieu du jour.

Vers midi, comme les aéronautes, accablés de lassitude, dormaient d'un sommeil lourd sous la garde des sentinelles makoua, Saubd se sentit tout à coup tiré de sa torpeur somnolente par une main qui le touchait à l'épaule. Réveillé en sursaut, il se dressa sur son séant et vit devant lui Namarolo ; du geste le chef indigène l'invitait à le suivre. Saubd, assez intrigué, obtempéra à ce désir. Son guide, remontant le cours de la rivière, le conduisit vers l'endroit où la troupe des guerriers s'était établie. Chemin faisant, le Ma-Koua expliqua qu'un blanc venait d'être fait prisonnier ; il priait l'ingénieur d'entrer en relation avec le captif et de s'assurer si c'était un ami ou un ennemi.

Arrivé au campement des noirs, Saubd aperçut en effet de loin, assis par terre au pied d'un arbre à caoutchouc, un Européen aux vêtements en lambeaux, dont le visage, caché par un gigantesque chapeau indigène, était invisible. Lorsque l'ingénieur et son guide furent à une dizaine de pas du prisonnier, celui-ci, entendant marcher, releva soudain la tête, et quel ne fut pas l'étonnement de Saubd en se trouvant en face du géographe, mais d'un géographe méconnaissable et plus qu'à demi aveugle, car il était sans lunettes.

« Vous ! vous ! Gradnier, s'écria Saubd, mais seul ! où est Mme Linna ?

– Hélas ! répondit le géographe reconnaissant l'ingénieur à sa voix, car la privation de lunettes lui interdisait de le reconnaître autrement ; mais, mon cher, ajouta-t-il, si vous voulez

que je vous réponde, de grâce, faites-moi rendre mes lunettes et dites à ces brutes de me détacher. »

Il fut fait selon ses désirs ; ses lunettes lui furent restituées et, les liens qui le retenaient prisonnier une fois coupés, il parut un tout autre homme et s'enquit du sort de ses trois compagnons.

« Farlhan, répondit Saubd, est allé chercher du secours à Moçambique ; quant à d'Ex, il est près d'ici, il termine sa sieste sans se douter de votre présence.

– Eh bien ! allons le retrouver, répondit Gradnier, et je vous raconterai à tous deux mon histoire, cela m'évitera de la répéter plusieurs fois. »

D'Ex fut bientôt rejoint et ne regretta point d'avoir été réveillé quand il vit devant lui le géographe. Son premier mot, ainsi que l'avait été celui de Saubd, fut pour Mme Linna. Le géographe, comme précédemment, répondit évasivement à ce sujet, mais de telle façon cependant que les aéronautes conservèrent peu d'espérance de la revoir. D'Ex comprit pourquoi Gradnier ne voulait pas s'expliquer plus clairement, aussi n'insista-t-il pas, et Saubd, sur les lèvres duquel une question se pressait, dont la réponse l'eût éclairé complètement sur le sort de l'infortunée voyageuse, n'osait la poser, tant il craignait que, par une réponse catégorique, Gradnier lui enlevât tout espoir.

Prié par ses compagnons de raconter ce qui s'était passé depuis leur séparation, Gradnier se décida enfin à les mettre au courant de son histoire. Renversé par la violence du dernier choc subi dans les arbres, sa tête avait porté contre un des angles de la machine ; il avait perdu connaissance et n'était revenu à lui qu'au moment où les premières lueurs du jour commençaient à éclairer la forêt. Il se retrouva, sain et sauf quoique un peu meurtri, suspendu entre le ciel et la terre et supporté par un enchevêtrement de lianes qui avaient empêché sa chute d'être fatale. Après s'être dégagé avec bien de la peine, il s'était laissé glisser jusqu'à terre, non sans endommager ses vêtements et même sa chair aux épines gigantesques de la forêt. Son premier soin fut de chercher si quelque autre de ses compagnons

n'avait pas partagé son malheureux sort, et il ne tarda pas à découvrir l'infortunée voyageuse gisant inanimée sur le sol.

« L'état dans lequel se trouvait le corps de notre compagne de voyage, dit Gradnier obligé d'avouer enfin la terrible vérité, ne laissait aucun doute sur la façon dont elle était morte. Tombée d'une hauteur de plus de trente pieds dans un endroit où le terrain était découvert, elle n'avait pas eu, comme moi, la chance inouïe d'être arrêtée à mi-chemin de sa chute, ni même de la voir enrayée par un obstacle ; sa tête devait avoir porté la première sur un entassement de rochers à arêtes vives à demi enfouis sous les arbres, et elle s'y était brisée de telle façon que la mort avait dû être instantanée.

« Terrifié par cette fin horrible d'une jeune femme quelques heures auparavant d'une gaieté si charmante, je ne voulus pas l'abandonner sans donner à ses restes la sépulture qui était en mon pouvoir. Comme je crois vous l'avoir dit, à cet endroit était un entassement de rochers ; entre eux la nature avait ménagé une sorte d'excavation assez profonde et assez bien close de toutes parts, véritable cercueil naturel capable de recevoir un corps humain. Je descendis dans ce trou et le tapissai de mousses, bouchant les rares orifices qu'il présentait avec des pierres, puis je plaçai au fond le corps charmant déjà glacé et le recouvris de menues branches brisées par l'ouragan. Restait une difficulté : il me fallait transporter, avec mes seules forces, une pierre assez grande pour fermer le tombeau et assez lourde pour qu'aucun carnassier ne pût la déplacer ; heureusement la nature avait simplifié la besogne de façon à la rendre facile ; surplombant l'excavation, une sorte de dalle d'un poids considérable se tenait en équilibre depuis des siècles sur une de ses pointes, et le lent travail des eaux avait si bien lavé et rongé sa base, que, semblable à un certain nombre de roches branlantes bien connues du monde entier, elle remuait sous une simple poussée de la main. Armé d'une grosse branche dont je me servis comme d'un levier, je n'eus pas de peine à la faire basculer ; elle se renversa, recouvrant complètement le tombeau de notre malheureuse amie. »

Après avoir rendu les derniers devoirs à la morte, Gradnier avait gagné, non sans peine, la limite de la forêt, distante au sud

de moins d'une demi-lieue. Là il était tombé au milieu d'un campement d'indigènes dont il ne comprenait pas la langue, mais qu'à leurs coiffures, au pélélé passé dans leur lèvre inférieure, à leurs tatouages, dont l'un en forme de croissant renversé s'étalait sur leurs fronts, et à l'abondance de paroles dont ils accompagnaient leurs moindres actes, il avait reconnu immédiatement pour des Ma-Koua du sud. Ces Ma-Koua le retinrent prisonnier à vue, mais cependant le traitèrent avec douceur : il put manger et boire à sa suffisance, et s'il n'avait été suivi partout par deux guerriers armés jusqu'aux dents, il eût pu se croire parfaitement libre.

Gradnier ne savait trop ce que ses maîtres voulaient faire de lui, mais il ne tarda pas à être fixé à cet égard : la tribu procédait à l'enterrement de l'un de ses chefs et, comme toujours en pareille circonstance, un certain nombre de victimes humaines devaient être enterrées vives à ses côtés. Gradnier ne se fit aucune illusion, il serait l'une de ces victimes.

Le courageux géographe envisagea avec fermeté la terrible aventure dans laquelle il se trouvait, et chercha par quel procédé il pourrait en imposer aux superstitieux indigènes et les déterminer à lui rendre la liberté. Après quelques efforts de mémoire il se rappela que ces peuplades, les plus superstitieuses de cette portion de l'Afrique, sont rapportées ne jamais égorger une victime qui, au moment où on va la sacrifier, est secouée par un éternuement. Confiant dans sa parfaite connaissance des mœurs indigènes, Gradnier attendit avec tranquillité l'heure du supplice, sûr, à partir de l'instant où il s'était rappelé ce fait, d'être bientôt libre s'il savait jouer son rôle avec naturel au moment opportun.

« Au lever du jour, le lendemain, c'est-à-dire ce matin même, dit Gradnier, après une nuit passée sans sommeil, malgré ma confiance en un procédé de sauvetage que je considérais comme infaillible, je fus conduit à la tombe du chef enterré la veille. Un trou profond, tapissé de peaux de léopards, insignes de sa dignité, avait été pratiqué dans le sol, et mes bourreaux se préparèrent à me précipiter au fond sur un monceau de victimes résignées, déjà couchées sur les nattes qui recouvraient la dépouille mortelle, quand, recueillant toutes mes forces, je poussai

le plus magnifique éternuement que j'aie jamais produit. À ce bruit caractéristique toute la foule autour de moi se prosterna, mes bourreaux me lâchèrent, et gravement je m'éloignai. Je sortis du village dans la direction du nord, comptant gagner Moçambique en contournant la forêt, certain de n'être pas poursuivi.

« Quelques heures après je tombais, comme un maladroit, au milieu de vos amis sauvages... et me voilà. »

Saubd, qui pendant ce récit avait été sombre et taciturne, proposa qu'avant de partir on se rendît à la tombe de la sympathique victime ; mais d'Ex parvint, non sans quelque peine, à l'en dissuader : ne serait-ce pas une faute d'abuser du concours des Ma-Koua en exposant la petite troupe à de nouveaux dangers ? et puisque Gradnier avait assuré l'inviolabilité de la sépulture de leur compagne de voyage, il ne restait, dans l'impuissance actuelle où se trouvaient les naufragés, raisonnablement plus rien à faire.

Saubd se rendit à ces sages raisons, et vers quatre heures la caravane reprit en sens inverse la route suivie le matin. Elle fit peu de chemin jusqu'à la tombée de la nuit ; les aéronautes, attristés par cette fin d'un voyage qui tout d'abord s'était accompli sous d'aussi favorables auspices, gardaient le silence, chacun restant enfermé dans ses pensées, et ne songeaient guère à activer la marche. Ils savaient d'ailleurs que tous leurs efforts ne pourraient les faire arriver le jour même à Moçambique, et que le lendemain ils franchiraient facilement la distance qui les séparerait encore de la station européenne.

Un peu avant le coucher du soleil le campement fut établi sur la lisière de la forêt suivie toute la journée, et les voyageurs s'en remirent entièrement aux naturels des précautions à prendre pour écarter les fauves. Après un dîner rapide, ils se retirèrent sous une tente confectionnée, tant bien que mal, avec les débris de celle de l'*Éclaireur*, et ne tardèrent pas à s'endormir.

D'Ex et Gradnier goûtèrent un sommeil assez tranquille sur leurs couches de branchages. Il n'en fut pas de même pour Saubd : sa pensée revenait sans cesse au triste spectacle qui la

veille avait frappé les yeux du géographe ; il se reprochait la mort de la jeune femme, comme si une imprudence de sa part en eût été la cause. Que ne lui avait-il conseillé de se retirer sous la tente au moment de l'atterrissage ? que n'avait-il prévu qu'un choc terrible pouvait se produire ? comment ne lui était-il pas venu à l'idée qu'un malheur était possible ?

Ne pouvant dormir, l'ingénieur sortit sans bruit de la tente, décidé à marcher un peu pour secouer ses tristes idées. Le campement établi à la lisière, et entouré de grands feux destinés à écarter les fauves, lui apparut alors éclairé par les flammes rouges aux intensités changeantes ; les indigènes, étendus çà et là à côté de leurs armes, reposaient sous la garde de deux sentinelles : debout et silencieuses auprès de deux brasiers différents, elles semblaient deux statues antiques taillées dans le marbre noir. Saubd, frappé de leur immobilité, s'approcha doucement de l'une d'elles, persuadé qu'elle dormait ; mais à son approche le guerrier le convainquit de sa vigilance, car, lui montrant de sa lance un point dans un buisson voisin, il prononça à voix basse quelques mots dans sa langue maternelle. Saubd ne put en comprendre la signification, mais la mimique du Ma-Koua lui fit deviner un danger.

L'ingénieur, surexcité et dans un de ces états d'esprit où l'homme le plus prudent devient téméraire, résolut d'aller lui-même reconnaître l'endroit suspect. Il rentra sous la tente et y prit un des deux fusils à balles explosibles qui avaient fait partie de l'armement de l'*Éclaireur*.

Quand il repassa près de la sentinelle, toujours immobile, il trouva, à demi couché à côté d'elle, le chef ma-koua ; sa carabine à la main, il paraissait aux aguets. L'ingénieur s'enquit auprès de lui de la cause de sa préoccupation et reçut, pour toute réponse, ces mots prononcés à voix basse : « Un léopard, un gibier de chef. » Saubd regarda avec attention et, ébloui par le brasier, n'aperçut rien ; alors audacieusement il le dépassa.

Le Ma-Koua ne parut nullement surpris de voir l'ingénieur, courbé en deux et le fusil à demi épaulé, s'avancer en pleine lumière vers le buisson ; il pensa sans doute que telle était la manière spéciale dont les Français attaquaient les fauves ; il prit la

témérité de Saubd pour de la profonde stratégie. Malheureusement il n'en était pas ainsi, Saubd à ce moment faisait fi de toute prudence.

Le léopard, accroupi derrière le buisson, laissa approcher l'audacieux qui, sans aucune habitude d'un pareil genre de chasse, ne se doutait pas encore de la proximité du félin. Quand le léopard jugea son ennemi à portée convenable, il bondit tout à coup par-dessus le fourré ; au même moment une détonation d'arme à feu retentit derrière l'ingénieur. Saubd fut renversé et il s'attendait à sentir les dents et les griffes de son ennemi entrer dans sa chair ; mais, à son grand étonnement, le corps souple de l'animal demeurait immobile étendu à côté de lui. Stupéfait, l'ingénieur se releva et porta la main à son arme.

« Inutile, fit en portugais une voix à ses côtés, la bête est morte ; » et Namarolo, saisissant le léopard par sa longue queue bigarrée, le traîna auprès du foyer.

On pense combien Saubd fut admonesté par ses deux compagnons accourus au bruit de la détonation, et combien le chef indigène fut remercié et félicité de son heureux coup de fusil.

D'Ex reprocha à Saubd sa témérité et lui dépeignit en termes émus la douleur que sa mort eût causé à ses compagnons : après les dangers courus en commun, Gradnier, Farlhan, Saubd et d'Ex n'étaient-ils pas frères ? D'ailleurs, ajouta-t-il, la mission des passagers de l'*Éclaireur* n'est pas terminée, leur tâche finira seulement en France, après qu'ils auront témoigné des résultats de leur expédition.

Gradnier vit combien était grande l'impression faite sur Saubd par les paroles sévères, quoique affectueuses, du capitaine, et il résolut de s'interposer entre les deux amis.

« Voyons, mon cher d'Ex, dit-il, n'accablez pas ce pauvre ingénieur ; laissez-moi croire qu'il a péché par ignorance des dangers de quitter la protection des foyers. Saviez-vous, Saubd, que cette partie de l'Afrique est l'une des plus riches en gibier et en même temps l'une des plus remplies de bêtes féroces ? Ici abondent les antilopes, les gnou, les buffles, les quagga et les zèbres ; ici les lions, les léopards, les hyènes, sont très nom-

breux, d'autant plus nombreux que l'homme y est plus rare ; ici, ou plutôt près d'ici, au pied des monts Namouli, vivent des peuples cannibales, les derniers de l'Afrique, les Ma-Oua, proches parents de nos bons alliés ; ces sauvages se repaissent encore de chair humaine et préfèrent ce mets à tout autre ; ils dévorent des esclaves et même les membres de leur propre tribu condamnés pour magie ; pendant les fêtes, les victimes sont enivrées de bière, tuées et mangées.

« Saviez-vous cela, mon cher Saubd ? non, n'est-ce pas ? Eh bien, maintenant que vous le savez, vous ne vous écarterez plus du campement avant le lever du soleil. »

VIII

Le lendemain 6 juin la caravane reprit sa marche vers Moçambique, dont à vol d'oiseau elle était éloignée d'une vingtaine de kilomètres.

Aucune route tracée ne fut rencontrée durant le parcours exécuté ce matin-là, et la petite troupe dut continuer à avancer péniblement à travers la brousse, semée de fourrés épineux, au milieu desquels croissaient des arbres à copal et des lianes à caoutchouc d'espèces spéciales à la contrée.

Devant les pas des voyageurs s'étendait la plaine sans fin, déserte et privée d'eau ; à l'est, la vue était arrêtée par la muraille des premiers arbres de la forêt, et à l'ouest on devinait à l'horizon les sommets de montagnes que l'infaillible mémoire du géographe nomma :

« Ce sont les chaînes avancées des monts Namouli, expliqua-t-il à ses compagnons, massif isolé dont les pics les plus hauts s'élèvent à 2 400 mètres, d'après l'explorateur Last. Longtemps on a cru ces montagnes plus élevées, car à certaines époques de l'année elles revêtent momentanément une parure blanche, que bien des voyageurs ont pris pour de la neige ; cet aspect est dû, paraît-il, à la grêle déposée à leur surface par les pluies orageuses des équinoxes. »

Dans sa route la caravane traversa des villages et des cultures abandonnées ; ces ruines témoignaient des luttes incessantes que se livrent les sauvages habitants de ces contrées.

Dans une de ces bourgades dévastées par la guerre, Gradnier, chercheur infatigable, retrouva les traces de cultures de patates douces, de courges, de maïs, de sorgho et autres céréales, qui constituent la principale nourriture des naturels ; il fit encore remarquer à ses compagnons les restes d'une église abandonnée, respectée par la superstition des indigènes ; bien que pour la plupart païens, ils n'osent s'attaquer aux églises catholiques élevées sur leur territoire par les missionnaires jé-

suites et dominicains, qui tentèrent autrefois, mais sans succès, d'évangéliser le pays.

« Dans cette contrée étrange, dit Gradnier, où les femmes sont les égales des hommes, et ont droit de propriété, où l'eau potable manque complètement, et est vendue au poids de l'or aux navires qui s'abritent dans les rades magnifiques de la côte, la chasse constitue la ressource principale des rares habitants ; aussi la faune du pays, autrefois l'une des plus riches et des plus abondantes du globe, diminue-t-elle, et certaines espèces tendent même à disparaître ; ainsi le commerce de l'ivoire, entraînant une chasse à outrance de l'éléphant, a rendu très rare ce précieux proboscidien ; il trouve difficilement à se cacher dans les forêts, chaque jour de plus en plus dévastées.

– Et ici comme dans toutes les contrées où l'existence est difficile, fit remarquer d'Ex, la vie humaine est sans doute comptée pour peu de chose ?

– Justement, répondit Gradnier ; malgré tous les efforts du gouvernement portugais, le commerce des esclaves se faisait encore en grand dans la colonie avant l'année 1878 ; il avait atteint au milieu de ce siècle des proportions formidables, et les noirs y étaient à si bon marché, que tous les peuples environnants venaient s'en approvisionner dans cette malheureuse province. Les Hovas et les Sakalaves appelaient à cette époque tous leurs esclaves des Moçambiques, car la plupart d'entre eux étaient originaires de cette contrée ; jusqu'en 1862, où la traite fut abolie à Cuba, le commerce le plus actif de « bois d'ébène » se faisait avec cette île. »

Par ces remarques à propos des incidents du voyage, Gradnier cherchait à secouer sa tristesse et celle de ses compagnons, et à leur faire paraître moins longue l'interminable route à pied qu'ils étaient obligés d'accomplir à travers les plaines désertes et brûlées par le soleil. Il ne pouvait s'empêcher de songer, dans les intervalles de longs silences qui séparaient ses quasi-monologues, aux difficultés des explorations à pied. Jamais jusqu'alors ces difficultés ne lui étaient apparues d'une façon aussi flagrante, et elles lui semblaient encore plus dures à surmonter quand il songeait que tous ces efforts dépensés pour franchir

moins de sept misérables lieues eussent été remplacés par un farniente absolu, durant lequel, assis confortablement, il eût vu en peu d'heures se développer sous ses pieds l'ensemble du pays, si son cher ballon, au lieu de servir à l'habillement des tribus indigènes, eût encore flotté au-dessus de sa tête, le véhiculant sans secousse et le protégeant de son ombre.

D'Ex et Saubd, malgré la pensée consolante de leur mission accomplie, avaient trop souffert moralement des divers incidents des jours précédents pour ne pas se sentir faibles devant des fatigues auxquelles ils étaient moins habitués que l'explorateur Gradnier ; aussi souhaitaient-ils vivement, sans oser l'avouer, la fin des épreuves et une prompte arrivée à Moçambique, port de refuge définitif de l'expédition.

Vers neuf heures du matin, comme la caravane était presque à moitié chemin de cette capitale, un cavalier portant l'uniforme des troupes indigènes portugaises fut signalé. Il eut bientôt rejoint et annonça l'arrivée de la colonne de secours envoyée avec Farlhan à la recherche des aéronautes.

Une demi-heure après les deux troupes se rejoignaient, et Farlhan apprenait, de la bouche même du géographe, tout ce que celui-ci avait la veille raconté à ses deux autres compagnons.

L'escadron de cavalerie envoyé par le gouverneur au-devant des trois Français était commandé par un jeune enseigne portugais, don Lope de San-Antao ; comme la plupart de ses compatriotes des hautes classes, don Lope parlait le français le plus pur. Sa conversation, ainsi que la présence de Farlhan, rendu gai par sa réunion avec ses anciens amis, chassa un peu les idées noires des aéronautes. D'Ex, Saubd et Gradnier, montés sur de petits chevaux du pays, amenés pour eux en main par les cavaliers à la solde de la maison de Bragance, allaient en tête de la caravane, et avaient à répondre aux multiples questions du jeune officier. Don Lope interrogeait surtout l'ingénieur, avec lequel il se sentait plus à l'aise ; Saubd n'avait-il pas autrefois visité Lisbonne, et son grade de lieutenant dans l'armée française ne correspondait-il pas à celui d'enseigne de l'armée portugaise ? Aussi dut-il raconter en détail et le but de l'expédition

tentée par l'*Éclaireur*, et les péripéties diverses du voyage et de l'atterrissage.

Cette narration, ainsi que les nombreuses questions auxquelles elle donna lieu de la part de don Lope, amenèrent la caravane en vue du golfe de Moçambique, deux heures après la rencontre des deux troupes.

La température, très élevée, était cependant supportable grâce à la brise de mer qui soufflait assez forte depuis le lever du jour et à de légères vapeurs qui, dès dix heures, occultèrent par instant les rayons du soleil ; aussi, sur le désir exprimé par les aéronautes, la halte au milieu du jour et la sieste furent-elles reculées jusqu'au moment prochain où on atteindrait Mossoril, résidence de villégiature du gouverneur.

Le littoral de l'immense et multiple baie de Moçambique est formé d'une terre sablonneuse à la rare végétation arborescente ; la mer vient se briser contre des rives bien nettes, dans les endroits où le courant marin qui longe la côte fait sentir son action d'entraînement des alluvions ; elle déferle sur des bancs de sable d'une grande largeur, qui découvrent à marée basse dans les portions des découpures du rivage où il ne peut pénétrer.

« La ville de Moçambique, capitale de la province, et point d'attache du câble télégraphique et des paquebots réguliers, expliqua Gradnier, est située dans une île basse encadrée de deux forts : ceux de São-Sebastião et de São-Lourenço ; ce dernier situé dans un îlot. La ville se divise en deux parties : la cité européenne, contenant quelques édifices de construction portugaise, et la cité noire, dont les cabanes se pressent au sud de la première. Au fond de la baie, dont l'entrée est commandée par l'île forteresse, se trouve Mossoril, lieu de villégiature des colons.

– Et où le capitaine général, notre gouverneur, a fait préparer vos logements, ajouta don Lope, ainsi que les abris nécessaires à toute la caravane.

– Tous les habitants de Mossoril et de la capitale, demanda d'Ex, parlent-ils le français aussi élégamment que vous, Mon-

sieur ?... Dans ce cas, nos relations avec eux seront bien facilitées.

– Un grand nombre de mes compatriotes parlent en effet le français, répondit don Lope, mais à Moçambique peu de personnes possèdent cette langue ; l'île compte au plus quelques centaines de blancs, originaires de la mère patrie, et la grande masse de la population est composée d'hommes de couleur : noirs, mahométans ou banyans indous, qui se servent d'un jargon dérivé de la langue des Ma-Koua du littoral. Malgré la faiblesse numérique de sa population blanche, Moçambique possède une société de géographie...

– Dont j'ai l'honneur d'être le correspondant, interrompit Gradnier.

– ... Et qui publie des journaux et des livres. La colonie exporte surtout de la gomme, de l'ivoire et du caoutchouc ; mais les relations avec l'intérieur sont rendues très difficiles par la sauvagerie des habitants, et le pays, à quelques kilomètres de la côte, reste peu connu. »

La caravane arrivait à ce moment à Mossoril, coquette petite ville bâtie à l'européenne, au nord de la baie du même nom ; ses habitants, venus en grand nombre au-devant des naufragés de l'air, manifestèrent de toute façon leur sympathie pour eux et leur œuvre.

Dès son entrée en ville, d'Ex se fit mener au bureau du télégraphe par un sous-officier de l'escorte portugaise ; là, par le câble qui relie Mossoril à Moçambique, et Moçambique à l'Europe, il expédia à Paris une longue dépêche, disant le résultat de l'expédition, et l'état dans lequel se trouvait Ambéribé au moment où l'*Éclaireur* avait quitté cette forteresse.

Pendant ce temps les autres aéronautes, conduits par l'obligeant don Lope, gagnaient la villa que le gouverneur avait mise à leur disposition, et dans les communs de laquelle on procéda aussitôt au déchargement des bêtes de somme.

Les Ma-Koua furent congédiés par Saubd, et, reconnaissant de leurs bons offices, l'ingénieur fit à chacun d'eux un petit présent. Après force battements de mains et saluts à la mode indi-

gène, ils reprirent le chemin de leur village, emportant le meilleur souvenir de la générosité des quatre français. D'Ex, Saubd et Gradnier, qui devaient à cinq heures être présentés au capitaine général, se retirèrent alors dans leurs appartements, conduits par les serviteurs indigènes de la villa, et procédèrent à leur toilette au moyen des effets sauvés du naufrage.

Un peu avant l'heure prescrite pour la présentation, don Lope, jouant le rôle d'introducteur, vint prendre les aéronautes pour les conduire au palais du gouvernement, leur annonçant que le capitaine général les priait à dîner ce soir même avec lui.

Par le nombre de ses convives, tous notables de la colonie, et la magnificence de l'hospitalité portugaise, ce dîner, servi dans les jardins du palais de Mossoril, avait tout l'aspect d'une véritable fête. D'Ex, comme chef de l'expédition, dut raconter les péripéties du voyage de l'*Éclaireur*. Il le fit dans sa langue maternelle, comprise de la majorité des assistants, et fut chaleureusement applaudi quand, comme conclusion, il remercia ses hôtes portugais de leur si gracieuse hospitalité, en portant un toast à l'union des deux sœurs latines, le Portugal et la France, marchant parallèlement, sans jamais se contrarier, à l'œuvre magnifique de la colonisation de l'Afrique.

Après quelques mots émus du gouverneur, répondant par un nouveau toast à celui du capitaine, les conversations particulières, jusque-là suspendues, reprirent d'un bout à l'autre de la table, et le gouverneur, se tournant vers d'Ex, placé à sa droite, lui dit :

« C'est une chose remarquable, capitaine, que nos deux pays aient, comme vous le disiez si bien tout à l'heure, toujours marché côte à côte, et sans aucun froissement, dans leur œuvre de civilisation tant en Afrique qu'aux Indes, où nous avons des colonies voisines. À quoi cela tient-il ? Est-ce à l'affinité de nos deux races, toutes deux issues du sang latin ? N'est-ce pas plutôt à la courtoisie des relations entre deux peuples également polis ?

– Il n'est pas douteux, répondit d'Ex, que les deux raisons que vous donnez ici n'aient contribué beaucoup à la facilité des relations de nos nationaux avec les vôtres ; mais, à mon sens,

une autre raison, une raison d'intérêt commun, ou, si vous le préférez, de défense commune, a fait surtout cette marche parallèle de nos efforts civilisateurs. Ne nous sommes-nous pas trouvés, en effet, Portugais et Français, en face du même concurrent opiniâtre, l'Anglais, d'un concurrent sans cesse en lutte contre nous, et plus spécialement dans cette Afrique du Sud où nous sommes en ce moment ? L'Angleterre, à Madagascar contre la France, et dans la région du Zambèze supérieur contre le Portugal, n'a-t-elle pas combattu de tout temps, et ne combat-elle pas encore aujourd'hui, pour amoindrir et même supprimer l'influence de nos deux nations ?

– Il y a du vrai dans ce que vous dites là, capitaine, répondit le gouverneur ; mais, ajouta-t-il en souriant, si je puis vous suivre sur ce terrain de discussion à propos de vos possessions africaines et malgaches, vous comprenez qu'après les événements de ces dernières années il serait malséant à moi, capitaine général d'une province méridionale de l'Afrique portugaise, de donner mon appréciation sur des traités signés en toute loyauté par le gouvernement de Sa Majesté don Luiz. »

La réserve faite par le gouverneur était toute naturelle, bien qu'elle pût paraître un peu excessive au citoyen d'une nation où les opinions s'émettent le plus souvent avec hardiesse et au grand jour, et d'Ex n'insista pas sur ce sujet.

Après quelques instants de silence, motivés par le passage de nouveaux services offerts par des laquais noirs en habit, bas de soie et cravate blanche, la conversation reprit entre les deux interlocuteurs, et chacun parla des colonies qu'il avait visitées. Le gouverneur s'enquit de cette Algérie où d'Ex avait passé une grande partie de son enfance, et près de deux années ensuite comme officier ; il se fit donner de nombreux détails sur les méthodes employées par la France pour se concilier les indigènes et leur faire accepter sa domination.

« Sans vouloir en rien diminuer le mérite des gouverneurs de l'Algérie, conclut le capitaine général, vous me permettrez bien de le dire : leur tâche a été singulièrement facilitée par la demi-civilisation du peuple conquis et la beauté du climat ; en Moçambique, au contraire, nous avons eu de tout temps affaire

à de véritables sauvages, cannibales ou commerçants de chair humaine, et à un climat meurtrier pour les Européens ; aussi nos colons n'ont-ils pu s'avancer au loin dans les terres. Dans certaines provinces de cette côte, nos établissements embrassent une grande partie du littoral, et même quelques comptoirs se sont élevés dans l'intérieur ; mais ici même Moçambique est la seule cité européenne que nous ayons pu établir, elle vit uniquement des caravanes dont les marchandises viennent s'embarquer dans son port.

« Demain vous visiterez cette ville cosmopolite, bâtie sur un îlot inculte, et vous y verrez surtout des indigènes, des Arabes et des Hindous ; vous y remarquerez peu de maisons bâties à l'européenne ; sans les édifices qu'elle renferme : le palais du gouvernement, la cathédrale, le bureau des finances, la douane, l'hôpital, la Miséricorde, l'hôtel de ville, ses trois forteresses de Saint-Laurent, de Saint-Antoine et de Saint-Sébastien, et les quelques maisons à toits plats qui bordent son port, vous vous y croiriez dans une cité de sauvages.

« De la mer la ville présente certainement un aspect agréable avec sa jetée bâtie sur des arches et dont les quais mobiles faciliteront votre embarquement ; mais, à propos de votre départ, j'y pense, je dois vous communiquer une nouvelle bonne pour vous, mauvaise pour nous qui allons sitôt être privés de vos présences : un vapeur de la compagnie anglaise de navigation qui nous relie à l'Europe est entré ce soir dans notre port et repart demain soir à la marée. Tout en regrettant que vous nous quittiez si précipitamment, il est de mon devoir de vous engager à saisir cette occasion de rapatriement, car nos services à vapeur sont peu fréquents, et si vous manquiez ce départ, vous seriez exposé à attendre longtemps le suivant.

« Si M. Saubd et vous nous quittez si vite, du moins, je l'espère, nous garderons encore plusieurs jours au milieu de nous votre éminent ami, M. Gradnier ; le savant géographe, sans doute, ne compte pas comme vous rentrer en France, mais bien à Diégo-Suarez ?

– Telle est, en effet, son intention, répondit d'Ex.

– En ce cas il sera encore pendant quelque temps des nôtres, car le paquebot des messageries maritimes de Zanzibar à Madagascar, qui dessert notre ville, n'est pas encore signalé partant. »

Après la réception qui suivit le dîner et se prolongea fort avant dans la soirée, les aéronautes regagnèrent leur villa, où ils trouvèrent Farlhan ; invité par ses camarades de l'armée portugaise, le sous-officier était rentré seulement depuis quelques instants.

Les aéronautes regagnèrent leurs chambres après avoir décidé pour le lendemain le départ de ceux d'entre eux qui rentraient en France.

Saubd, Gradnier et Farlhan ne tardèrent pas à s'endormir, accablés des fatigues des jours précédents, auxquelles étaient venues s'ajouter celles des dernières vingt-quatre heures. D'Ex, moins heureux, cherchait en vain le sommeil. Il songeait à ses conversations à table avec le gouverneur, dans le cours desquelles il avait senti, avec tant de force, combien chaque nation européenne avait intérêt à devancer ses rivales dans la conquête de l'Afrique. Il pensait à ces luttes incessantes des pays civilisés marchant à un but commun et, par jalousie d'intérêt, se contrariant dans l'accomplissement de leur œuvre commune. Il se remémorait la lutte terrible soutenue par ce Portugal, si courageux et si fier, contre la plus grande puissance colonisatrice du monde ; lutte si âpre surtout dans cette Afrique méridionale où les intérêts des deux nations se trouvent le plus fortement en jeu. Là, en effet, deux États colonisateurs du premier ordre se dressent face à face : le Portugal avec sa glorieuse histoire d'outremer, avec son passé de plus ancien pionnier de la civilisation ; l'Angleterre avec son renom d'habileté et sa science des entreprises coloniales, chacune de ces deux puissances avec la même volonté d'adjoindre à son empire africain les contrées placées au nord du cours supérieur du Zambèze : le Portugal pour relier ses possessions du Moçambique et d'Angola ; l'Angleterre pour relier ses possessions du Cap et du haut Nil. Alors que les revendications du premier à la souveraineté de ces territoires s'appuient sur des droits incontestables dus à ses titres de premier occupant des régions immédiatement voisines,

le puissant Royaume-Uni entre en ligne avec le droit du plus fort et, il faut bien le reconnaître, du plus entreprenant.

Si le Portugal, ancien pionnier du monde, s'est vu, il y a cent ans, dépouiller de ses possessions lointaines les plus belles, depuis 1840 il s'est réveillé de sa torpeur momentanée, et la race lusitanienne, la race européenne la mieux faite pour résister aux effets meurtriers des climats tropicaux, a repris avec énergie son œuvre colonisatrice un instant interrompue. Avec les avantages que lui donne sa facilité d'assimilation des races de couleur, avec ceux qu'il doit à la sobriété et à la vie simple de ses enfants, ce petit peuple sait à nouveau aujourd'hui se concilier l'affection de ses protégés et s'établir dans ses possessions africaines par ce croisement fort et résistant de sangs mêlés qui, en les peuplant, y assure son règne d'une façon durable.

Installé dans la Sénégambie, à São-Thomé et à Principe, à Angola et Benguella, à Moçambique et sur le Zambèze, le Portugal rêve de s'étendre et de réunir ses possessions de l'Atlantique à celles du Pacifique, à travers le haut Congo et le haut Zambèze, en fondant un empire gigantesque dont la création eût arrêté, dans leur marche vers le nord, les colonies anglaises du sud africain. Si le Portugal avait eu affaire au seul Royaume-Uni, sa juste ambition, appuyée sur des droits incontestables, eût pu parvenir à son but ; mais il se trouva en présence des jeunes colonies anglaises, peu respectueuses des droits acquis.

Menacée de voir ses colons du Cap se séparer d'elle si elle ne prenait leurs intérêts en main, et voulant empêcher la guerre d'éclater entre eux et l'Afrique portugaise sans cesse harcelée et envahie avec cynisme, l'Angleterre dut s'interposer comme arbitre. Se faisant juge dans sa propre cause, elle imposa par la force au Portugal la reconnaissance des envahissements des colons du Cap, et cependant la fierté et ta ténacité de l'admirable petit peuple latin lui fit obtenir des conditions acceptables pour son honneur.

Durant son insomnie d'Ex voyait passer devant lui les modifications successives de cette partie de la carte d'Afrique : il voyait les cartes éditées en 1889, unissant dans un même contour le Moçambique, l'Angola et le haut Zambèze et attribuant

au Portugal cette portion du continent noir ; il voyait les cartes plus récentes séparant les deux colonies lusitaniennes par une large bande attribuée à l'Angleterre et coupant en deux tronçons le futur empire rêvé.

Combien, pensait d'Ex, il eût été utile aux Portugais de pouvoir, deux ans auparavant, affirmer leurs droits en plantant leur pavillon au centre des contrées dont la possession leur était contestée ; de quelle importance il eût été pour eux de devancer leurs rivaux sur cette route du haut Zambèze. Ce but eût été facilement et rapidement atteint par le hardi petit peuple, s'il avait eu à sa disposition un aérostat semblable à l'*Éclaireur*. Porté par l'alizé, le navire aérien eût parcouru toute cette portion de l'Afrique, des rives du Pacifique à celles de l'Atlantique, plantant le drapeau de sa nation en maints endroits sur sa route, et dressant ainsi une barrière infranchissable devant la marche envahissante des Anglais du Cap.

La France, pensait encore le capitaine, a, elle aussi, à se défendre de la même façon au nord de l'Afrique contre les empiétements de ses rivaux, et pour affirmer ses droits à la possession de ce lac Tchad, objet actuel de la convoitise de trois nations, il faudrait qu'elle fût la première à s'établir sur ses bords.

Et d'Ex songeait ainsi aux moyens d'arriver par les routes de l'air à faire flotter, avant toutes autres, les couleurs de sa patrie sur les rives de la mer soudanienne.

IX

À huit heures, le lendemain matin, les aéronautes embarquèrent dans la chaloupe à vapeur mise à leur disposition par le commandant du port, et se dirigèrent vers l'*Indian*, vapeur de la British Steam Navigation Company, mouillé en rade de Mossoril, et qui devait les ramener en Europe. Ils trouvèrent sans peine place à bord de ce paquebot long courrier.

Rentrés en ville pour déjeuner, les quatre amis procédèrent, aussitôt après l'heure de la sieste, – durant laquelle toutes les affaires cessent, au transbordement des caisses dans lesquelles avait été emballé soigneusement le petit nombre d'objets sauvés du naufrage de l'*Éclaireur*.

Ces allées et venues, ainsi que les visites au gouverneur et aux principaux notables de la colonie, tous en résidence à Mossoril, occupèrent les dernières heures de leur séjour sur cette côte d'Afrique pour eux si hospitalière et, quand le moment du départ arriva, ils furent tout étonnés de n'avoir pas eu le loisir de visiter Moçambique et ses curieux forts.

« À votre arrivée à Paris, leur dit Gradnier, vous trouverez une longue lettre de votre géographe-interprète, et si vous n'avez pu voir la ville, du moins vous en aurez, par ma prose, une idée nette, car j'utiliserai mon séjour ici pour la visiter en détail, et vous dirai l'impression que cette visite aura faite sur moi. »

Cette promesse de Gradnier consola un peu les voyageurs de l'obligation où les mettait leur départ précipité de renoncer à parcourir la capitale des provinces portugaises du sud-est africain ; de leur côté ils promirent à leur ancien compagnon de traversée aérienne de lui écrire dès leur arrivée dans la mère patrie.

À la nuit l'*Indian* appareilla, et les aéronautes, debout à la coupée du navire, saluèrent une dernière fois et leurs amis d'un jour qui avaient tenu à se séparer d'eux seulement au dernier

moment, et leur vieil ami Gradnier, dont vingt jours de vie en commun et de dangers partagés ensemble leur avaient fait la présence chère à l'égal de celle d'un compagnon de vingt ans.

Peu d'instants après ces derniers adieux, si remplis de cordialité et si pénibles, surtout pour celui qui restait, l'île de Moçambique, ses phares et la côte d'Afrique elle-même s'évanouirent dans l'obscurité ; Saubd se tourna alors vers d'Ex, et, faisant allusion à ses rêveries de la nuit passée dont tous deux s'étaient déjà entretenus, il lui demanda tout à coup :

« Eh bien ! mon cher d'Ex, à quand notre prochain grand voyage aérien au long cours à travers le continent noir ?

– À bientôt, mes chers amis, je l'espère, » répondit le capitaine en tendant ses deux mains, l'une à Saubd et l'autre à Farlhan.

Table des matières

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir de l'ouvrage original.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (**http://www.ebooksgratuits.com/**) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache électronique* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le trentième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Toute suggestion est la bienvenue, à l'adresse maury@wanadoo.mg.

Pierre Maury, septembre 2007

Catalogue

1. CHARLES RENEL. *La race inconnue* (1910)
2. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 1, mars 1895
3. ADOLPHE BADIN. *Une famille parisienne à Madagascar avant et pendant l'Expédition* (1897)
4. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 2, avril-mai 1895
5. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 3, juin 1895
6. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 4, juillet 1895
7. GABRIEL DE LA LANDELLE. *Le dernier des flibustiers* (1884)
8. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 5, août 1895
9. PROSPER CULTRU. *Un Empereur de Madagascar au XVIIIe siècle : Benyowsky* (1906)
10. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 6, septembre 1895
11. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 7, octobre 1895
12. FRANÇOIS SAINT-AMAND. *Madagascar* (1857)
13. DÉSIRÉ CHARNAY. *Madagascar à vol d'oiseau* (1864)
14. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 8, novembre 1895
15. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 9, décembre 1895
16. CHARLES RENEL. *La coutume des ancêtres* (1915 ?)
17. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 2e année, n° 1, janvier 1896
18. DÉSIRÉ CHARNAY. *Madagascar à vol d'oiseau*. Édition illustrée (1864)

19. IDA PFEIFFER. *Voyage à Madagascar* (1881)

20. ANDRÉ COPPALLE. *Voyage à la capitale du roi Radama* (1910)

21. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 2e année, n° 2, février 1896

22. MARIUS CAZENEUVE. *À la cour de Madagascar. Magie et diplomatie* (1896)

23. GALLIENI. *Lettres de Madagascar* (1928)

24. ÉVARISTE DE PARNY. *Chansons madécasses* (1787)

25. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 2e année, n° 3, mars 1896

26. LOUIS CATAT. *Voyage à Madagascar* (1893-1894)

27. C. R. LAPANNE. *Six semaines à Madagascar* (fin 19e)

28. Henry Douliot. *Journal du voyage fait sur la côte ouest de Madagascar* (1895)

29. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 2e année, n° 4, avril 1896

30. LÉO DEX ET M. DIBOS. *Voyage et aventures d'un aérostat à travers Madagascar insurgée* (1901 ?)

À paraître

M. Ackerman. Histoire des révolutions de Madagascar, depuis 1642 jusqu'à nos jours. Librairie Gide, 1833

Lieutenant Ardant du Picq. Une peuplade malgache. Les Tanala de l'Ikongo. Le Tour du Monde, 1905

Carpeau du Saussay. Voyage de Madagascar. Nyon, 1722

E. Colin et P. Suau, S.J. Madagascar et la mission catholique. Sanard et Derangeaon, 1895

Comité de Madagascar. Bulletin du Comité de Madagascar. 1896, 2e année : numéros 5 à 8 (mai à août), sauf le n° 6

(juin) manquant
1897, 3e année : numéros 1 à 6 (juillet à décembre), après une interruption de la publication
1898, 4e année : 12 numéros
1899, 5e année : 6 numéros (janvier à juin), avant la transformation en Revue de Madagascar

Comité de Madagascar. Revue de Madagascar. Bulletin du Comité de Madagascar. 1899 à 1911 (quelques numéros manquants)

Adrien Domergue. Simples notes de voyage. Gabon. Madagascar. Guyane. Dupont, 1893

Lieutenant Victor Duruy. Mission dans le nord-Ouest de Madagascar (1897). Le Tour du Monde, 1899

Gabriel Ferrand. Les musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 3 volumes, Leroux, 1891, 1893 et 1901

Etienne de Flacourt. Histoire de la grande isle Madagascar. Clouzier, 1661

Georges Foucart. Le commerce et la colonisation à Madagascar. Challamel, 1894

Gallieni (et capitaine X.). Cinq mois autour de Madagascar. Le Tour du Monde, 1899 (en volume : Hachette, 1901)

Gallieni. Neuf ans à Madagascar. Le Tour du Monde, 1906 (en volume : Hachette, 1908)

Henri Gindre. En Afrique australe et à Madagascar. Challamel, 1897

M. Guillain. Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar. Imprimerie royale, 1845

Docteur Édouard Hocquard. L'expédition de Madagascar. Journal de campagne. Le Tour du Monde, 1897

Louis Lacaille. Connaissance de Madagascar. Dentu, 1862

Honoré Lacaze. Souvenirs de Madagascar. Berger-Levrault, 1881

Désiré Laverdant. Colonisation de Madagascar. Société maritime, 1844

B.-F. Leguével de Lacombe. Voyage à Madagascar et aux îles Comores (1823-1830). 2 volumes, Desessart, 1840

Lyautey. Lettres du Tonkin et de Madagascar (1894-1899). Armand Colin, 1921 (je ne reprendrai, de cet ouvrage, que les Lettres de Madagascar)

Macé Descartes. Histoire et géographie de Madagascar. Depuis la découverte de l'île, en 1506, jusqu'au récit des derniers événements de Tamatave. Bertrand, 1846

Louis Pauliat. Madagascar. Calmann-Lévy, 1884

Jean-Baptiste Piolet. De la colonisation à Madagascar. Challamel, 1896

Jean-Baptiste Piolet. Douze leçons à la Sorbonne sur Madagascar. Challamel, 1898

Jean-Baptiste Piolet. Madagascar et les Hova. Delagrave, 1895

Jean-Baptiste Piolet. Madagascar, sa description, ses habitants. Challamel, 1895

Jean Joseph Rabearivelo. Presque-Songes, suivi de Traduit de la nuit. Imprimerie de l'Imerina, 1934 ; Mirage, 1935 (à paraître en 2008)

Charles Renel. Contes de Madagascar. Troisième partie : contes populaires. Leroux, 1930

Octave Sachot. Voyages du docteur William Ellis à Madagascar. Sarlit, 1860

Urbain Souchu de Rochefort. Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes orientales en l'isle de Madagascar ou Dauphine. Pierre-Aubouin, 1648

Capitaine Tam. À Madagascar. Carnet de campagne d'un officier. Gaillard, fin 19e siècle

Etc.

Note : le catalogue est mis à jour au fur et à mesure des parutions sur le site *Actualités culturelle malgache*, à l'adresse http://cultmada.blogspot.com/ et un groupe Yahoo permet de recevoir toutes les informations, à l'adresse http://fr.groups.yahoo.com/group/bibliotheque_malgache/.